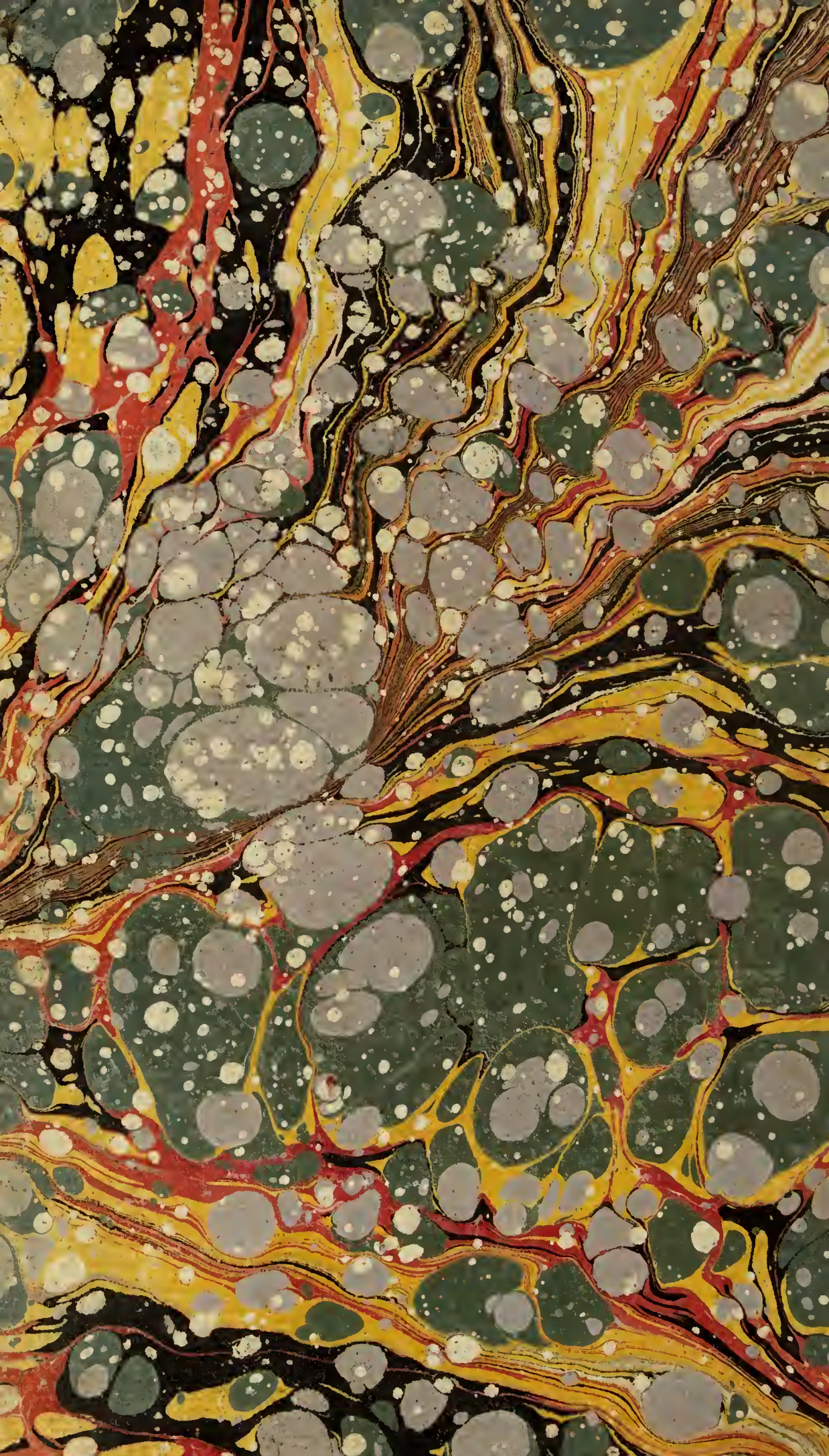
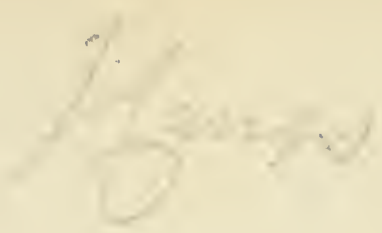


14885/B

5



Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b28773676

NOUVELLE DESCRIPTION

DES

GLACIERES,

VALLÉES DE GLACE

ET GLACIERS

QUI FORMENT LA GRANDE CHAINE DES ALPES DE SAVOYE, DE SUISSE ET D'ITALIE.

PAR M. BOURRIT, Chantre de l'Eglise Cathédrale de Genève, & Pensionnaire du Roi de France.

Nouvelle Edition, revue & augmentée; complète en 3 volumes, ornée de Tableaux dessinés sur les lieux par l'Auteur, & gravés par les meilleurs Artistes.

TOME TROISIÈME.

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Comp. Imprimeurs-Libraires;

Et se trouve à PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, rue des Poitevins, N°. 13.

MDCCLXXXVII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

DESCRIPTION
DES ALPES
PENNINES ET RHÉTIENNES.

CHAPITRE PREMIER.

Du Glacier & de la ſource du Rhône.

TANDIS que nous avions encore le Valais ſous les yeux, nous ne pûmes nous empêcher de réfléchir ſur le bonheur dont ce pays jouit depuis plus de trois ſiècles.

Après les cauſes morales qui entretiennent le bonheur public & particulier, l'on a dû voir que c'eſt encore à la nature du pays, à ſes montagnes, que les Valaiſans doivent leur manière d'être

& de vivre : cela eſt ſi vrai qu'il eſt inouï de voir un Valaiſan quitter ſon pays pour s'établir ailleurs. Heureuſe cette nation, ſi le déſir de jouer un rôle ne la tente jamais, & ſi le luxe, ce fléau des plus grands États, ne s'y introduit pas! Il eſt doux d'imaginer que ces hommes ſimples & bons jouiront long-temps du même bonheur. Semblables à ces habitations élevées qui voient la foudre & la tempête à leurs pieds, tandis qu'elles jouiſſent d'un temps calme & d'un ciel ſerein, les Valaiſans montagnards pourront voir les nations inquiètes s'agiter, ſe ſecouer, ſe repouſſer, s'effacer les unes par les autres de deſſus la terre, & leur ſurvivre.

Nous voici parvenus au ſentier qui mène à la ſource du Rhône : nous n'avons plus d'habitations à paſſer, nous voyons s'enfuir loin de nous celles que nous avons parcourues, & s'enfoncer à meſure que nous montons. Arrivés près d'une petite chapelle, nous eûmes l'aſpect du Mont-Blanc que nous avions perdu depuis quelques jours. Malgré notre grand éloignement on le voit dominer en ſouverain toutes les montagnes, tandis que leurs chaînes paroiſſent auſſi tranſparentes que l'air : il

faudroit à un homme qui ne les auroit jamais vues de loin, une bien forte imagination pour concevoir que ces objets, ſi foibles de couleur, ſont les mêmes maſſes qu'il a vues de près & touchées.

De ce lieu, nous jouiſſions avec délices de la perſpective preſque entière du Valais : le ſerpentement du Rhône, la diverſité des couleurs, les formes nouvelles des montagnes & des payſages, tous ces tableaux intéreſſans font une impreſſion profonde, donnent un ſentiment de plaiſir, & d'admiration dont on ne ſe laſſe pas de jouir. Mais ces beautés alloient s'éclipſer ſous les dehors effrayans d'une nature ſauvage, nue, hériſſée de rochers menaçans & couverte de neiges éternelles.

Ce changement de ſcène n'eſt pas pénible : le cœur de l'homme aime tout ce qui peut le remuer ; c'eſt ainſi qu'il recherche les ſpectacles tragiques, qu'il ne fuit pas ce qui l'effraie, & qu'il eſpère le plus vif plaiſir partout où il peut eſpérer de nouvelles idées : il ſemble que l'aſpect des montagnes où la nature eſt à découvert, où la main de l'homme n'a point terni ſes grâces fraîches & neuves, où la grandeur & la variété du

ſpectacle l'étonnent, lui montrent moins ſa foibleſſe que l'étendue de ſon ame, qui meſure ces merveilles, qui en ſonde les profondeurs & qui en brave les dangers.

C'eſt ce que nous éprouvâmes : nos yeux enchantés par la vue riante du Valais, ſe ſaiſirent avec empreſſement de ces lieux déſolés. Nous montâmes avec plaiſir la gorge du Rhône par un ſentier taillé ſur le roc, ayant le fleuve à notre droite, des pins au-deſſus de nos têtes & des rochers ſuſpendus devant nous : ce lieu ſauvage nous offroit ſans ceſſe de nouvelles ſcènes dans l'aſpect des rochers prêts à s'écrouler, & la profondeur des abymes où la rivière ſe précipite : tout fait ſpectacle, tout paroît être en mouvement ; le bruit terrible de l'eau, l'agitation de l'air, les pins qu'on trouve renverſés, les torrens, les caſcades concouroient à rendre ces lieux intéreſſans, lorſqu'au bout de deux heures nous vîmes devant nous l'horizon ſe développer, nous annoncer un nouvel ordre de choſes & des beautés d'un autre genre. Bientôt nous vîmes le fleuve s'enſevelir ſous un amas de neige que la chaleur de l'été n'a pu fondre : à quelques pas plus haut, des débris de

M. T. Bourit del.

Angel. Moitte Sculp.

Vue du Glacier du Rhône et de la Source de ce Fleuve.

Pl. 1re

rochers, des troncs d'arbres couchés pêle mêle le coupent : aux côtés de la gorge l'on voit des veſtiges d'anciennes avalanches, & les accumulations de rochers qu'elles ont chariés juſque-là forment des amoncèlemens ſi conſidérables, que la gorge en pourroit être comblée un jour, ſi ces débris s'accroiſſent comme tout ſemble l'indiquer. Enfin, nous parvenons au dernier échelon du chemin. Là nous apperçûmes, au travers des arbres, un mont de glace auſſi éclatant que le ſoleil, & éclairant comme lui tout ce qui l'environne. Ce premier aſpect du glacier du Rhône nous en donna la plus grande idée : un moment après ce maſſif de glace énorme ayant diſparu derrière de grands pins, il ſe repréſenta à nous, quelques inſtans après, entre deux blocs de rochers prodigieux, qui formoient une eſpèce de portique. Surpris de la magnificence de ce ſpectacle & de ſes admirables contraſtes, nous le contemplâmes avec raviſſement : enfin, nous atteignîmes ce beau portique, au-delà duquel nous devions voir à découvert tout le glacier. Nous y arrivons : à ſon aſpect l'on croiroit toucher à un autre monde, tant la nature des objets & leur

immenſité frappent l'imagination. Pour ſe former une idée de ce ſuperbe ſpectacle, qu'on ſe repréſente un échafaudage de glace tranſparente occupant un eſpace de deux milles, s'élèvant juſques aux nues & lançant des feux de lumière comme le ſoleil ; les détails n'en ſont pas moins magnifiques, ni moins ſurprenans encore ; on croiroit voir les rues & les édifices d'une ville bâtie en amphithéâtre & embellie par des nappes d'eaux, des caſcades & des torrens : c'eſt un prodige dans les effets comme en immenſité & en hauteur ; le plus bel azur, le blanc le plus éclatant, la coupe la plus régulière de mille pyramides de glace ſont des beautés plus faciles à imaginer qu'à décrire : tel eſt l'aſpect du glacier du Rhône élèvé par la nature & d'après un plan qu'il n'appartient qu'à elle d'exécuter : on admire le cours majeſtueux d'un fleuve, on ne ſoupçonne pas que ce qui le fait naître & l'entretient puiſſe être plus majeſtueux & plus magnifique encore.

La vallée qu'il falloit traverſer pour arriver au pied des glaces contraſte bien avec elles. C'eſt un pâturage que le Rhône partage ; ſa longueur eſt de trois quarts de lieue : on voit à cette diſtance

le fleuve ſortir de deux bouches de glace : à la droite de l'amas, on découvre la gorge nue de la Fourche, qui s'éleve à une grande hauteur, de même que les ſommets qui lui ont fait donner ce nom : c'eſt par cette gorge élevée qu'on pénètre du Valais dans le Canton d'Uri : à la gauche du glacier, on voit le mont Grimſel qui ferme la vallée de ce côté-là.

Nous arrivâmes à midi au bas du glacier ; nous employâmes deux heures à viſiter ſes baſes ; nous pénétrâmes à ſa gauche en marchant ſur d'immenſes débris ; parmi leſquels nous nous perdîmes, parce qu'occupés chacun à nous tirer d'affaire, nous n'avions pas toujours la même direction préſente à nos yeux. Nous arrivâmes cependant dans l'enfoncement du glacier. Là nous vîmes la large bouche du Rhône, & le fleuve en ſortir avec bruit : la voûte eſt d'une glace auſſi tranſparente que le cryſtal : des blocs de glaces immenſes, élancés du haut du dôme & ſemés au pied de l'amas, repréſentoient les ruines d'un palais ; des parties de cette voûte qui étoient à moitié fendues, laiſſoient un paſſage libre aux rayons du ſoleil qui pénétroient dans des abymes obſcurs,

tandis que des blocs excavés & concaves nous éblouiſſoient les yeux.

Nous jouiſſions de toutes ces beautés ſans prévoir les riſques que nous courions pour nous être approchés ſi près de l'amas ; une chûte de glace qui vint tomber juſqu'à nous, nous fit connoître notre imprudence ; nous vîmes alors des tours de glaces comme des maiſons qui ne tenoient à la maſſe entière que par des filets ; le moindre bruit, le roulement d'une pierre pouvoit les faire rompre, & nous enſevelir ſous leur ruine ; dès l'inſtant que nons connûmes notre danger, nous ne promenâmes plus nos regards qu'avec inquiétude ſur ces maſſes immenſes mais peu ſolides.

Cette partie de l'amas du Rhône n'eſt pas connue des voyageurs, parce qu'elle eſt à l'oppoſé du chemin de la Fourche : des ſaillies du glacier contribuent encore à maſquer les belles excavations qu'il forme de ce côté-là. Cependant, c'eſt ce qu'il y a de plus intéreſſant à voir ; non-ſeulement les jeux infinis des glaces étonnent, mais la beauté de leur tranſparence & la vivacité du bleu & du verd des crevaſſes jointe aux filets d'eau qui diſtilent du haut des voûtes, les embel-

liſſent encore : les environs ſont auſſi remarquables par les débris des montagnes ; ce ſont des blocs de granit d'une grandeur prodigieuſe, entaſſés dans leur chûte & diſperſés au loin, imitant les ruines d'une ville : à la vue de ce ſpectacle, l'on croit voir en effet des maſures d'édifices, des reſtes de murs ; l'imagination ſe repréſente le fracas qu'a dû cauſer le renverſement & la chûte de tant de maſſes ; l'image de bouleverſement, de deſtruction ſont les objets qui ſe préſentent à elle & qui l'occupent le plus.

Ayant vu avec toute l'attention qu'elle mérite cette partie la plus belle & la plus dangereuſe du glacier, nous traversâmes les ſources nombreuſes qui ſortent du pied du Grimſel & qui ſe réuniſſent au Rhône : ici nous eûmes occaſion d'obſerver l'exactitude des recherches de M. de Sauſſure, qui connoît ces lieux comme ſon cabinet d'hiſtoire naturelle : nous y trouvâmes la ſource d'eau chaude qu'il nous avoit indiquée ; & nous y aurions vérifié d'autres obſervations, ſi nous n'avions pas perdu les remarques qu'il avoit eu la bonté de nous adreſſer : peut-être encore qu'elles nous auroient dit quelque choſe de la vallée de

glace d'où deſcend l'amas que nous avions devant nous; car on doit ſe rappeler que tous ces manteaux de glaces qui pendent des ſommets juſque dans les plaines, ne ſont que des rameaux que les vallées ſupérieures y verſent : d'après cette connoiſſance générale, nous ne pouvions pas douter qu'il n'exiſtât au-deſſus du glacier une vallée immenſe, & par cela même bien digne de notre curioſité.

Ces réflexions nous engagèrent à tenter de la découvrir; nous nous y préparâmes en prenant quelqu'inſtant de repos ſur un joli gazon, près de deux ou trois huttes qui ſervent d'abri aux troupeaux & aux Bergers qui habitent pendant cinq ſemaines ce pâturage reculé.

Etant ſuffiſamment délaſſés, nous montâmes la montagne qui eſt à l'occident du glacier, nous traçâmes un chemin au travers des rocs éboulés, des rochers ſolides & des bruyères; bientôt nous ne trouvâmes qu'une mouſſe raſe, ſur laquelle nous avions de la peine à nous tenir; nous nous aidions de nos mains, ſouvent nous perdions dans moins d'une minute des eſpaces qui nous avoient coûté des quarts d'heure à gravir : mais notre

ardeur croiſſoit avec les difficultés ; déjà nous commencions à découvrir une plus grande étendue de glace, mais nous avions encore près de nous de beaux rochers, que les eaux qui filtrent conſtamment des ſommets ont cannelés & façonnés en coquilles ; les détails les plus légers ſont mélangés aux grandes maſſes ; la variété des formes, les grâces qu'on leur remarque contraſtent avec la matière brute.

En nous élevant, nos regards ſe fixoient ſur le glacier, qui s'élèvoit par étage en même-temps que nous y remarquions des pyramides de la plus belle tranſparence, & des milliers de colonnes depuis cent pieds juſqu'à cent toiſes de hauteur. A leurs baſes, notre attention ſe perdoit dans d'immenſes cavités dont nous ne pouvions ſonder la profondeur : tous les bancs ou gradins que nous avions vu s'élever verticalement depuis le pied de l'amas & ſe perdre dans les nues, reprenoient une conſiſtance nouvelle, ſe transformoient en d'effroyables tas de glace, d'où l'on voyoit s'élancer encore d'autres maſſes non moins immenſes ; de ſorte que ces murs qui nous avoient paru depuis le pied couronner le glacier, ſe préſentoient comme

de nouvelles baſes qui ſoutenoient d'autres maſſes auſſi énormes que celles qui nous avoient ſi fort étonné.

Du même ſite, nous avions l'aſpect du mont Saint-Gothard : cette grande montagne eſt un aſſemblage de rochers élevés les uns ſur les autres : les parties les moins ſaillantes ſont revêtues de glaces & de neiges, les fonds en contiennent d'effroyables amas ; ſa hauteur eſt immenſe ; preſque toujours dans la région des nues, il eſt rare de n'en voir pas, le plus ſouvent on ne voit ſon ſommet glacé que par intervalle : en un mot, plus on le conſidère, plus on a de peine à croire qu'il faſſe partie du globe que nous habitons.

Du ſommet de ce coloſſe, nous portâmes nos regards au pied de la Fourche : là nous eûmes le plaiſir de voir des mulets monter cette montagne à la file les uns des autres ; ces petits objets animés faiſoient ſpectacle au milieu du vaſte ſilence & des maſſes immobiles qui nous environnoient. Nous vîmes auſſi au bout de la lunette notre mulet & ſon maître que nous avions laiſſés près du Rhône ; il alloit nous attendre dans la vallée d'Urſerin, au canton d'Uri. Enfin nous arrivâ-

mes

mes ſur le ſommet, d'où nous eſpérions découvrir l'éternel réſervoir du Rhône; nous eûmes la ſatisfaction de ne nous être pas trompés, nous vîmes une vallée comblée de neige & de glace de ſix lieues de longueur ſur une de largeur: deux chaînes de rochers pyramidaux la renferment; l'ombre la partageoit dans toute ſon étendue, une moitié étoit d'un vif éclat; les neiges qui la couvrent, que le ſoleil ne peut fondre, ſont une preuve de ſa grande élévation.

Son abord eſt impraticable : les embraſures que forment les rochers ſont des précipices horribles, la plupart comblées de neiges n'offrent que des tombeaux pour tout mortel qui oſeroit en approcher; qui ſait même ſi nous n'étions pas les premiers voyageurs qui la voyoient d'auſſi près? du moins il y a bien de l'apparence qu'aucun, avant nous, n'en a eu l'aſpect en entier; c'eſt ce que nous a confirmé l'hôpitalier du Grimſel, qui, après avoir beaucoup queſtionné ſes gens & les bergers les plus anciens, nous a rapporté qu'ils n'avoient pas ouï dire que d'autres étrangers fuſſent arrivés au Grimſel par la route que nous avions priſe, dans ce ſéjour qui n'avoit jamais été

troublé par la voix où les pas d'aucun homme, qui depuis des milliers de ſiècles eſt abandonné aux frimats. Nous ne vîmes que des rochers inacceſſibles, des vallons tortueux enſevelis ſous les neiges, des précipices qui ſemblent s'enfoncer juſques au centre du globe.

Nous n'étions montés ſur ce ſommet de rochers & de glaces que par la conſidération que, n'étant éloignés de l'hoſpice du Grimſel que de deux lieues, il nous ſeroit facile de nous reconnoître dès que nous arriverions à un lac qui eſt enclavé ſur cette montagne, & auprès duquel j'avois paſſé cinq années auparavant; notre eſpérance ne fut point trompée, nous eûmes d'abord le bonheur d'appercevoir avec la lunette l'une des perches qui ſervent à diriger les voyageurs dans le paſſage du Grimſel; & bientôt après nous vîmes le lac à côté duquel nous devions paſſer, ce lac, enfoncé au milieu des rochers comme dans le crater d'un volcan, eſt auſſi un des réſervoirs du Rhône, nous n'en pûmes douter quand nous vîmes des filets d'eau s'en décharger au travers des rochers, & ſe diriger contre la vallée du fleuve. Les bords de ce lac ſont en tout temps couverts de neiges,

nous n'y paſsâmes pas ſans crainte ; parce que, dans mon premier voyage, j'avois failli y perdre la vie ; la neige étoit ſi dure & le talus ſi roide, que je me ſerois précipité ſans l'hôpitalier du Grimſel, dont le prompt ſecours me ſauva : il me conduiſoit alors par ce ſommet pelé pour me faire voir du haut d'un rocher le fameux glacier du Rhône.

Le lieu où l'hoſpice eſt ſitué étoit, par rapport à nous, dans un grand enfoncement ; nous le découvrîmes dès que nous eûmes atteint la limite qui ſépare le Valais du Canton de Berne : elle eſt poſée ſur un pivot de fer, de ſorte qu'on peut tourner à ſon gré les armoiries d'un Etat vers l'Etat qu'elles ne repréſentent pas ; on a élevé ainſi les limites, parce que des monumens en maçonnerie ne pourroient réſiſter aux cauſes de deſtruction qui agiſſent à une hauteur auſſi conſidérable, à un air auſſi actif, & ſur un ſommet couvert de trente pieds de neige pendant huit à neuf mois de l'année : ce fut du moins l'idée du célèbre Haller, qui traça ces limites avec les Députés du Valais, & termina par ſes ſoins infatigables dès conteſtations qui duroient depuis

long-temps entre les deux Etat étoit une ſatis-
faction pour nous de penſer nous étions
dans la partie des Alpes que ce d homme a
le plus parcourue, où il alloit ch er des plan-
tes rares & précieuſes, & prendre nobles, les
grandes idées de Dieu & de la Prov ce, qu'il a
conſacrées d'une maniére ſi ſublime d ſes poë-
mes immortels.

Depuis la limite nous joignîmes le ch n taillé
ſur cette montagne; c'eſt un ſentier qui t pra-
ticable qu'aux mulets ou à des chevaux outu-
més à gravir les rochers; nous trouvâmes otre
paſſage des matrices de cryſtal; tous ces r ers
en contiennent. Nous deſcendîmes à l'hoſpice ui
eſt une maiſon auſſi ſimple qu'il eſt poſſible, r s
utile aux voyageurs : nous y arrivâmes à ſ
heures du ſoir.

CHAPITRE II.

De l'Hoſpice du Grimſel & des vallées de glaces de l'Aar.

Le ſoleil n'étoit pas encore couché quand nous arrivâmes à la maiſon du Grimſel. Nous nous étions flattés de trouver ce gîte propre à nous délaſſer de nos fatigues ; mais c'eſt l'aſyle le plus repouſſant qui exiſte dans les montagnes. Nous crûmes être dans une boucherie, par l'odeur des viandes gardées : la chambre où l'on nous conduiſit ſentoit alors ſi mauvais, que nous fûmes obligés d'en ſortir à la hâte pour reſpirer le grand air.

Pour diſſiper notre mal-aiſe, nous jetâmes un coup-d'œil ſur les environs de la maiſon ; mais rien de tout ce que nous vîmes ne put produire cet effet. Nous étions au milieu d'un déſert raboteux, entouré de toutes parts par de hautes montagnes, les unes hériſſées de pointes, les autres couvertes de glaces. Partout un roc vif ſans verdure s'offroit à nos regards. D'un côté, deux lacs enfoncés dans les rochers ; d'un autre, une

plaine déſerte s'étendoit juſqu'à des vallées couvertes de glace, au milieu de laquelle ſerpentoit la rivière de l'Aar qui, de ce lieu élevé, deſcend le Grimſel, traverſe la vallée d'Hasli, les lacs de Brientz, de Thoun, & de-là va former l'agréable preſqu'isle où Berne eſt ſituée. Enfin, d'un troiſième côté, nous voyions la maiſon dominée par la montagne que nous avions deſcendue, qui la couvre de ſon ombre.

Ces aſpects qui portoient la triſteſſe dans notre ame, l'augmentèrent encore quand le ſoleil n'éclaira plus les ſommités. Tout ce qui nous environnoit prit alors une teinte ſi lugubre que nous en eûmes une ſorte d'angoiſſe; les habitans, dont nous n'entendions pas la langue, y contribuoient encore.

Nous réfléchiſſions ſur notre ſituation pénible, quand l'hôte nous invita à ſouper: nous le ſuivîmes auprès d'une table qui n'eut jamais de nappe, & ne porta que des uſtenſiles de bois & de la mauvaiſe viande; l'odeur inſupportable de cette maiſon nous fit abréger notre repas, & gagner une grange à foin ſéparée du corps de logis où nous nous retirâmes pour y paſſer la nuit.

Le lendemain, le lever du ſoleil donna de l'éclat

aux montagnes, dont la noirceur nous avoit attriſtés la veille : encouragés par la beauté du jour, nous montâmes ſur la crête d'un rocher, d'où nous vîmes la rivière de l'Aar ſerpenter avec grâce au milieu d'une plaine moitié verte : au-delà nous découvrions une belle gorge formée par des montagnes dont les ſommités effilées perçoient les nues : c'étoit-là où l'Aar prenoit ſa ſource ; là encore où étoient des vallons & des monts de glace qui renfermoient de grandes beautés. Animés du déſir de les connoître, nous formâmes le projet d'y pénétrer, notre hôte s'offrit à être notre guide ; & ce qui nous fit plaiſir encore, c'eſt qu'il parloit Italien, langue que nous pouvions mieux entendre que l'Allemand qu'on parle ici.

Nous voilà en chemin ; nous deſcendons quelques rochers pour rentrer dans la plaine, nous traverſons l'Aar que nous côtoyons pendant deux heures, & nous arrivons à l'endroit d'où elle ſemble naître ſous des rochers entaſſés. Là, nous voyons les traces du bouleverſement le plus affreux. Emus par le ſpectacle impoſant de tant de rochers renverſés, nous voulons connoître encore l'étendue qu'ils couvroient, & pénétrer par-là ſur la vallée

de glaces : pour cet effet, il falloit traverſer la rivière, poſer adroitement ſes pieds ſur des rochers gliſſans, s'élancer ſur d'autres : l'eau étoit rapide, & dans bien des endroits elle étoit profonde. Ces obſtacles ne nous arrêtèrent pas, quoique nous ſuſſions bien que nous ne pouvions la traverſer ſans nous mouiller juſques aux genoux, ou ſans courir le riſque de nous bleſſer contre les cailloux : on penſe bien que nous préférâmes de nous expoſer au premier inconvénient, & nous parvînmes à l'autre bord. Par ce moyen, nous nous trouvâmes à la ſortie de l'Aar; l'excavation qu'elle a faite eſt conſidérable; elle eſt ſurmontée d'une maſſe immenſe de débris de rochers amoncelés, du haut deſquels partent de belles caſcades. Nous voulûmes auſſi eſcalader ces rochers mêmes, & nous l'avions entrepris quand notre guide nous cria de ne pas nous y expoſer. Son avis étoit tardif, j'étois parvenu au milieu de la rampe; mais je ne tardai pas à en connoître la ſageſſe : car, voulant atteindre un grand rocher, & croyant m'y bien tenir, je le ſentis deſcendre & m'entraîner dans ſa chûte : j'eus cependant le bonheur de m'en ſéparer, & dans moins d'une minute je le vis ſe précipiter

dans la rivière. Echappé à ce péril, je m'accrochai à des rocs moins grands ; mais leur appui étoit moins ſolide encore : il fallut recourir à d'autres moyens ; je crus me faire un chemin ſolide en écartant les débris qui m'embarraſſoient, ſans prévoir que je m'ôtois la ſeule reſſource qui pouvoit me ſauver, puiſqu'après cette opération, je ne trouvois qu'un ſol de glace vive, polie comme du verre. Cette découverte étoit alarmante ; je voyois devant moi une ſaillie affreuſe, & un précipice horrible au-deſſous. Dans ce moment critique, j'entrevis heureuſement une fente de glace peu profonde, elle fut le terme de mes peines ; je m'y laiſſai gliſſer, & de-là avec mes ongles déjà à demi-limés je me tirai d'affaire. Dans cette circonſtance, l'une des plus pénibles de ma vie, j'éprouvai que la glace miſe dans la bouche rend le ton aux nerfs émus, & fortifie autant que les meilleures liqueurs.

Le danger auquel je venois d'échapper nous rendit plus attentifs. Nous n'étions pas ſur un ſol de rocher comme nous l'avions imaginé, mais ſur le glacier même, que des débris immenſes couvroient. Nos regards cherchoient ſur les ſom-

mets les reſtes ſubſiſtans des mêmes rochers, & nous voyions en effet à droite & à gauche de la vallée où nous entrions, de vaſtes maſſes dégarnies & comme en lambeaux qui ne nous offroient que des édifices prêts à ſubir les mêmes révolutions. Tel eſt le ſort qui attend les montagnes qui ſont ſur pied, & celles dont les baſes paroiſſent les plus ſolides, ou dont les maſſes ſont les plus liées entr'elles; tout ce que nous avions ſous les yeux ſembloit annoncer ces changemens à venir : l'on n'en ſauroit douter, pour peu qu'on veuille réfléchir ſur ce qui ſe paſſe continuellement dans le ſein de ces coloſſes. Mille cauſes travaillent à leur ruine; les eaux qui filtrent des ſommets en détachent à la longue des parties, ou les fèlent; les vents & les avalanches de neiges les ébranlent & les font écrouler : les glaces qui les couvrent, qui pourroient les garantir de l'impreſſion mordante & active de l'air, les font éclater; tandis qu'à leur pied les torrens & les rivières les minent inſenſiblement. Encore quelques milliers d'années, & les montagnes ne ſeront peut-être plus. Dans ce temps-là, ſi la terre porte encore des hommes, ils verront des ſpectacles de ruines & de boule-

verſemens de pluſieurs cent lieues d'étendue comme nous en voyions en petit ; ils raiſonneront ſur ces médailles des révolutions du globe peut-être avec autant d'incertitude que nous, pour qui beaucoup d'événemens, quoique certains, n'en ſont pas moins incompréhenſibles.

A la vue du ſpectacle que m'offroient ces montagnes, je ne déſirai rien tant que de pénétrer au fond de cette vallée de glace maſquée par ces débris ; je voyois devant moi la vallée former un contour qui me faiſoit déſirer de voir au-delà : déjà mon deſſein eſt formé, & je pars ſeul pour le remplir. Je franchis en peu de temps des eſpaces immenſes avec la légéreté d'un chamois, & j'éprouvai de combien l'on eſt plus léger ſur les grandes hauteurs que dans les plaines.

Environné des plus anciens monumens du monde ; j'évoquois ces beaux génies, l'admiration de notre ſiècle : de Buffon, Haller ! eſprits ſublimes ! de Sauſſure, que n'êtes-vous ici ! la nature plus dignement interrogée par vous que par moi, vous répondroit : ſes ſecrets dévoilés par vous ajouteroient de nouveaux charmes au bonheur de notre exiſtence & de nouveaux ſujets

d'admirer ſa marche & ſes révolutions ſous la main puiſſante qui la dirige & la conduit.

Telles étoient mes penſées & mes réflexions au milieu de ces objets étranges, qui le devenoient toujours davantage à meſure que je m'y enfonçois : au-deſſus de moi étoit un rocher que notre guide avoit nommé avec raiſon la Corne d'horreur, parce qu'il eſt en forme de corne, & que tout ce qui l'environne eſt horrible ; ce rocher eſt le Schreckshorn : à ma gauche des gorges étroites que des avalanches de neiges avoient comblées en partie en deſcendant d'une vallée ſupérieure, parallèle à celle où j'étois : je me trouvois ainſi enclavé de toutes parts par les glaces, l'eſprit très-occupé de tout ce que je voyois.

Après avoir marché plus d'une heure parmi les débris, j'arrivai ſur la glace vive qui, bien loin de faciliter ma marche, la ralentit par les élévations & les enfoncemens que je trouvois ſur mon chemin. Cependant, après bien des obſtacles, je parvins à l'angle que forme la vallée : là je vis que ce que j'avois parcouru n'étoit rien en comparaiſon de l'étendue de cette mer de glace & des beautés ſauvages qui ſe préſentoient dans

l'éloignement. L'aſpect en étoit magnifique; des courans d'une lumière fort vive y pénétroient par des détroits, de même que des nuages; ces fleuves d'obſcurité, qui ſuccédoient aux rayons du ſoleil, formoient une ſcène magique d'autant plus belle que le théâtre où elle ſe paſſoit étoit étrange & vaſte.

Je ne me ſerois pas laſſé de contempler ces beaux effets, ſi je ne m'étois ſouvent rappelé que mes compagnons m'attendoient, & que mon abſence pouvoit les mettre dans la peine : cette idée me força de m'arracher à ce beau ſpectacle. Je quitte donc ces lieux extraordinaires. Je contemple dans mon chemin les embraſures des montagnes; j'en vois qui ſont entaſſées par d'effroyables amas de neiges que les avalanches qui s'y précipitent augmentent chaque jour; ces gorges n'offrent aux yeux que des horreurs, & l'image de la mort à tout homme aſſez hardi pour en approcher.

Après ces tombeaux effrayans, je vois une de ces embraſures moins horrible qui communique à la vallée de glace parallèle à celle que je parcours; je déſirois la connoître; le chemin ne

m'en paroiſſoit pas long : j'y porte mes pas, je pénètre auſſi avant qu'il m'eſt poſſible ſans trop m'expoſer, & je parviens à ſon extrémité ; là je vois une longue vallée reſſerrée entre des monts hériſſés de pointes inacceſſibles, & que les neiges couvrent de toutes parts : de diſtance en diſtance étoient des pyramides de glace de ſoixante à quatre-vingt pieds de haut ; des crevaſſes les environnoient. Plus loin c'eſt un magnifique glacier qui, ſous la forme d'un arc de triomphe, ſert de décoration à toute la vallée : les colonnes qui en ſoutenoient la voûte me paroiſſoient avoir deux cent pieds de hauteur ; d'autres pièces de glaces briſées & renverſées imitoient les ruines d'un temple antique ; le ſoleil en augmentoit les beautés par l'éclat qu'il leur prêtoit : la vue de cette étonnante décoration, ſa hauteur prodigieuſe, ſon étendue, le ciel qui la couvroit de ſon voile foncé, tant de beautés extraordinaires, jointes à l'idée de ma ſolitude, me firent lever les yeux & les mains au ciel avec un frémiſſement mêlé d'admiration, comme ſi les choſes les plus étonnantes de la nature n'étoient pas un jeu pour elle : mais à une nature auſſi grande, on n'eſt pas

maître d'affoiblir les impreſſions qu'on en reçoit.

Du point où j'étois parvenu, j'entrevis encore qu'il exiſtoit une vallée ſupérieure à celle-là, mais qui ne m'a pas paru acceſſible; ce doit être le comble des horreurs, à en juger par les rochers qui l'encaiſſent; leurs cîmes exhauſſées & les épaiſſes nues qui la couvroient.

J'en avois aſſez vu pour ſonger à me retirer & à rejoindre mes compagnons; je repris le chemin de la vallée de Lauter-Aar, où je parvins ſans éprouver de malheur. Je marchai dès-lors ſans m'arrêter juſqu'à l'endroit où les décombres commencent. Chemin faiſant je m'amuſois de l'idée de voir des hommes, quand tout-à-coup une commotion générale qui ſe fit ſentir dans toute la vallée interrompit le ſilence univerſel de ces lieux. Je portai auſſitôt mes regards ſur toutes les ſommités voiſines, croyant voir une avalanche; mais je n'en apperçus aucune, & la tranquillité la plus profonde ſuccéda à ce bruit retentiſſant. Je reprends ma route; j'avance encore quelques pas; quand une nouvelle exploſion plus terrible que la première me fit croire que la glace s'entrouvoit ſous moi. Je me crus en danger,

& pour mieux fuir ces lieux dangereux & traîtres, je vidai mes poches que j'avois remplies de matrices de cryſtaux & de minéraux: peu curieux de regarder en arrière, occupé d'ailleurs à poſer avec sûreté mes pas, j'atteignis en peu de temps le lieu d'où je pouvois appercevoir mes compagnons: mais quelle fut ma ſurpriſe de ne pas les voir! je m'imaginai qu'épouvantés auſſi bien que moi, ils avoient cherché leur sûreté dans la fuite, ou bien qu'alarmés de ma longue abſence, ils s'étoient avancés au-devant de moi dans la vallée pendant que j'étois paſſé à celle qui dominoit. J'étois réſolu de rebrouſſer pour aller à mon tour au-devant d'eux, quand enfin j'eus le bonheur de les appercevoir occupés à ſe frayer une route le long des montagnes. Je fis du bruit, ils me virent, & nous nous rejoignîmes; mais jugez de mon étonnement, quand j'appris que le bruit que j'avois entendu n'avoit été cauſé que par des décharches de piſtolets qu'ils avoient lâchées pour me faire revenir à eux. Le lieu où ils firent partir leurs coups étoit dans la pente du glacier où la plupart des crevaſſes vont aboutir; l'exploſion ſuivit leur direction à plus de demi-lieue ſous le glacier.

Regrettant

Regrettant alors les pierres intéreſſantes que la peur m'avoit fait abandonner, je me mis à en chercher de nouvelles : ma peine ne fut pas infructueuſe, je ramaſſai de jolis cryſtaux attachés à leurs matrices, & des échantillons de mines de plomb & d'argent. Enfin je voulus tirer de notre guide quelque lumière touchant les vallées de glace que j'avois vues ; il me dit qu'aucun homme n'avoit été juſque-là, que c'étoit dans l'une de ces vallées que l'Aar prenoit ſa ſource, qu'elle s'enfonçoit enſuite ſous les glaces où nous étions, & pour nous rendre cette circulation plus évidente, il nous conduiſit au-deſſus d'une crevaſſe d'où on devoit l'entendre ; nous prêtâmes l'oreille, & entendîmes ſon cours comme il nous l'avoit dit.

Qui croiroit que la vallée ſur laquelle nous étions n'a pas été dans l'ancien temps ce qu'elle eſt aujourd'hui : non-ſeulement la tradition porte qu'elle a été autrefois une vallée fertile, mais l'on poſsède encore des documens qui l'atteſtent d'une manière à n'en pouvoir douter ; M. Grouner dit auſſi la même choſe, & il explique comment il s'eſt pu faire qu'elle ſoit devenue ce qu'on la

voit aujourd'hui, c'eſt-à-dire, un pays affreux, tout couvert par les glaces, les neiges & les débris des montagnes : il dit que les glaces les vallées ſupérieures s'y ſeront verſées : j'ajouterai à cela qu'il eſt vraiſemblable que le froid ſe ſera propagé de ſommités en ſommités, de vallées en vallées, & que c'eſt ainſi que les Alpes, ces aſpérités de notre globe, ſe comblent de neige & perdent à la longue leur fertilité première. A quelles révolutions ne doit-on pas s'attendre pour les temps à venir, ſi cette progreſſion des frimats vient à être rigoureuſement démontrée ?

Après nous être inſtruits à cette école de la nature ſur les révolutions des âges à venir, nous deſcendîmes la vallée par un côté plus facile que celui où nous étions montés : arrivés à la ſortie de l'Aar, nous fûmes encore détrompés d'une erreur : nous avions pris la bouche de la rivière pour un rocher que les eaux avoient poli, tandis que tout y eſt pure glace, ce que la couleur brune de cet amas ne nous avoit pas fait ſoupçonner. Parvenu aux bords de la rivière, mon compagnon voulut la traverſer pour arriver plus droit au Grimſel ; notre guide lui ſervit de

pont ; mais peu disposé à faire la même chose, je préférai m'en retourner en suivant le chemin par lequel nous étions venus : nous marchions ainsi sur une ligne parallèle, ayant l'Aar entre nous ; j'arrivai avant eux à l'hospice sur les six heures du soir.

Dès que notre guide fut arrivé, nous le vîmes s'occuper des soins de sa maison, de ses troupeaux & des passagers, nous lui trouvâmes beaucoup de douceur & d'humanité dans le caractère : la place qu'il occupe est une espèce de ferme qui dépend de la vallée d'Hasli : il doit l'habiter dès le commencement d'Avril jusqu'au mois de Novembre, & souvent dans ces temps-là il se trouve enfermé par les neiges : il a pour lui les pâturages de cette montagne & le revenu annuel d'une quête qu'il fait dans la Suisse & le Valais, mais il est obligé de recevoir gratis les pauvres passagers de quelque nation qu'ils soient ; l'étendue de ses obligations n'empêche pas que sa place ne soit recherchée ; mais il se plaint de la détérioration des montagnes à pâturages, & de l'envahissement des neiges & des glaces sur les croupes des monts qui nourrissoient ci-devant le menu bétail. On ne sauroit disconvenir que cet établis-

ſement ne dût être amélioré, ſoit en conſtruiſant des chambres honnêtes pour les paſſagers qui paient, ſoit en rendant celles qui exiſtent plus propres qu'elles ne le ſont. Les lits ſurtout nous ont paru ſi dégoûtans, que nous n'aurions pû nous réſoudre à y coucher quand nous n'aurions pas eu la reſſource du grenier à foin.

Si notre deſſein n'avoit pas été de monter les monts de la Fourche & du Gothard, nous aurions abrégé notre voyage d'environ la moitié, en ſuivant l'Aar dans ſa deſcente juſqu'à Berne, dont nous n'étions éloignés que de deux journées & demie : j'aurois fait ce chemin pour la ſeconde fois avec peut-être plus de plaiſir encore : les beautés qu'il offre ſont ſi variées, ſi pittoreſques qu'il eſt peu de paſſage dans les Alpes auſſi intéreſſant pour un amateur des montagnes : à tout moment les ſituations changent ; tantôt l'Aar paſſe ſur la tête du voyageur, tantôt il la voit bien au-deſſous de ſes pieds : on contemple les caſcades qu'elle forme, celles des torrens qu'on voit s'y précipiter du haut des ſommets, les contraſtes de l'obſcurité d'un vallon tortueux avec la blancheur de ſes eaux fouettées par la force de leurs

chûtes, le courant d'air qu'elles excitent, les blocs immenſes de rocs qu'elles roulent & entaſſent le long de la gorge, des ponts hardis & ſcabreux qu'il faut paſſer pluſieurs fois, de deſſus leſquels le paſſager voit à l'un de ſes côtés la rivière preſque le toucher, tandis que de l'autre il a de la peine à la ſuivre des yeux dans ſes gouffres profonds. Au milieu de ce fracas, on admire la magnificence des rochers, leurs éclatantes couleurs, leurs fractures pittoreſques, leurs excavations, leurs ſommets déchirés & les lambeaux de neige & de glace qui les chamarrent: enfin, les yeux ſe repoſent avec plaiſir ſur une agréable & riante prairie, ſur des montagnes boiſées qu'on a ceſſé de voir depuis long-temps, & ſur les richeſſes d'un pays de pâturages & de champs: telles ſont les décorations de la route ſauvage qu'on fait en deſcendant du Grimſel pour arriver dans la vallée d'Hasli. Mais le chemin de la Fourche qu'il nous falloit reprendre, ne devoit pas nous offrir ces ſortes de beautés: nous devions au contraire atteindre encore le ſommet du Grimſel, que nous avions un peu deſcendu pour arriver à l'hoſpice, & nous engager de nouveau dans la région éternelle des glaces.

CHAPITRE III.

Paſſage de la Fourche.

AYANT paſſé une nuit auſſi mal que la précédente, nous quittâmes de bon matin l'hoſpice, conduits encore par notre hôte, dont nous avions beſoin pour traverſer le ſommet du Grimſel. Nous employâmes une heure & demie pour atteindre le rocher d'Hauſec où eſt la limite : & au lieu de tirer droit vers le glacier du Rhône, nous continuâmes pendant quelque temps le chemin des mulets, pour gravir enſuite ſur le haut d'un rocher d'où nous devions jouir d'une belle vue.

Nous n'eûmes pas ſujet de regretter nos pas, puiſque de ce lieu élevé nous eûmes la perſpective du Valais, du Milanois & d'une chaîne immenſe de Montagnes tant à l'orient qu'au couchant : les rochers pyramidaux, liés les uns aux autres par d'effroyables tas de neige & de glace, nous paroiſſoient innombrables ; tandis qu'au nord nous avions la perſpective de pluſieurs gorges, d'abord ſauvages, enſuite riantes & belles comme

celles qu'on deſcend pour aller à Hasli. Mais toutes ces jolies vues, ces échappées lointaines, dont quelques-unes étoient à trente lieues devant nous, n'occupoient que la plus petite partie du tableau qui nous environnoit ; & quel tableau encore ! Des milliers de monts qui ſe ſupportent les uns les autres, qui s'enchaînent, qui enferment un horizon immenſe, qui élèvent leurs têtes au-deſſus des nues, & dont les baſes ſont aſſiſes dans des abymes profonds. A l'aſpect de ces innombrables ſommets, la plupart couverts de glace, l'on croit voir les flots de l'Océan ſe ſoulever par la plus forte tempête ; il ne manque à l'iluſion qu'un ciel obſcur, des nues menaçantes, les éclairs & le bruit du tonnerre.

Quoiqu'admirablement bien ſitués pour voir au loin, nous ne pûmes pas découvrir en plein les ſommités de glaces de la Savoie ; celles de l'Aar nous en empêchoient ; mais nous avons vu par-deſſus celles-ci le Mont-Blanc : quant à notre élévation, nous l'avons eſtimée d'environ mille quatre cent toiſes ; il faut ſix lieues pour deſcendre du côté du Valais, & l'on en met dix pour celui d'Hasli.

De-là nous nous dirigeâmes à l'orient en traverſant des hauteurs & des fonds où nous trouvâmes de beaux cryſtaux ; preſque tous ces rochers en contiennent : c'eſt ſur cette montagne compoſée de quartz qu'ont été trouvées les plus belles pièces de cryſtal qu'on connoiſſe ; celle que le célèbre Haller a vue peſoit ſix cent quatre vingt-quinze livres ; c'eſt en parlant du Grimſel, qu'il dit : « Ces lieux où le ſoleil ne jette jamais ſes » doux regards, ſont ornés d'une parure que le » temps ne flétrit jamais, & que les hivers ne » ſauroient ravir : tantôt le limon humide forme » des voûtes du plus brillant cryſtal, & tantôt des » grottes naturelles qui ne ſont pas moins ſur- » prenantes ; un roc de diamans où ſe jouent » mille couleurs, éclate à travers l'air ténébreux » & l'éclaire de ſes rayons : diſparoiſſez foibles » productions de l'Italie ; ici le diamant porte » des fleurs, il croît & formera bientôt un rocher » ſolide. »

Ces excavations qu'il nous falloit paſſer, quoique fatigantes, ne l'étoient pas autant que les champs de neige que nous trouvions ſur notre chemin : les uns étoient aſſez fermes pour nous

ſupporter ; mais ceux qui étoient expoſés aux rayons du ſoleil ſe trouvoient ſi amollis que nous enfoncions juſqu'à la ceinture. L'air ne laiſſoit pas d'être vif & froid : il eſt peu de nuits où il ne gêle ſur cette montagne : les voyageurs qui ſe haſardent à la traverſer avec ou après la belle ſaiſon, riſquent d'y perdre la vie, ſoit par le grand froid, ſoit par les neiges qui ſouvent ſurpaſſent en hauteur les perches qu'on a élevées le long du chemin pour montrer la route, & où ils demeurent enſevelis. On ignore le nombre des victimes qui périſſent chaque année : ces malheureux voyageurs s'égarent quelquefois ſi loin du chemin qu'on ne les trouve plus ; c'eſt lorſque les neiges fondent qu'on voit par-ci par-là les corps morts : ils ſont pour la plupart ſi bien conſervés qu'on diroit qu'ils reſpirent encore.

Les grandes inégalités de cette montagne peuvent faire conjecturer que ce ſont des affaiſſemens de pluſieurs ſommets : les déſerts de Chermotane, de la Guemini, & tant d'autres qu'on trouve dans les Alpes, préſentent les mêmes idées : notre planète a paſſé par tant de révolutions, avant même la date des hommes, qu'il ne faut pas être ſur-

pris ſi elle en porte encore des traces ſi viſibles ; ce ſont des cicatrices qui atteſtent ſa vétuſté & les combats des élémens.

Pour le préſent, uniquement occupés à rejoindre le glacier du Rhône, dont nous nous étions écartés, nous laiſsâmes derrière nous mille ſommets ; nous deſcendîmes enſuite la montagne en nous laiſſant gliſſer ſur la mouſſe, & nous arrivâmes au milieu du pâturage arroſé par le fleuve. Là nous nous ſéparâmes de notre hôpitalier, & nous montâmes ſans guide le mont de la Fourche, ayant à notre gauche le glacier, qui préſente de ce côté un front majeſtueux.

Il eſt bien difficile de peindre les phénomènes des glaciers à ceux qui n'en ont jamais vus : mais cette difficulté eſt bien plus grande pour repréſenter le bel amas du Rhône. De notre nouveau ſite, nous y remarquions des tours & des murs immenſes rangés ſur des lignes parallèles, qui repoſoient ſur de vaſtes terraſſes ornées de vaſes, de guirlandes & de feſtons : plus bas il préſente un phénomène plus remarquable encore ; il eſt ſillonné de haut en bas par des côtes qui partent du centre, & s'étendent dans toute ſa circonfé-

rence comme des rayons, tandis que de larges crevaſſes le coupent horizontalement. En examinant ces jeux de la nature, nous avons conjecturé qu'ils étoient l'ouvrage des vents ; du moins, c'eſt ſur les glaciers qui partent d'une gorge auſſi élevée que celle-là, où j'ai obſervé le plus de phénomènes de ce genre.

Les crevaſſes qui coupent le glacier d'étage en étage, donnent une idée aſſez claire de la manière dont toute la maſſe ſe meut, & comment chaque partie s'avance contre le bas : les crevaſſes ſont, pour ainſi dire, les pas du glacier même ; chaque bande peſant ſur celle qui la précède la fait arriver à ſon tour dans le bas, où elle ſe diſſout inſenſiblement comme celles qui l'ont devancée ; cette fonte graduelle des glaces ne paroît cependant pas être proportionnée à la quantité qui s'en forme ſur le ſommet de la vallée, puiſque chaque année on voit le glacier s'avancer toujours plus contre le ſentier de la Fourche ; le gonflement qu'il fait de ce côté-là pourroit bien à la longue couvrir le paſſage, ce qui le rendroit fort dangereux, & peut-être impraticable dans la ſuite. Quoiqu'il en ſoit, il nous mettroit devant les yeux, mieux

que tous ceux que nous avions vus, l'explication du phénomène de la marche conſtante des glaces.

La moitié du jour étoit paſſée que nous étions encore près du glacier : nous avions cependant beaucoup à marcher pour monter la Fourche & la deſcendre du côté du canton d'Uri. Avant de l'entreprendre nous nous reposâmes au bord d'une fontaine que les paſſagers nomment auſſi la *ſource du Rhône*; ſans doute par reconnoiſſance pour s'y être déſaltérés : nous y étant repoſés ſuffiſamment nous continuâmes à monter, les yeux toujours fixés ſur les magnifiques aſpects des glaces, qui changeoient de figure en même temps que nous changions de poſition : mais notre chemin venant à tourner tout-à-fait au nord, nous les perdîmes entièrement de vue pour ne plus voir qu'une gorge élevée & des rocs nuds : c'eſt ainſi qu'au bout de trois heures d'une montée rapide, nous parvînmes au plus haut de la gorge où l'on voit les limites du canton d'Uri & du Valais.

Croira-t-on qu'environnés comme nous l'étions par des montagnes déſertes, ne voyant que des ſommets étranglés, des gorges profondes, des

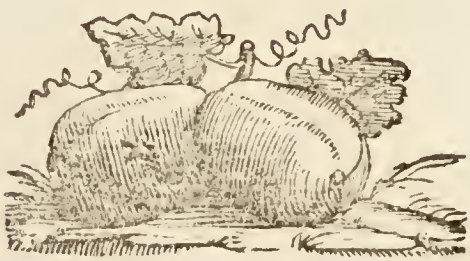
rochers diſperſés, cette poſition pût avoir des charmes pour nous ? Mais cette décoration étoit nouvelle, & la nouveauté frappe puiſſamment les eſprits ; outre cela, nous avions le ſentiment d'être parvenus ſur une côte élevée d'environ douze cent toiſes, & de laquelle nous voyions ſemés çà & là des plateaux de neiges d'où deſcendent divers ruiſſeaux qui ſe diviſoient ſous nos pieds, les uns pour aller ſe rendre dans la mer du nord par le Rhin, les autres dans la Méditerranée par le Rhône. Nous aimions à ſuivre des yeux leur marche rapide, & nous ne pouvions nous empêcher de devenir penſifs & ſérieux, en voyant qu'une gorge auſſi ſauvage, & inutile en apparence, étoit cependant deſtinée à arroſer une partie de l'Europe : ſi l'on pouvoit avoir le malheur de méconnoître une Providence qui a tout arrangé pour le plus grand bien de l'homme, j'oſe croire que ces ſentimens ne tiendroient pas à la vue du ſpectacle que nous avions ſous les yeux.

Nous découvrîmes le pays d'Urſerin où nous allions entrer : cette partie du canton d'Uri eſt une vallée rapide qui court au nord-eſt ; elle

eſt longue de ſix lieues, & n'en a qu'une de large : plus de la moitié de cet eſpace eſt auſſi nud que tous les déſerts que nous connoiſſions. Mais ce qui la diſtingue encore, c'eſt qu'on y voit à peine quelques rochers, tout eſt couvert de pâturages excellens qui font la richeſſe du pays; auſſi on ne voit dans toute cette étendue que trois à quatre villages, encore ne ſont-ils que dans les fonds de la vallée ; dans tout le reſte, on n'apperçoit que des habitations éparſes.

Quand nous vîmes l'étendue du pays qu'il nous falloit encore traverſer avant d'arriver au village de l'Hoſpital où nous devions coucher, nous eûmes quelque regret de nous être autant arrêtés, puiſqu'il étoit déjà quatre heures : nous deſcendîmes la Fourche avec rapidité, laiſſant le ſentier à côté de nous pour couper droit par le milieu de la gorge, qui étoit couverte par de grands maſſifs de neige ; par ce moyen nous arrivâmes avant la nuit à un village que nous prîmes pour celui où nous devions nous arrêter ; mais il en étoit encore éloigné de trois fortes lieues : ce village qu'on nomme Realp, & où eſt un couvent de Capucins, ne paroiſſoit guères nous convenir,

auſſi nous continuâmes notre route ; mais malgré tous nos efforts, nous ne pûmes arriver à l'Hoſpital qu'à neuf heures trois quarts ; il étoit nuit, heureuſement que nous entrâmes dans une auberge où nous trouvâmes tout ce que nous pouvions ſouhaiter, bonnes gens, bonne table & bons lits.



CHAPITRE IV.

De la vallée d'Urſerin au mont Saint-Gothard.

QUOIQUE nous euſſions eu le bonheur d'être accompagnés dans nos courſes par un temps très-beau, nous n'oſions nous flatter qu'il continuât encore à nous favoriſer juſqu'à la fin : déjà des nuages qui flottoient ſur les ſommets des montagnes ſembloient nous préſager du changement ; notre intention étant de monter le lendemain ſur le Saint-Gothard, nous avions beſoin plus que jamais que le temps ne troublât pas nos projets.

Nos ſouhaits furent réaliſés ; nous vîmes le lendemain le ſoleil dorer les ſommités de la vallée, & nous nous préparâmes à monter cette fameuſe montagne : mais avant d'entrer dans le récit de cette courſe, je vais décrire les principales particularités de la vallée d'Urſerin où nous étions, & parler de ſes habitans.

J'ai déjà dit qu'elle alloit du ſud-oueſt au nord-eſt, qu'elle avoit ſix lieues de longueur ſur une

une de largeur, qu'elle n'a point de bois, qu'elle étoit toute en pâturages, &c. Ce tapis continu de verdure nous ſurprit beaucoup; nous n'apperçûmes dans toute cette étendue qu'un bois ſitué au-deſſus d'Andermat chef-lieu de la vallée; il lui ſert de rempart contre les avalanches, qui fondroient ſur les habitations & les enſeveliroient ſous les neiges; il eſt défendu d'y couper un ſeul arbre, ſous peine de mort.

De cette vallée il en part deux autres plus étroites; l'une commence au-deſſus d'Andermat, va à l'Orient & conduit dans les Griſons; l'autre mène ſur le Gothard: deux rivières arroſent auſſi cette vallée; l'une vient du mont de la Fourche; c'eſt la petite Reuſſe, la grande deſcend du Saint-Gothard: elles ſe réuniſſent au-deſſus de l'Hoſpital, courent vers le nord, paſſent ſous le pont du Diable & deſcendent dans le Canton d'Uri juſqu'au lac d'Altorf, qui eſt le golfe le plus conſidérable du lac de Lucerne.

Quoique cette vallée n'ait pas de bois, les maiſons en ſont cependant bâties; on va le chercher à Geſtinen, deux lieues au-deſſous du pont du Diable; les habitans ſe chauffent avec les

bruyères du pays : il ne croît ici aucune graine, mais les pâturages y ſont les meilleurs de la Suiſſe; & les fromages qu'on exporte dans le Milanois & ailleurs, donnent en échange du riz & du froment au-delà du néceſſaire; ce commerce leur eſt aſſuré par des traités contractés depuis pluſieurs ſiècles avec le Milanois & la Toſcane. Cette vallée eſt peut-être la plus élevée de toutes celles que les hommes habitent. M. Caſſini lui donne quatre mille ſix cent onze pieds au-deſſus du niveau de la mer, & c'eſt peut-être autant à cette grande élévation qu'à la vie frugale que les habitans y mènent, qu'ils doivent la forte conſtitution dont ils jouiſſent, leur courage & l'amour de la liberté qu'ils montrent. Les hommes y ſont trop peu nombreux pour former une ſouveraineté particulière; ils ſe ſont incorporés volontairement au Canton d'Uri comme alliés, & non comme ſujets. Sous cette relation, ils jouiſſent du droit de ſe gouverner eux-mêmes; & quoique dans les démocraties on ne ſoit pas plus exempt d'ambition que dans les autres gouvernemens, cependant le Canton d'Uri a reſpecté juſqu'à préſent la liberté des Urſellois : il eſt vrai que leur vallée,

défendue de toutes parts par des gorges étroites, les mettroit en état de repouſſer l'oppreſſion, ſi jamais l'on étoit tenté de les ſubjuguer autrement que par les bienfaits. La langue qu'on y parle eſt un Allemand groſſier; on y entend l'Italien, & la plupart des habitans parlent cette langue.

Leur caractère eſt franc, généreux & humain; les mœurs y ſont pures, les Eccléſiaſtiques ſont preſque tous nés dans le pays, quoiqu'ils dépendent pour le ſpirituel de l'Evêché de Coire dans les Griſons. Les femmes ſont agréables & jolies, elles ſe coiffent en cheveux treſſés, ou portent de petits bonnets noirs très-élégans. Il eſt bien étonnant que le gouvernement féodal ſe ſoit étendu juſque dans ce coin ſi reculé; les habitans le ſecouèrent par leur courage & leur argent. Les hivers ſont ici très-rigoureux, on y eſt pendant ſept à huit mois couvert de neiges; cependant le paſſage du Saint-Gothard eſt rarement fermé; beaucoup de voyageurs de tout état le fréquentent, & les pauvres paſſagers trouvent au village de l'Hoſpital une maiſon de charité où ils ſont accueillis, & où on les aide à continuer leur route: l'humanité, la compaſſion eſt d'autant plus grande

dans les deux ſexes, qu'on connoît à peine d'autre maladie que celle qui conduit à la mort, & celle-ci eſt ſi naturelle, ſi douce qu'elle n'effraie perſonne : on ne ſauroit imaginer combien leur ſenſibilité eſt affectée douloureuſement, toutes les fois qu'ils voyent des voyageurs malades ou malheureux.

CHAPITRE V.

Des monts du Saint-Gothard.

ETANT prêts à partir pour le Saint-Gothard ; nous nous acheminâmes avec gaîté, accompagnés de notre Savoyard & de ſon mulet.

Depuis le village de l'Hoſpital nous montâmes un chemin rapide pavé de groſſes pierres, toujours dans un vallon reſſerré, fort ſauvage, ayant à notre gauche la Reuſſe. A trois quarts de lieue de-là nous fûmes enfermés entre deux chaînes de monts arides & de rochers briſés : plus avant le vallon s'élève en ſe reſſerrant encore, & bientôt il n'y a plus qu'un étroit paſſage entre des rochers & la rivière, qui roule avec fracas au milieu des rocs éboulés. Quelque ſituation qu'on choiſiſſe, on ſe voit toujours dans un lieu peu ordinaire ; plus l'on avance au travers de cette montagne, plus les rochers deviennent beaux ; les uns paroiſſent tenir aux fondemens mêmes de la terre, les autres ſemblent en avoir été arrachés : ici on les voit debout, là couchés, ailleurs

ſuſpendus & prêts à rouler de nouveau ; partout des blocs entaſſés & confondus.

Mais le plus bel endroit de ce paſſage de la Suiſſe en Italie, celui qui frappe le plus par ſon aſpect, c'eſt un chemin taillé ſur le roc comme un eſcalier. Là une ſeule pièce de granit, de quatre-vingt pieds de haut ſur mille pas de front, ſurplombe le chemin. Si cet énorme rocher n'eſt pas là naturellement, comme nos obſervations nous le font croire, quel étrange bouleverſement que celui qui a pu ſe jouer d'une maſſe auſſi prodigieuſe, l'avoir fait rouler & tranſporter peut-être de fort loin !

A la gauche du chemin on voit la Reuſſe enfoncée entre deux murs de beau granit : à l'autre rive une autre maſſe de même pierre ſe préſente comme un rempart inacceſſible, des blocs de toute grandeur qui ont roulé dans la rivière, qui la mettent à l'étroit, la rendent furieuſe : elle s'en échappe & tombe de précipices en précipices. Nous parvenons à l'endroit où on la paſſe ; c'eſt là que le déſordre même eſt le plus impoſant ; on ne conçoit pas quelle eſt la force qui a pu mouvoir & accumuler ces énormes blocs de granit.

Dès qu'on a paſſé la Reuſſe, on ſe trouve ſous un vaſte horizon, c'eſt le plus haut point du paſſage du Gothard : la plaine eſt d'une lieue de longueur ſur autant de largeur ; entrecoupée par des inégalités & ſept lacs, elle eſt dominée à l'eſt & à l'oueſt par d'immenſes ſommets revêtus de neiges & de glaces : ces ſommets qui paſſent pour les plus élevés de la Suiſſe ſont aux angles de pluſieurs chaînes de montagnes ; ceux à l'orient embraſſent le pays des Griſons, ce ſont les Alpes Rhétiennes : ceux au couchant vont ſe perdre dans les monts de la Fourche. De ce côté, nous avions la Reuſſe que nous voyions ſortir d'un lac d'une lieue & demie de longueur ſur une demi-lieue de largeur : ce lac, qu'on nomme le Lucendro, eſt ſitué au pied du mont Petina la plus haute ſommité de cette partie des Alpes, c'étoit celle que nous avions admirée en paſſant ſur le Grimſel. Ce lac nous offroit l'idée d'un grand tableau : environné des plus hautes montagnes du monde, leurs ſommets couverts de neiges & de glaces s'y réfléchiſſent, leurs baſes viennent s'y baigner ; mille torrens s'y précipitent, le ſoleil les argente, & au milieu de ces grandes

variétés, on voit l'extrémité de ce lac embellie par une douce verdure: cette prodigieuſe hauteur des montagnes, leurs glaces éternelles, l'immuabilité de toutes ces maſſes immenſes, miſe en oppoſition avec le léger mouvement des eaux du lac, le ſilence de ces lieux, tout eſt ſi fort au-deſſus de ce que nous avons accoutumé de voir & de notre imagination même, qu'on ne peut quitter ces objets tout étranges qu'ils ſont, ſans regretter de ne les plus voir.

En continuant notre première route, nous découvrîmes bientôt la maiſon des Capucins. Pour y arriver, nous paſsâmes entre les ſix autres lacs de cette montagne, qui ne ſont que comme des étangs en comparaiſon de celui que nous venions de voir : celui-ci donne naiſſance à la Reuſſe, ceux-là au Teſſin ; ainſi la ſeule ſommité de Petina fournit, par ſes différentes faces, des eaux au Pô, au Rhône & au Rhin. Ce grand ſommet, qui eſt à l'occident du paſſage du Gothard, eſt auſſi le plus élevé; c'eſt à l'extrémité du lac de Lucendro qu'il préſente un aſpect ſourcilleux, les glaces qui le couvrent deſcendent plus bas que celles des autres ſommets, & le talus ſemble fuir davantage.

A notre gauche, nous avions d'autres maſſes de rochers & de glaces qui ſont les réſervoirs des ſources du Rhin : ainſi nous touchions au dépôt des plus grands fleuves qui arroſent l'Europe.

Nous arrivâmes à l'hoſpice des Capucins à l'heure de leur dîner : on pourroit croire que cette maiſon eſt une imitation du couvent du grand Saint-Bernard ; mais on ſe tromperoit beaucoup, cet hoſpice eſt ſimplement une petite chapelle où les voyageurs peuvent entendre la meſſe : on y voit une maiſon habitée par deux Pères, qui ne ſont pas là pour ſecourir & ſoigner les paſſagers comme il ſeroit à ſouhaiter ; mais ils croient avoir rempli leur vocation quand ils ont chanté l'Office. A côté de cette maiſon, l'on en voit une autre qui eſt une eſpèce d'auberge où les voyageurs s'arrêtent ; elle eſt pire que l'hoſpice du mont Grimſel.

Un des Capucins parle François & Italien, l'autre Allemand : en converſant avec le premier ſur les divers paſſages des Alpes, je lui peignis le bel établiſſement du couvent du grand Saint-Bernard. Cela peut-être, me dit-il, mais le nôtre eſt un hoſpice d'ames. Cette deſtination toute

ſpirituelle leur vaut encore de l'argent, ſoit par les collectes qu'ils font chaque année, ſoit par la généroſité du Roi de France. Aujourd'hui qu'ils ſont aſſez bien en revenus, ils les emploient à l'agrandiſſement de leur maiſon, qu'ils rebâtiſſent : il faut eſpérer que quand ces bons pères ſeront paſſablement bien logés, l'on penſera à mettre plus à l'aiſe les voyageurs.

Au reſte, le Capucin François nous a paru avoir l'uſage du monde ; il eut la politeſſe de nous conduire à la deſcente vers l'Italie ; là nous vîmes différens filets d'eau ſe réunir pour former le Teſſin, ſe précipiter de rochers en rochers dans la vallée de Livenen : de ce côté l'horizon eſt borné par une chaîne de montagnes qui ôte la vue des plaines du Milanois.

L'aſpect du pays de Livenen nous rappela les vains efforts de ſes habitans, pour obtenir leur liberté & conſerver du moins leurs privilèges. Ce fut pour les réduire qu'on vit, en 1755, les troupes des divers Cantons traverſer les Alpes dans le cœur de l'hiver : le peu de ſuccès des révoltés, qui n'étoient pas ſans courage, prouveroit peut-être l'influence du climat ſur les habi-

tans des plaines : la vallée de Livenen fut domptée & contenue par le petit Canton d'Uri.

Le mont Gothard forme une chaîne de rochers qui commence aux confins des États de Berne & du Valais, embraſſe la partie méridionale du Canton d'Uri, & va ſe terminer dans le pays des Griſons : cette chaîne ne porte pas partout le même nom. Mais le Gothard proprement dit comprend les ſommités qui environnent le paſſage de cette partie des Alpes. Ces ſommités ſont majeſtueuſes, en maſſes; ce ſont des blocs de rochers, élevés ſur d'autres rochers, & couverts de neiges & de glaces; elles différent du Mont-Blanc, en ce que les glaces qu'elles portent paroiſſent en faire la moindre partie ; tandis que le Mont-Blanc ne paroît qu'un maſſif de glace ; c'eſt en cela qu'il étonne le plus.

Pour jouir d'un horiſon immenſe & vraiment impoſant, il faut s'élancer ſur l'une des ſommités dont je viens de parler ; quel tableau plus varié & plus magnifique ! des monts d'albâtre, des flots brillans comme autant de ſoleils, des abymes ſont à leur pied, des mers de glaces les couvrent ; & ce qui eſt étonnant encore, au

milieu des horreurs de cette nature, l'œil ne ſe laſſe pas d'admirer des eaux limpides comme le cryſtal & des tapis d'une belle verdure.

De ces lieux, le ciel offre auſſi dans les nuages une variété qui étonne. Diviſés par compartimens, ils couvrent de leur voile épais les horreurs de la tempête; tandis qu'à la diſtance d'un trait de flèche, règne un ciel pur & ſerein. Ailleurs on les voit ſe verſer d'une vallée dans une autre, entrer & ſortir par des embraſures & des échappées imperceptibles; leur marche rapide, leurs courants, leurs tourbillons tout eſt très-différent de ce qu'on connoît dans la plaine, & ce ſpectacle ſe voit bien au-deſſous de vous.

CHAPITRE VI.

Tableau général des Alpes Rhétiennes ou Griſonnes, & des ſources du Rhin.

A l'orient du Saint-Gothard commence un aſſemblage de ſommets fort élevés, connus ſous le nom générique de monts Adula. Tous ces ſommets ſont diviſés en pluſieurs chaînes qui tendent toutes au nord-eſt : leurs intervalles ſont autant de vallées de glaces immenſes, horribles dans leurs aſpects, effroyables par les précipices qu'elles renferment : nul homme n'y a pu pénétrer, les chamois même s'en tiennent éloignés, & le ſoleil ſemble craindre d'éclairer des lieux ſi affreux. Les monts qui ſervent de ſéparation entre le Canton d'Uri & les Griſons, ſe terminent chez les derniers dans la Ligue griſe par de riches & beaux pâturages. Dans la partie la plus élevée de ces monts inacceſſibles ſortent les deux ſources inférieures du Rhin, le bas Rhin & le Rhin du milieu ; ces deux branches ſe réuniſſent près de l'abbaye de *Diſentis*, ſituée au

pied de ces montagnes. De la tête de cette même maſſe de monts commence une liſière d'autres ſommités dont le mont Criſpalt fait partie ; cette maſſe court au nord dans la longueur du Canton d'Uri, & forme le côté méridional de celui de Glaris : toutes ces montagnes ſont de la même nature que les premières. Leurs gorges ſont comblées de glaces, & leurs ſommets en ſont couronnés ; on y trouve diverſes ſortes d'animaux, les uns paiſibles comme les chamois & les daims, & les autres féroces comme les ours & les loups : les oiſeaux de proie y ſont encore en grand nombre.

Au-deſſus de ces deux maſſes de montagnes on voit s'élever une autre chaîne qui commence comme les deux précédentes aux monts Adula, & qui, formant une ligne courbe, borne au midi une grande vallée longue de neuf lieues, connue ſous le nom de Rheinwald, ou vallée du Rhin. C'eſt à la tête de cette vallée qu'on voit la grande ſource du Rhin : là, le Rhin ſupérieur ſort du mont Bédus, derrière lequel exiſte une vallée de glace de ſix lieues de profondeur qui s'étend le long des Bernardins : cette vallée & ces monts, preſqu'auſſi peu connus que les Adules, n'offrent

que des lieux effrayans ; il en ſort pluſieurs glaciers qui ſe dégorgent dans la vallée du Rhin à-peu-près comme les glaciers des bois d'Argentière & du Tour dans Chamouni en Savoie.

Cette vallée du Rhin eſt remarquable à bien des égards : dans la partie ſupérieure, l'on ne voit que des déſerts ſemés de glaces & de neiges qui s'y accumulent par les avalanches : le Rhin y deſcend d'un amas ſupérieur, mais il s'y trouve quelquefois enſeveli ſous ces neiges errantes ; quoiqu'il s'en dégage, ce n'eſt cependant qu'à deux lieues plus bas qu'il ſe montre à découvert. Là ſeulement commencent à paroître quelques pâturages & quelques troupeaux. Les bergers de ce canton ſemblent être des hommes fort malheureux ; leur vie reſſemble à celle des animaux que l'inſtinct ſeul conduit ; ils n'ont d'autres demeures, ni d'autres abris pendant pluſieurs ſemaines que les cavernes des rochers, ou les grottes formées par les glaces ; leur nourriture conſiſte dans une eſpèce de millet qu'ils préparent comme le pain de noix qu'on fait dans les campagnes ; ils mangent la chair des brebis qui meurent en roulant dans les rochers, ou en ſe précipitant dans des fentes de glace. Mais malgré

cela, ces hommes ne ſont point autant à plaindre qu'on le penſe; ils mènent une vie libre, ils jouiſſent d'une parfaite tranquillité, c'eſt avec chagrin qu'ils voient toujours arriver le temps où ils ſont obligés de quitter ces lieux ſauvages pour ſe rapprocher de la ſociété des hommes. Cela paroît d'abord incompréhenſible, mais quand on réfléchira aux jouiſſances qu'ils ont, l'on ceſſera d'en être étonné; leurs promenades ne ſont pas circonſcrites dans un médiocre eſpace, chaque jour ils parcourent pluſieurs lieues d'étendue; quand ils voyent les nuages les atteindre & couvrir leurs pâturages, ils montent alors ſur leurs ſommets pour y chercher un ciel plus pur, d'où parcourant à grands pas les rochers & les glaces, ils s'élèvent de ſommités en ſommités juſques aux plus élevées, pour y jouir ſans obſtacle d'une vue auſſi variée qu'elle eſt immenſe. De-là encore, dans un beau jour, ils découvrent avec des yeux perçans les troupeaux des divers cantons, voient à quatre lieues de loin ce qui ſe paſſe dans les habitations, diſtinguent les voyageurs dans leur route, apperçoivent leurs peines, leurs écarts, & ſouvent ils ont le plaiſir de les prévenir, par leurs cris ou par

leurs

leurs ſecours, les dangers qu'ils couroient : ils aiment la chaſſe; de leur ſommet ils défient les animaux féroces, ils découvrent leurs tanières, & vont leur tendre des lacs.

Ajoutez à toutes ces choſes l'inaltérable ſanté dont ils jouiſſent, l'exercice continuel qu'ils ſe donnent, les agrémens qu'ils trouvent dans leurs courſes à découvrir & ramaſſer les marcaſſites, les grenats, l'argent, l'or, les criſtaux qui germent pour ainſi dire ſous leurs pas, toutes ces diverſes occupations, réunies aux ſoins que demandent leurs nombreux troupeaux, font de leur vie une continuité d'occupations faciles & agréables.

Quoique cette vallée ſoit dominée de tous côtés par des monts de glaces & des glacières conſidérables, croiroit-on qu'elle porte le nom de vallée du Paradis? Sans doute elle eſt le paradis des chamois, parce qu'elle eſt pour eux un aſyle inviolable. Cependant cette dénomination, qui eſt fort ancienne, pourroit bien venir de la fertilité de ce pays dans des temps anciens; c'eſt du moins l'opinion générale des habitans, qui diſent en avoir des documens certains, ils croient que ce n'eſt que depuis quelques ſiècles que les glaces ont

envahi leur pays : ce qu'il y a de remarquable à cet égard, c'eſt qu'il n'eſt peut-être aucun lieu dans l'Europe où l'on voie autant de ruines de châteaux que chez les Griſons, & ces ruines ſont aujourd'hui dans des endroits arides & au milieu des rochers : il falloit donc que ce pays fût moins ſauvage, & qu'il eût des habitans & des campagnes cultivées, là où l'on ne voit plus que des rochers éboulés : qui ſait même ſi, dans la ſuite des temps, la magnifique vallée de Chamouni ne ſera pas enſevelie ſous les débris des grandes aiguilles, & ſous les glaciers qui s'y augmentent tous les jours ?

Du Rheinwald on entre dans la vallée de Schamp, ou plutôt ces deux vallées n'en font qu'une; cette dernière eſt très-belle, & le bourg de Splugen eſt ſur le paſſage le plus fréquenté d'Allemagne en Italie : c'eſt à l'orient de ces diſtricts, & au-delà des monts Bernardins, qu'on commence à voir paroître une autre maſſe de montagnes fort élevées qui s'étendent juſqu'au Tirol; elles renferment le mont Jules & pluſieurs autres ſommets conſidérables; c'eſt de leur ſein que deſcendent pluſieurs rivières, entre leſquelles eſt celle de l'Inn qui ſe jette dans le Danube. Cette

maſſe qui borne au nord les bailliages italiens, préſente des vallées de glace immenſes, des amas effroyables & des monts de glaces qui ont juſqu'à trois lieues de tour : ils ſeroient les pendans du Mont-Blanc, s'ils l'égaloient en hauteur, & s'ils étoient, comme lui, inacceſſibles. Selon M. Grouner, l'on ne voit ici de tous côtés que des monts de glaces; il n'y a point d'eſpèce d'amas qui change de forme comme ceux-ci : un de ces monts de glace avoit fait à ſa racine, il y a vingt ans, une caverne de cent trente-cinq pieds de longueur & haute au moins de vingt-ſix. Il en couloit une eau blanchâtre. Au-dedans on voyoit des colonnes d'une glace bleue & tranſparente, la partie ſupérieure formoit une eſpèce de voûte, & les côtés étoient d'une glace brillante & dure : dans l'eſpace de trois années cette magnifique caverne fut remplie de glaces.

A l'orient de ces montagnes, ajoute le même Auteur, on voit la plus belle chûte d'eau qui ſoit peut-être dans toute la Suiſſe. Le roc a plus de cinq cent pieds de hauteur. Les eaux tombent perpendiculairement du ſommet ſur une ſaillie qui eſt au milieu, & de-là dans la vallée : ceux qui

ont la curioſité & le courage d'aller au-delà ſur le ſommet du mont Cournicil, n'y découvrent, dans l'été le plus chaud, que les effets d'un hiver affreux, & peuvent ſe croire portés tout-à-coup des frontières de l'Italie aux côtes de la mer glaciale. On voit dans l'eſpace de quatre lieues quatre chaînes de montagnes entièrement couvertes de glaces, dont l'éclat éblouit quand le ſoleil les éclaire. Cette contrée eſt inacceſſible à tous les animaux, le vent qui ſouffle entre les cîmes des rochers eſt d'une froidure extraordinaire, mais un peu plus bas on éprouve un changement étonnant : après avoir fait quelques lieues dans la Valpeline, on ſent une très-grande chaleur. Là, tout eſt ſtérile & ſans vie ; ici, on trouve de beaux raiſins en parfaite maturité, de ſorte que ce climat raſſemble les horreurs du Groënland & les charmes de l'Italie.

Telle eſt en général la continuation des monts de neiges & de glaces depuis ceux du Gothard : on voit par-là que les montagnes des Ligues Griſes font preſque la moitié des Alpes Suiſſes, de ſorte que l'étendue que cette chaîne peut avoir, priſe des montagnes de la Savoie juſqu'à la ſource

de l'Inn, eſt d'environ quatre-vingt-dix lieues d'un pays ſauvage, couvert de neiges & de glaces, & compoſé ſur le même deſſin, à l'exception des montagnes qui ſont adoſſées à cette longue chaîne, ſoit au nord, ſoit au midi, qui varient du plus au moins. Il eſt encore d'autres amas de monts aſſez élevés pour conſerver leurs neiges toute l'année; ce ſont ceux qui renferment les Cantons de Glaris & d'Appenzel. J'en parlerai dans un autre chapitre.

La hauteur du Saint-Gothard à la maiſon des Capucins, meſurée par M. de Sauſſure, eſt de mille ſoixante-une toiſes au-deſſus de la mer : cette hauteur, comme on voit, eſt trop conſidérable pour que les ſommités qui ont leurs baſes à cette élévation ſoient bien majeſtueuſes à l'œil. Cette réflexion me conduit à parler de la fameuſe chaîne des Cordillières dans le Nouveau-Monde, à examiner les aſpects qu'elle préſente, & tirer, par la comparaiſon que j'en ferai avec celles des Alpes, des idées qui n'ont pas été ſaiſies encore. Pour cet effet, je vais tranſcrire ce que M. de la Condamine a dit de ces montagnes; on me ſaura gré de rappeler les circonſtances d'un voyage auſſi intéreſſant & auſſi bien écrit.

CHAPITRE VII.

Magnifique ſituation de la ville de Quito, capitale du Pérou, & aſpects des Cordillières.

MESSIEURS Godin, Bouguer & de la Condamine, ayant entrepris, par ordre du Roi & de l'Académie des Sciences de Paris, le voyage du Nouveau-Monde pour y meſurer les degrés de la Méridienne d'où dépendoit la connoiſſance de la figure de la terre, ſe rendirent à Quito, ville célèbre de la domination Eſpagnole, qu'ils avoient choiſie pour être le centre de leurs opérations. Cette ville étant ſituée entre deux chaînes des Cordillières, & à 40 lieues de la mer, ils eurent à paſſer l'une de ces chaînes: jamais voyage ne fut plus diverſifié; ils ſe trouvoient aux pieds des hautes montagnes qui, quoique couvertes de neiges, vomiſſoient de la fumée & du feu; la beauté du ſpectacle, les gorges étroites & ſauvages, les précipices qu'ils voyoient à leurs côtés, les hauteurs qu'ils atteignoient, leur préſentoient à chaque

inſtant les points de vue les plus étonnans & les plus inattendus ; ils comparoient les objets qui ſe préſentoient à eux, avec ceux qu'ils laiſſoient en arrière ; aux prairies & aux rivières tranquilles, ils voyoient ſe ſuccéder des torrens rapides & de grands bois dont ils croyoient ne voir jamais la fin. Après une marche fatigante & peu pratiquée, ils parvinrent aſſez haut pour voir les bois s'éclaircir, & des ſables, enſuite des rochers nuds & calcinés leur ſuccéder. Enfin, parvenus au haut de la côte, ils furent ſaiſis d'étonnement & d'admiration à l'aſpect d'un long vallon de cinq à ſix lieues de large, entrecoupé de ruiſſeaux qui ſe réuniſſoient pour former une rivière : ils voyoient, autant que la vue pouvoit s'étendre, des campagnes cultivées, diverſifiées de plaines & de prairies ; des côteaux de verdure, des villages entourés de haies vives & de jardinages, la ville de Quito dans le lointain terminoit cette riante perſpective. Ils ſe crurent tranſportés dans les plus belles provinces de France : de la plus grande chaleur, ils étoient paſſés à un froid extrême ; mais à meſure qu'ils deſcendoient contre Quito ils éprouvoient un changement ſenſible dans le climat, juſqu'à ce

qu'ils parvinrent à la température de nos beaux jours du mois de Mai. Bientôt ils apperçoivent tous ces objets de plus près & plus diſtinctement. Chaque inſtant ajoutoit à leur ſurpriſe, ils virent pour la première fois des fleurs, des boutons & des fruits en pleine campagne ſur tous les arbres; ils virent ſemer, labourer & recueillir dans un même jour & dans un même lieu.

Ce vallon peuplé & cultivé eſt entre deux chaînes parallèles de hautes montagnes qui font partie de la Cordillière des Andes. Leurs cîmes ſe perdent dans les nues, & preſque toutes ſont couvertes de maſſes énormes d'une neige auſſi ancienne que le monde. De pluſieurs de ces ſommets, en partie écroulés, on voit ſortir encore des tourbillons de fumée & de flamme au ſein même de la neige. Tels ſont les ſommets tronqués de Cotopaxi, de Tongouragua & de Sangaï. La plupart des autres ont été volcans autrefois, ou vraiſemblablement le deviendront un jour: l'hiſtoire ne nous a conſervé l'époque de leurs éruptions que depuis la découverte de l'Amérique; mais les pierres ponces, les matières calcinées dont ils ſont parſemés, & les traces viſibles qu'ont laiſ-

ſées les flammes, ſont des témoignages authentiques de la réalité de leur embraſement. Quant à leur prodigieuſe élévation, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'un auteur Eſpagnol avance que les montagnes d'Amérique ſont, à l'égard de celles de l'Europe, ce que ſont les clochers de nos villes comparés aux maiſons ordinaires.

La hauteur moyenne du ſol du vallon où ſont ſituées les villes de Quito, de Cuença, de Riobamba, de Latacungua, de la ville de Ybarra, & un grand nombre de bourgs & de villages, eſt de quinze à ſeize cent toiſes au-deſſus de la mer, c'eſt-à-dire, qu'elle excède celle des plus hautes montagnes des Pyrénées, comme le Canigou & le pic du Midi, & ce ſol ſert de baſe à des montagnes plus d'une fois auſſi élevées. Cayambourg, ſitué ſous l'équateur même, Antiſana, qui n'en eſt éloigné que de cinq lieues vers le ſud, ont plus de trois mille toiſes, à compter du niveau de la mer; & Chimboraço, haut de près de trois mille deux cent vingt toiſes, ſurpaſſe de plus d'un tiers le pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémiſphère : la ſeule partie du Chimboraço, toujours couverte

de neiges, a huit cent toiſes de hauteur perpendiculaire.

Pitchincha & le Coraçon n'ont que deux mille quatre cent trente, & deux mille quatre cent ſoixante-dix toiſes de hauteur abſolue, & c'eſt la plus grande que l'on ſache où l'on ait jamais monté. La neige permanente a rendu juſques ici les plus hauts ſommets inacceſſibles. Depuis ce terme où la neige ne fond plus, même dans la Zone Torride, on ne voit guère en deſcendant, juſqu'à cent cinquante toiſes au-deſſous, que des rocs nuds ou des ſables arides; après ces rochers, on commence à voir quelques mouſſes & des bruyères; & dans tout cet eſpace, la neige n'eſt que paſſagère, mais elle s'y conſerve quelquefois des ſemaines & des mois entiers. Plus bas encore, & dans une autre zone d'environ trois cent toiſes de hauteur, le terrain eſt communément couvert d'une ſorte de gramen délié qui s'élève juſqu'à un pied ou deux; cette eſpèce de foin eſt le caractère propre qui diſtingue les montagnes que les Eſpagnols nomment *Paramos*. Ils ne donnent ce nom, du moins dans l'Amérique Méridionale, qu'aux landes ou friches d'un

terrain aſſez élevé pour que les bois n'y croiſſent plus, & où la pluie ne tombe guère autrement que ſous la forme de neige, quoiqu'elle ſe fonde preſqu'auſſitôt. Enfin, en deſcendant encore plus bas juſques à la hauteur d'environ deux mille toiſes au-deſſus de la mer, l'on voit neiger quelquefois, & d'autres fois pleuvoir. On ſent bien que la diverſe nature du ſol, ſa différente expoſition, les vents, la ſaiſon & pluſieurs circonſtances phyſiques doivent faire varier plus ou moins les limites qu'on vient d'aſſigner à ces différens étages, & qu'elles ne peuvent être déterminées géométriquement.

Si l'on continue à deſcendre après le terme qu'on vient d'indiquer, on commence à rencontrer des arbuſtes, & plus bas on ne trouve plus autre choſe que des bois dans les terrains non défrichés, tels que les deux côtés extérieurs de la double chaîne de montagnes entre leſquelles ſerpente le vallon qui fait la partie habitée & cultivée de la province de Quito; au-dehors, de part & d'autre des Cordillières, tout eſt couvert de vaſtes forêts qui s'étendent à l'oueſt juſqu'à la mer du ſud à quarante lieues de diſtance, & du côté de

l'eſt dans tout l'intérieur d'un continent de ſept à huit cent lieues, le long de la rivière des Amazonnes juſqu'à la Guiane & au Bréſil.

La hauteur du ſol de Quito eſt celle où la température de l'air eſt la plus agréable. Le thermomètre de M. Réaumur y marque communément quatorze à quinze degrés au-deſſus du terme de la glace, comme à Paris dans les beaux jours du printemps; & il ne varie que fort peu. En montant ou en deſcendant, on eſt sûr de faire deſcendre ou monter le thermomètre, & de rencontrer ſucceſſivement la température de tous les divers climats, depuis cinq degrés au-deſſus de la congélation ou plus, juſques à vingt-huit ou vingt-neuf au-deſſus. Quant au baromètre, ſa hauteur moyenne à Quito eſt de vingt pouces une ligne, & ſes plus grandes variations ne vont pas à une ligne & demie. Elles ſont ordinairement d'une ligne & un quart par jour, & ſe font aſſez régulièrement à des heures fixes.

Les deux chaînes de montagnes qui bordent le vallon de Quito s'étendent à-peu-près du nord au ſud; cette ſituation étoit favorable pour la meſure de la méridienne, elle offroit ſur l'une & l'autre

chaîne des points d'appui pour terminer des triangles. La plus grande difficulté consistoit à choisir les endroits les plus favorables pour y placer des signaux. Les pointes les plus élevées étoient les unes ensevelies sous la neige, les autres le plus souvent plongées dans les nuages qui en déroboient la vue : placés dans les lieux plus bas, les signaux se projetoient sur le terrain & devenoient par-là très-difficiles à appercevoir de loin. D'ailleurs, non-seulement il n'y avoit point de chemin frayé qui conduisît d'un signal à l'autre, mais il falloit souvent traverser, en prenant de longs détours, des ravines formées par des torrens de pluie & de neige fondue, creusées quelquefois de soixante à quatre-vingt toises de profondeur.

Toutes ces difficultés n'étoient pas capables de rebuter des hommes venus d'aussi loin, & pour un objet aussi important que celui qui les occupoit : ils montèrent sur le Pitchincha, & allèrent s'établir à neuf cent soixante-dix toises au-dessus de Quito ; de sorte que leur hauteur absolue n'étoit pas moins de deux mille quatre cent trente toises ou d'une grande lieue. Personne n'avoit vu avant eux le mercure du baromètre

au-deſſus de ſeize pouces, c'eſt-à-dire, douze pouces plus bas qu'au niveau de la mer.

Le Pitchincha eſt un volcan éteint : la ſituation qu'ils avoient choiſie pour opérer n'étant pas bien éloignée du ſommet de cette montagne, & étant curieux d'en voir le crater, ils s'y acheminèrent : avec un long bâton à la main, ils ſondoient la profondeur de la neige ; à quelques endroits ils la trouvoient plus haute que leur bâton, mais cependant aſſez dure pour les porter ; ils enfonçoient tantôt plus, tantôt moins, preſque jamais beaucoup au-deſſus du genou : c'eſt ainſi que M. de la Condamine, qui marchoit à la tête, ébaucha, dans la partie de la montagne que la neige couvroit, les marches fort inégales d'un eſcalier d'environ cent toiſes de haut. En approchant de la cîme, ils apperçurent entre deux rochers l'ouverture de la grande bouche du volcan, dont les bords intérieurs leur parurent coupés à pic ; ils reconnurent que la neige qui couvroit le côté par où ils s'étoient avancés étoit minée au-deſſous : arrivés cependant ſans danger au ſommet du volcan, ils eſtimèrent que le diamètre de la bouche pouvoit avoir huit ou neuf cent toiſes ; elle

étoit bordée de rochers eſcarpés, l'intérieur en étoit noirâtre & calciné; ce vaſte gouffre étoit ſéparé par un mur de même matière : ils ne jugèrent pas la profondeur de la cavité du côté où ils étoient, de plus de cent toiſes : mais ils ne pouvoient en appercevoir le centre, qui vraiſemblablement étoit beaucoup plus profond. Tout ce qu'ils voyoient ne leur parut être que les débris écroulés de la montagne lors de ſon embraſement; un amas confus de rochers énormes, briſés & entaſſés irrégulièrement les uns ſur les autres, préſentoit à leurs yeux une vive image du cahos des poëtes. La neige n'étoit pas fondue partout, elle ſubſiſtoit dans quelques endroits, mais les matières calcinées qui s'y mêloient, & peut-être les exhalaiſons du volcan, lui donnoient une couleur jaunâtre; du reſte, ils n'apperçurent aucune fumée.

Ayant vu ce qu'il y avoit d'intéreſſant ſur ce ſommet, ils le deſcendirent, & ne mirent qu'un quart d'heure pour ce qui leur avoit pris plus d'une heure à monter. Ils n'avoient vu aucune apparence de feu; mais de leur ſtation ils avoient l'aſpect d'un volcan enflammé; le Sangaï étoit

plus embrafé que jamais, tout un côté de la montagne paroiſſoit en feu comme la bouche même du volcan ; il en deſcendoit un torrent de ſouffre & de bitume qui ſe frayoit un paſſage au milieu des neiges.

Pendant le campement de ces Académiciens célèbres ſur le Pitchincha, qui fut de vingt-quatre jours, ils eurent la viſite de deux particuliers de Quito, qui étoient curieux de ſavoir ce qu'ils faiſoient ſi long-temps dans la moyenne région de l'air : leurs mulets les conduiſirent au pied du rocher où étoit le domicile ; mais il leur reſtoit à franchir deux cent toiſes de hauteur perpendiculaire, que l'on ne pouvoit monter qu'en s'aidant des pieds & des mains, & même en quelques endroits qu'avec danger. Heureuſement pour eux, il ne faiſoit ni pluie ni brouillard, cependant on les vit ſur le point d'abandonner la partie : enfin, à l'envi l'un de l'autre & aidés par des Indiens, ils firent de nouveaux efforts & arivèrent au poſte, après avoir mis plus de deux heures à l'eſcalader. Ils furent reçus auſſi bien qu'il étoit poſſible, on leur fit part de toutes les richeſſes qu'on poſſédoit ; mais ils trouvèrent qu'on étoit mieux

pourvu

pourvu de neige que d'eau : on fit grand feu pour les faire boire à la glace, ils y paſsèrent une partie de la journée, & reprirent ſur le ſoir le chemin de Quito, où nos Académiciens ont depuis lors conſervé la réputation d'une eſpèce d'hommes fort extraordinaires.

L'année ſuivante ils allèrent s'établir ſur le pic de Coraçon, autre ſommité des Cordillières : ſon ſommet eſt toujours couvert de neiges, il ſurpaſſe même de quarante toiſes le terme conſtant au-deſſus duquel elle ne fond jamais : ils voulurent aller ſur ce ſommet, comme ils avoient été ſur celui du Pitchincha; ils ſe mirent en chemin par un aſſez beau temps; leurs gens qu'ils avoient laiſſés à leur tente les perdirent bientôt de vue, dans les nuages qui n'étoient plus pour eux que des brouillards depuis qu'ils s'y étoient plongés. Un vent froid & piquant les couvrit en peu de temps de verglas; il leur fallut, en pluſieurs endroits, gravir contre les rochers, en s'aidant des pieds & des mains : arrivés ſur le ſommet, là, ſe voyant l'un l'autre avec tout un côté de leurs habits, un ſourcil & une moitié de la barbe hériſſée de petites pointes glacées, ils

le donnèrent mutuellement un ſpectacle ſingulier : ce ſommet étoit de deux cent cinquante toiſes au-deſſus de leur ſignal, & ſurpaſſoit de quarante le pic de Pitchincha, auſſi le mercure y étoit-il plus bas d'environ deux lignes; il s'y ſoutenoit à quinze pouces dix lignes. Perſonne n'a vu le baromètre ſi bas dans l'air libre, & vraiſemblablement perſonne n'a monté à une plus grande hauteur; ils étoient à deux mille quatre cent ſoixante & dix toiſes au-deſſus du niveau de la mer.

Du Coraçon, ils ſe rendirent ſur la ſommité la plus élevée des Andes, celle du Chimboraço : ils trouvèrent ſon ſommet inacceſſible, & lui donnèrent pour hauteur abſolue trois mille deux cent vingt toiſes; le lieu où ils purent atteindre n'étoit pas moins de deux mille quatre cent toiſes; ils obſervèrent au ſoleil couchant les réfractions aſtronomiques, dans la circonſtance rare & peut-être unique de voir le ſoleil plus d'un degré au-deſſous de l'horizon. Cette ſtation étoit à huit cent toiſes plus haut que la ville de Riobambo.

Telle eſt la deſcription que Meſſieurs les Académiciens nous ont donnée des ſommités des

Cordillières au Pérou, perſonne avant eux ne s'étoit trouvé auſſi haut rélativement à la mer; mais ces ſommités ſurpaſſent-elles les plus élevées de l'Europe ? l'obſervateur s'y trouve-t-il placé à une plus grande hauteur des plaines que celui qui parcourt les Alpes ? lui préſentent-elles plus de phénomènes intéreſſans & extraordinaires, plus de ſingularités dans les aſpects ? enfin, la hauteur qu'on a aſſignée à ces montagnes du Nouveau-Monde, eſt-elle parfaitement juſte ? Voilà ce que je me propoſe d'examiner ; peut-être que je paroîtrai avancer des paradoxes, mais je n'en ſerai pas moins vrai.

CHAPITRE VIII.

Comparaiſon des Alpes aux montagnes du Pérou.

J'OBSERVE d'abord qu'il y a des mépriſes dans les meſures de quelques-unes des montagnes dont on parle.

M. de la Condamine dit que le Chimboraço ſurpaſſe d'un tiers la hauteur du pic de Ténériffe : cela peut être ; mais il ajoute que ce pic eſt la plus haute montagne de l'ancien hémiſphère : c'eſt une erreur ; il y a pluſieurs ſommités dans les Alpes de la Savoie & de la Suiſſe qui le ſurpaſſent : le Père Feuillée lui donne deux mille ſoixante-dix toiſes ſur la mer ; mais le Mont-Blanc, meſuré avec bien plus d'exactitude par MM. de Sauſſure, de Luc & le chevalier Schuckburg, a de hauteur abſolue deux mille trois cent quatre-vingt-onze toiſes, ce qui fait trois cent vingt-une toiſes de plus que le Ténériffe : or dans les Alpes il y a vingt ſommets qui ſurpaſſent la meſure aſſignée à cette montagne ; tels que

ceux d'Argentière, du Gothard, du Schreckhorn & du Velan : il y a plus encore, par des meſures bien plus exactes que celles du Père Feuillée, le pic de Ténériffe ſe trouve n'avoir de hauteur au-deſſus du niveau de la mer que mille ſept cent quarante-deux toiſes. (Voyez dans le *Journal de Phyſique du mois de Janvier* 1779, la rélation du voyage de MM. Verdun de Borda & Pingré). Il réſulte de-là que le Mont-Blanc a ſix cent cinquante toiſes de plus que le Ténériffe.

M. de la Condamine dit encore que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'un Auteur Eſpagnol avance que les montagnes d'Amérique ſont, à l'égard de celles d'Europe, ce que ſont les clochers de nos villes comparés aux maiſons ordinaires ; ſi cet Eſpagnol, que M. de la Condamine cite, ne veut parler que des monts Pyrénées, il aura raiſon : mais il ſeroit dans une grande erreur, s'il embraſſe dans ſon jugement les hautes Alpes ; puiſque le Canigou, la plus haute des Pyrénées, n'a que quatorze cent quarante-une toiſes ſur la mer ; ce n'eſt pas les deux tiers du Mont-Blanc. Je dirai bien plus encore, en ſuppoſant que les meſures qu'on a priſes de la hauteur des princi-

pales ſommités des Cordillières ſoient parfaitement juſtes, il s'en ſuivra toujours qu'il n'y a que le ſeul ſommet du Chimboraço qui ſurpaſſe nos Alpes, puiſque les ſommets les plus élevés après lui, n'ont que la hauteur du Mont-Blanc; & l'on va voir bientôt que cette hauteur même du Chimboraço, toute prodigieuſe qu'elle paroît être, n'eſt dans le fond qu'une médiocre montagne comparée au Mont-Blanc.

L'on ſe rappellera que le ſol, ſur lequel ſont ſituées les villes du Pérou, ſe trouve avoir de hauteur ſeize à dix-ſept cent toiſes au-deſſus du niveau de la mer : ces ſeize à dix-ſept cent toiſes ſont donc à retrancher de la hauteur des deux mille & tant de toiſes qu'on aſſigne aux montagnes de ce pays, qui, par-là, ſe trouvent bien inférieures aux hautes Alpes; car de deux mille quatre cent ſoixante-dix toiſes qu'on donne au Coraçon, la ſeconde des Cordillières, elle n'aura d'effectif que huit cent ſoixante-dix toiſes de hauteur perpendiculaire, & c'eſt la plus haute montagne où MM. les Académiciens ſoient montés. Or, je me ſuis trouvé quatre-vingt fois dans les Alpes, ſurpaſſer de cinq cent toiſes

cette hauteur; le ſeul glacier de la Mortine, où je ſuis monté ſix fois, eſt preſque une fois plus élevé. Voilà donc les Alpes qui ſurpaſſent de plus de la moitié la hauteur des Cordillières, & il ne reſtera au Chimboraço, même pour toute hauteur, que ſeize cent vingt toiſes, ce qui n'eſt pas tout-à-fait la hauteur de l'Etna, où M. de Sauſſure eſt monté : ſi l'on tranſportoit notre fameux Mont-Blanc ſur la baſe du Chimboraço, il auroit de hauteur abſolue ſur la mer trois mille neuf cent quatre-vingt-onze toiſes. On voit que les montagnes de l'Amérique, comparées à nos Alpes, ne ſont que des nains montés ſur de grands piédeſtaux ; tandis que, du pied du Mont-Blanc à Chamouni, l'obſervateur voit ce coloſſe s'élever tout d'une pièce à plus de deux mille toiſes ; le ſpectacle le plus majeſtueux qui puiſſe s'offrir aux regards des hommes.

Après avoir établi plus d'égalité entre les montagnes des deux mondes, & donné même à celles de l'ancien une ſupériorité plus générale, il en réſulte qu'on eſt ſur les Alpes près de la moitié plus élevé qu'on ne l'eſt ſur les Andes, abſtraction faite de la mer : pour s'en convaincre

encore, qu'on faſſe attention au récit de M. de la Condamine, lorſqu'il dit; « qu'il partit de » Quito ſur les deux heures après midi, & arriva » ſur le ſommet du Pitchincha dans trois heures » de temps. » C'eſt comme ſi l'on partoit de la Bonne-Ville, ſituée à cinq lieues de Genève, pour ne monter que ſur le Mole; encore faut-il quatre heures & demie pour atteindre ſon ſommet: le voyageur des Cordillières ne ſe voit donc qu'à des hauteurs médiocres comparées à celles de nos Alpes, & il n'y ſauroit jouir des mêmes phénomènes, ſoit en grandeur, ſoit en majeſté. La même différence a lieu pour les habitans des plaines : au Pérou, ils voient leurs Cordillières comme nous voyons, depuis Genève, le Mole & quelques autres ſommités qui ſont ſur la même ligne, qui ne paroiſſent que de petites montagnes auprès du Mont-Blanc, qu'on voit élever ſa tête altière par-deſſus leurs ſommets.

Si, de l'aſpect extérieur de ces montagnes des deux mondes, je paſſe à leur intérieur, je trouve encore de grandes différences; c'eſt ſurtout dans ce qu'elles ont de commun entr'elles, dans les neiges & les glaces, qu'elles en ont le plus : à

proprement parler, les Cordillières ne portent que des neiges; on n'y voit pas, comme aux Alpes, des ſommets de glaces vives, elles ne contiennent pas des vallées comblées de glaces, de dix, de vingt lieues d'étendue, de tels objets auroient frappé d'étonnement MM. les Académiciens, & ils nous les auroient décrits : les Cordillières, il eſt vrai, préſentent les quatre ſaiſons; mais, ſéparées les unes des autres & comme par etages, nos Alpes offrent aux yeux les étonnans contraſtes des glaciers, des amas de glaces mélangés, pour ainſi dire, avec la verdure des prairies & le doré des champs; en un mot, on les voit diſputer, avec la belle nature, à qui nous offrira le plus d'aſpects extraordinaires & piquans : ce que ces montagnes peuvent avoir de commun, c'eſt dans leurs rochers, leurs fractures, leurs précipices, leurs caſcades; celles des Andes peuvent être plus conſidérables par la fonte continuelle des neiges & par les pluies qui y ſont ſi fréquentes, qu'il ne ſe paſſe preſque pas de jour qu'il n'en tombe.

La différence dans l'air qu'on reſpire ſur les deux ordres de montagnes n'eſt pas moins grande;

aux Andes : on y eſt le plus ſouvent au milieu des brouillards & des nuages, & cela doit être ainſi ſous la Zone torride, tandis que ſur les ſommets des Alpes on jouit d'un air plus pur & plus rare : on ne ſauroit y monter ſans être frappé de la couleur foncée du ciel & de la légéreté qu'on y acquiert ; la nuit le ſpectacle n'eſt pas moins riche, les aſtres y brillent d'un éclat inconnu dans la plaine, & leur nombre y paroît doublé. Nos Académiciens n'expriment rien de ſemblable, ſans doute parce qu'ils ne virent pas une grande différence dans l'azur des cieux, & qu'ils n'apperçurent pas durant les nuits cette multiplication d'étoiles. Ce qui les frappa le plus, ce fut le beau ſpectacle que leur préſentoit le volcan enflammé du Sangaï & les courans de laves qui ſe frayoient des routes au milieu des neiges.

Telles ſont les différences qu'on trouve entre les montagnes des deux mondes : ces différences ne pouvoient pas être ſaiſies, à moins de connoître par ſoi-même ces deux ordres de montagnes ou d'en avoir de fidelles deſcriptions : nous connoiſſions celles du Nouveau-Monde par MM.

les Académiciens, mais nos Alpes reſtoient inconnues: ceux qui les traverſent par le Mont-Cenis ne ſont qu'à des hauteurs bien médiocres comparées à la grande chaîne des Alpes & au Mont-Blanc; il n'eſt pas étonnant qu'à ces demi-hauteurs les phénomènes ne ſoient pas les mêmes. A dire vrai, on ne connoît nos grandes montagnes & l'on n'en parle même que depuis un petit nombre d'années: avant les voyages de M. de Sauſſure, qui leur ont donné de la célébrité, & les deſcriptions que j'ai publiées de ces bourſouffures de notre globe, on voyoit à peine un voyageur y aller dans le but de s'inſtruire, tandis qu'aujourd'hui les hommes de mérite de toutes les nations s'y rencontrent.

A toutes ces réflexions j'en joindrai une encore: j'oſerai croire qu'il y a quelques erreurs dans les meſures des Cordillières, parce qu'on n'avoit pas alors de bien bons baromètres, & que ce n'eſt que depuis l'ingénieux inſtrument de M. de Luc, perfectionné encore par M. Schuckburg, qu'on a pu donner des meſures à-peu-près juſtes: c'eſt ſans doute à cette imperfection des baromètres, qu'il faut attribuer les différences qu'il y a dans

les réſultats des Phyſiciens qui ont parlé des montagnes : on ſeroit étonné des oppoſitions qu'il y a dans leurs meſures. Entre MM. Micheli, Mariotte, Caſſini, Scheuczer, Needham, il y a des différences de pluſieurs cent toiſes ſur les mêmes objets. Ce que j'ai lu quelque part me confirme dans cette idée. « Ulloa, dans ſes obſer-» vations aſtronomiques & phyſiques, donne au » Chimboraço trois mille trois cent quatre-vingt » toiſes de hauteur : je crois qu'on ne varie ſur » l'élévation de cette montagne qu'à cauſe de la » façon dont on l'a meſurée au baromètre, cette » méthode étant défectueuſe à bien des égards. » J'ai lu encore : « Suivant les expériences de M. » Caſſini aucun animal ne ſauroit vivre à la hauteur » de deux mille quatre cent quarante-ſix toiſes » au-deſſus du niveau de la mer, parce qu'il ſup-» poſe que l'atmoſphère, qui eſt à ce point une » fois plus dilaté que l'air ordinaire, tue, dans » la pompe pneumatique, tous les animaux qu'on » y condamne : cependant les Eſpagnols ont » grimpé au Pérou ſur le ſommet d'un mont » élevé de deux mille neuf cent trente-cinq » toiſes, & la ſubtilité ou la dilatation de l'air

» ne les a point incommodés, quoiqu'ils fuſſent à » quatre cent quatre-vingt-neuf toiſes plus haut » que le point indiqué par les expériences de M. » Caſſini, ſur leſquelles il ne faut donc pas trop » tabler. Les obſervateurs, envoyés pour la me- » ſure de la terre ſous l'équateur, ont long-temps » vécu ſur la crête du Mont-Pitchincha, qui a » deux mille quatre cent ſoixante-dix toiſes & » demi de hauteur au-deſſus de la mer, ils étoient » par conſéquent à vingt-cinq toiſes & demi au- » deſſus du point indiqué par les mêmes expé- « riences de M. Caſſini : ce n'eſt pas tout, ces » obſervateurs campés ſur le Pitchincha voyoient » ſouvent voler des vautours, qui ſe ſoutenoient » à deux cent toiſes au-deſſus du ſommet de la » montagne : ces animaux vivoient donc dans un » air où le mercure ne ſe ſeroit ſoutenu qu'à qua- » torze pouces, &c. »

Ces remarques ſemblent venir à l'appui de ce que j'ai avancé ſur la grande différence de l'air qu'on reſpire ſur les Cordillières, de celui qui règne ſur les Alpes : quelques circonſtances, qui me ſont arrivées dans mes voyages, pourront peut-être donner de nouvelles idées ſur cette queſtion.

En 1776, je partis de Genève dans le deſſein de monter ſur le Buet : c'étoit la troiſième fois que j'allois ſur cette montagne : muni des inſtrumens que M. de Sauſſure m'avoit prêtés, j'eſpérois rendre ce voyage un des plus intéreſſans ; le temps étoit beau, j'avois le corps bien diſpoſé & j'étois accompagné des ſieurs Boſon de la Valorſine & de Favret de Chamouni : nous arrivâmes ſur le ſommet du glacier tous trois bien portans : le premier aſpect des Alpes, des plaines & de l'immenſe horiſon qui s'ouvroit à mes regards, me ſurprit autant que ſi je voyois ces objets pour la première fois. Le plaiſir que j'éprouvai étoit d'autant plus vif, que l'objet de mon voyage étoit important : je déploie les outils dont je devois faire uſage, je les arrange, j'ouvre enſuite mon portefeuille ſur lequel je me mets à travailler : après dix minutes d'une ſtation tranquille, je me ſens un engourdiſſement aux bras, aux jambes, bientôt je n'ai pas la force de me tirer moi-même de cet état, & j'étois déjà ſans connoiſſance lorſque mes compagnons m'en arrachèrent ; ils me deſcendirent juſqu'aux premiers rochers du glacier, où, par leurs ſoins & la chaleur douce du ſoleil, je fus

rappelé à la vie : je ne fus point tenté de retourner à ma première ſtation.

L'année ſuivante, je veux réparer le déſordre de ce voyage, je ne prends pour m'accompagner ſur cette grande montagne que le guide Boſon ; j'y arrive par le plus beau temps ; comme j'avois à y prendre un deſſin, je me hâte de me mettre à l'ouvrage, & je charge mon compagnon du ſoin de me couvrir de mon paraſol. Au bout de quinze minutes, j'apperçus qu'il le tenoit fort mal ; je le lui dis : quatre minutes après, les vacillations d'ombre & de lumière me fatigant toujours davantage, je me tourne ; mais qu'on juge de ma ſurpriſe en voyant cet homme auſſi blanc que la neige dont nous étions partout environnés, & les yeux preſque ſans mouvement ; je n'eus rien de plus preſſé que de le tirer de ce ſommet ſi funeſte, & nous deſcendîmes aux mêmes roches de l'année précédente.

Enfin, en 1777, un ami d'un mérite diſtingué, l'un des élèves de l'Académie de Peinture de Paris (M. *Saint-Ours*) étant venu faire un tour à Genève ſa patrie, & déſirant ardemment d'aller avec moi dans les Alpes, fut témoin d'un ſem-

blable accident ſur le ſommet du Buet: ce jeune homme, dont le cœur eſt fort ſenſible, ſe déſeſpéroit de ce malheur, d'autant plus encore que, ſi le malade n'eût pas eu la force de s'aider lui-même à deſcendre, il auroit fallu le ſecours de ſix hommes pour le tirer de là: & où les prendre quand on eſt dans une région élevée de huit mille deux cent trente-deux pieds ?

Après ces circonſtances, ſeroit-on dans le doute ſur les cauſes de ces accidens ? On dira que nous ne nous ſommes pas trouvés tous à la fois dans le même état : je conviens encore que je ſuis reſté une ou deux fois ſur le ſommet de cette montagne pendant plus d'une heure ſans m'en ſentir incommodé; mais j'ai remarqué qu'on évite ces accidens lorſqu'on ſe donne du mouvement, ſoit en ſe promenant le long du glacier, ſoit en mettant quelques bagatelles à la bouche, ou bien en tenant une converſation animée, moyens qui renouvellent l'air dans les poumons & en entretiennent l'activité : or c'étoit le cas de mes compagnons, tandis que je reſtois tranquille : auſſi ce fut l'inaction de Boſon, pendant qu'il me couvroit du paraſol, qui occaſionna ſa pâleur & ſa foibleſſe.

On

On a vu dans la deſcription que M. de Luc a donnée d'un voyage qu'il fit ſur ce ſommet, qu'il découvrit le premier, ce qu'il rapporte du phénomène de la canne ; la même choſe eſt arrivée à un pied de graphomètre. La grande ſéchereſſe de l'air à cette hauteur nous a donné encore un autre ſpectacle bien ſingulier : nous vîmes les doigts de nos mains reſſembler à des fuſeaux, & les traits du viſage s'alonger, mais ceſſer d'être tels dès que nous fûmes à cent toiſes au-deſſous du ſommet. Au reſte, j'ai des raiſons de ſoupçonner que ces phénomènes n'auroient pas lieu à une diſtance moins grande du ſommet ; qu'on ne doit les craindre que lorſqu'on eſt tout-à-fait détaché de la montagne & dans le courant de l'air ; je croirois encore que ces effets ſi extraordinaires n'arriveroient pas dans tous les temps, parce que l'air n'eſt pas toujours auſſi dilaté ni dégagé de vapeurs, il peut être moins ſec & moins rare dans de certains temps que dans d'autres ; le plus ou le moins de neige & les changemens des vents peuvent opérer ces variations. Mais je crois qu'il ſeroit bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de vivre long-temps ſur le Mont-Blanc. J'ai publié

l'accident arrivé aux gens de Chamouni qui voulurent eſſayer d'aller ſur ſon ſommet ; ils s'y trouvèrent très-mal, ſans courage & ſans force pour ſe relever ; & ils ne dûrent peut-être la conſervation de leur vie qu'à l'idée qui leur vint de couvrir leur tête de neige : ils étoient cependant encore bien loin du ſommet.

De toutes ces circonſtances il faut conclure, que l'air qu'on reſpire ſur les hautes Alpes, eſt bien plus rare que celui des Cordillières à la même hauteur, parce que ces dernières ſont ſous l'équateur ; & que par là même elles ſont plus imprégnées de vapeurs groſſières & épaiſſes : l'homme peut y reſpirer à une très-grande hauteur, & ne le pourroit peut-être pas ſur le Mont-Blanc, où l'air doit être de deux tiers moins denſe que celui de la plaine, & où le poids de l'atmoſphère peut être diminué de cent trente quintaux.

CHAPITRE IX.

Paſſage ſur le pont-du-Diable, & deſcente des Alpes juſqu'à Altorf.

APRÈS avoir promené nos idées & notre imagination ſur les montagnes du nouvel hémiſphère, continuons à parcourir celles de celui que nous habitons; elles doivent encore nous être devenues plus intéreſſantes depuis que nous ſavons qu'elles ne le cèdent en rien aux premières.

Du Saint-Gothard, qui a donné naiſſance à l'examen dans lequel je ſuis entré, nous reprîmes le chemin de la vallée d'Urſerin. Dans notre deſcente, nous jouîmes, avec un plaiſir toujours nouveau, des aſpects ſauvages & nuds de ce chemin, qui ſe préſentoit dans le ſens oppoſé à celui que nous avions eu en montant: les chûtes répétées & bruyantes de la Reuſſe, ſes chocs de rochers en rochers, & les cailloux qu'elle entraîne, nous rappeloient des ſituations toutes ſemblables, vues en différens lieux: nous arrivâmes dans quatre heures au village de l'Hoſpital.

De-là pour deſcendre les Alpes juſqu'à Altorf, nous avions dix à onze lieues d'un chemin rapide par une vallée étroite, célèbre encore par ſes horreurs, & le fameux Pont-du-Diable qu'il y faut paſſer. Nous partîmes donc de l'Hoſpital, & nous traversâmes Urſerin, ou Andermatt, chef-lieu de la vallée. Ce village eſt bâti tout à neuf, depuis un terrible incendie qui le conſuma entièrement il y a dix-huit ans : les maiſons bâties en bois ſont belles ; c'eſt une ſingularité dans un pays où l'on ne voit pas d'arbres.

A l'orient de ce village, on apperçoit la vallée d'Oberalp, par où l'on peut entrer dans le pays des Griſons : cette vallée a des pâturages de la première qualité, & ſes fromages ſont les plus eſtimés de la Suiſſe. L'on a eu long-temps le préjugé de croire que les bergers les faiſoient ſans feu, parce que le pays ne produit pas de bois ; mais ils s'en procurent par le moyen de leurs mulets, qui vont en chercher à cinq lieues plus bas.

D'Urſerin nous nous dirigeâmes au nord, & nous nous trouvâmes en face de la gorge où la Reuſſe ſe précipite : ſon aſpect nous étonna, nous ne pouvions comprendre qu'il n'y eût que ce

paſſage pour ſortir des Alpes, tant ſon aſpect nous parut étranglé, tant les précipices qui le forment ſont effrayans. Nous remarquâmes d'abord l'égalité & la reſſemblance des rochers qui forment cette gorge; leurs couches, également inclinées, ſemblent ſortir du même moule; on eſt porté à croire qu'ils n'étoient anciennement qu'un ſeul & même bloc, que l'effort de l'eau aura fait rompre ou affaiſſer.

En approchant toujours plus de la gorge nous fûmes ſurpris de voir que, pour ſortir de la vallée d'Urſerin, nous n'avions d'autre paſſage que par un ſouterrain taillé dans la montagne; n'ayant pas été prévenus, nous héſitâmes ſi nous l'enfilerions; heureuſement nous rencontrâmes un voyageur qui parloit italien & françois; il connoiſſoit ces endroits, & il s'offrit de marcher avec nous. Il nous apprit que ce ſouterrain étoit un ouvrage moderne, qu'avant qu'on l'eût entrepris il falloit paſſer en-dehors du rocher ſur de frêles planches poſées au-deſſus de la rivière, & ſoutenues ſeulement par des crochets de fer, ce qui rendoit ce paſſage l'un des plus effrayans & des plus dangereux des Alpes. Au milieu de ce ſouterrain, qui a près

de deux cent pas de long, nous vîmes un jour ménagé dans le rocher, qui ſurplombe ſur la rivière: nous nous en approchâmes, mais nous ne pûmes porter nos regards ſur les précipices où elle ſe plonge, ſans être remplis de terreur : on nomme ce ſouterrain Urnerloch.

Au ſortir de cette montagne, nous nous trouvâmes comme enſevelis entre des rocs d'un aſpect affreux ; nous les côtoyâmes accompagnés du bruit terrible de l'eau. Bientôt nous nous trouvâmes en face du Pont-du-Diable ; il doit le nom qu'il porte à la hardieſſe de ſa conſtruction, & aux horreurs qui l'environnent de toutes parts.

Qu'on ſe repréſente un antre affreux, dont les rochers démantelés ſemblent ſortir des abymes de la terre & couvrir le ciel de leur ombre : à deux cent pieds de profondeur, on voit le fleuve ſe précipiter de gouffres en gouffres avec un bruit de tempête ; de grands blocs de rochers tombés du faîte des ſommets augmentent ſa fureur. Tout effraie, tout intimide le voyageur ; les rochers ſont ſuſpendus ſur ſa tête, le précipice eſt ſous ſes pas. Parvenus ſur ce pont tremblant, lancé d'une montagne à l'autre, c'eſt-là que le choc de

Bourit del. Angel. Moitte Sculp.

Vue du Pont du Diable.

Pl.

l'eau & de l'air comprimé entre les rochers eſt le plus impétueux ; c'eſt-là qu'on ne voit, qu'on ne ſent qu'orage, pluie & fumée, & qu'on ne peut ſe faire entendre que par ſignes.

Quand on a paſſé le pont, on trouve le chemin taillé ſur la ſurface même du roc : cette ſituation ne raſſure pas beaucoup, parce qu'elle laiſſe à ſes côtés le précipice à découvert ſous les yeux. Les détours de la gorge augmentent encore les contraſtes en interceptant le jour ; quelques rayons de lumière, qui pénètrent & jailliſſent entre les fentes des rochers, font paroître plus obſcurs les endroits où ils ne donnent pas ; la vue du ciel même eſt ſi ſombre qu'on croiroit être à l'entrée de la nuit ; l'on eſt ſurpris quand on arrive au bas du défilé, de l'éclat qui ſuccède à cette obſcurité effrayante & à tous ces objets d'horreur.

L'on ignore par qui ce paſſage a été rendu praticable : les uns l'attribuent aux Romains, mais il y a quelque apparence qu'il eſt l'ouvrage des peuples de la Rhétie : en attendant qu'on ait là-deſſus quelque certitude, le vulgaire en donne la gloire au diable, & il en récite les circonſtances merveilleuſes avec les marques de la perſuaſion la

plus entière. Dans l'impoſſibilité où les hommes étoient de conſtruire un pont dans un lieu auſſi horrible, le diable, toujours aux aguets pour étendre ſon empire, promit de mettre la main à l'œuvre, ſous la condition que la première créature qui y paſſeroit ſeroit à lui : ce contrat accepté de part & d'autre & le pont fini, les Suiſſes, plus ruſés que le diable, ſe firent précéder d'un chien, ce qui l'irrita ſi fort qu'il voulut écraſer ſon ouvrage ſous le poids d'un rocher ; mais il fut retenu par l'apparition ſubite d'un Saint, qui lui ordonna d'abandonner pour toujours ces lieux. L'on montre, près du village de Geſtinen, le rocher dont il avoit voulu ſe ſervir pour abattre le pont, & l'on nous a fait obſerver l'empreinte même de ſes griffes. Tel eſt le conte ſuperſtitieux rapporté par les hommes & les bonnes femmes du commun peuple.

Après une heure & demie d'une deſcente rapide, nous eûmes la vue d'un pays tout couvert de bois; il y avoit cinq jours que nous n'en avions pas vus : leur aſpect, quoique ſauvage & ſombre, ne laiſſa pas de réjouir nos yeux ; un quart d'heure après, nous arrivâmes à Geſtinen ; c'eſt un village

dont la ſituation eſt tout-à-la-fois agréable & ſauvage ; autour & au-deſſus de quelques petites places miſes en prairies, qui toutes enſemble n'occupent pas plus d'eſpace que les habitations, l'on voit des montagnes & des gorges de quelques lieues d'étendue toutes couvertes de grands ſapins, & ce qu'il y a de plus ſingulier encore, c'eſt l'aſpect d'un fort grand glacier qu'on voit deſcendre d'une haute ſommité par le travers des bois : ſa ſituation me fait croire qu'il tire ſon exiſtence de la grande vallée de glace d'où le Rhône prend ſa ſource, qui doit en effet pouſſer ſes rameaux juſques là.

C'eſt dans les environs de Geſtinen qu'on exploite des mines de cryſtaux très-riches ; depuis vingt années, on en a tiré plus de neuf cent morceaux remarquables. Après ce village, nous paſsâmes par Wattingen, enſuite à Waſen ; tous ces endroits ſont dans de petites plaines environnées de bois ; ce ſont comme autant de repos pour les voyageurs qui montent & deſcendent le Gothard. Sans ces villages l'on ſe croiroit au milieu des immenſes forêts de l'Amérique. La Reuſſe, qui s'augmente ſans ceſſe par mille torrens qui s'y jettent, roule

ici avec impétuoſité : ſon lit eſt à la profondeur de ſoixante pieds entre deux murs de rochers magnifiques ; des deux côtés de la vallée l'on voit au travers des arbres, des échappées par leſquelles on découvre des ſommets couverts de glace ; l'éclat des rochers & des neiges dont ils ſont incruſtés çà & là, & la teinte ſombre des montagnes boiſées diverſifient agréablement cette route. On eſt encore amuſé par les caſcades qui deſcendent des hauteurs voiſines, les rochers eux-mêmes roulent du haut des ſommets avec fracas, & forment de nouveaux torrens des débris des monts que le temps ronge & détruit : ainſi tout eſt en mouvement dans cette vallée, tout ſemble annoncer une deſtruction prochaine ; le chemin même n'eſt pas toujours bien sûr, les ravins le détériorent ; ſouvent encore le voyageur eſt forcé de deſcendre dans des combles où ſon ame n'eſt pas tranquille ; tous ces objets porteroient de l'agitation au-dedans de lui, s'il ne ſe diſoit ſans ceſſe que cette nature ſauvage n'a rien de commun avec les humains qui l'habitent ; qu'ils ſont auſſi doux, auſſi humains que leur pays eſt dur & repouſſant : quel contraſte encore entre cette vallée & celle

d'Urſerin que nous venions de quitter ! L'homme méchant trouveroit de la facilité à commettre le crime dans celle de Waſen, tandis qu'à Urſerin, où tout eſt nud & à découvert, aucune action ne ſauroit être cachée, aucune embûche ne pourroit favoriſer la trahiſon.

La fraîcheur de cette longue gorge nous empêchoit de nous appercevoir combien nous nous éloignions du ſéjour des glaces ; cette fraîcheur favoriſoit notre marche ; nos yeux s'égayoient par la belle verdure & les pâturages répandus çà & là ; mais quand nous eûmes fait cinq à ſix lieues de chemin, le climat changea tout-à-fait, & la nature quitta ſon ton ſévère & rembruni pour faire place à des aſpects plus rians : la vallée s'élargiſſoit, les variétés de la culture augmentoient à proportion, & les habitations devenoient moins rares ; enfin, après être deſcendus pendant huit à neuf heures dans un chemin auſſi bien entretenu qu'il peut l'être dans un pays de grandes montagnes, nous arrivâmes dans la plaine, où nous eûmes le plaiſir de voir les fruits pendus aux arbres, & la vigne orner le devant des maiſons ; ce fut alors que nous trouvâmes l'été dans toute ſa force, &

que la chaleur commença de nous incommoder : ce changement de climat nous fit d'autant plus d'impreſſion, qu'il y avoit ſept jours que nous n'avions pas eu de chaleur plus grande qu'on n'en a communément à Genève au commencement de Mars ; nous avions même reſſenti ſur le Grimſel, la Fourche & le Gothard le froid de l'hiver, quoique nous fuſſions dans le milieu du mois d'Août : ainſi, dans une ſeule journée, nous avions paſſé preſque dans toutes les ſaiſons.

La plaine où nous entrions avoit deux branches ; la première qui court à l'orient conduit dans le Canton de Glaris, la ſeconde au bourg d'Altorf ; celle-ci où nous entrâmes, nous parut agréable & les habitans à leur aiſe. Nous étions dans le berceau de la liberté Helvétique : à cette idée notre cœur s'émut, notre ame s'éleva, nous entrâmes avec une eſpèce de reſpect dans ce lieu dont les habitans achetèrent, aux dépens de leur vie & de leurs biens, cette liberté précieuſe qu'ils ont tranſmiſe à leurs deſcendans.

Altorf eſt ſitué dans une plaine très-jolie à peu de diſtance du lac : elle a devant elle un baſſin ovale formé par des montagnes d'un aſpect pitto-

reſque, boiſées & embellies par la culture. Le lac, qui paroît enfermé par deux montagnes, iſole tout-à-fait ce canton du reſte de la Suiſſe : la ſituation d'Altorf, toute agréable qu'elle ſoit, eſt cependant dangereuſe ; une montagne ſemble la menacer de ſes débris. Les vents, ſortant des profondes vallées qui l'avoiſinent, y ſont d'une violence extrême, & donnent de vives alarmes aux habitans ; ils pénètrent entre les joints des maiſons & produiſent de violens incendies. Altorf éprouva ce malheur il y a quatre-vingt-ſix ans ; ſoixante-quinze maiſons furent conſumées : aujourd'hui on a la précaution de ne pas allumer du feu aux cheminées dès que l'orage commence à ſouffler & qu'il vient du midi. La neige quitte rarement les montagnes qui forment la perſpective d'Altorf ; cependant les fruits y mûriſſent plutôt que dans les cantons voiſins ; & dans des ſituations heureuſes, les fruits d'Italie croiſſent & proſpèrent.

Nous vîmes à notre entrée dans ce bourg, l'hiſtoire du fameux Guillaume Tell peinte ſur les murailles de la tour de la grande égliſe ; ces peintures, toutes mauvaiſes qu'elles ſont, attirent

les regards, & parlent aux cœurs qui ſavent eſtimer la liberté : il y eſt repréſenté abattant la pomme ſur la tête de ſon fils : on croit voir ce malheureux père jetant, en bandant ſon arc, des regards indignés ſur le tyran, & ne doutant de ſon adreſſe qu'au moment où il ne peut en manquer ſans donner la mort à ſon fils : ſa flèche part, il treſſaillit, ſes bras demeurent roidis, ſes yeux fixés, ſa bouche béante, tout ſon viſage tendu, immobile d'effroi ; il ne reſpire pas, il ne retrouve la vie qu'à l'inſtant où il voit la pomme emportée par la flèche & ſon fils accourir vers lui ; que lorſqu'il entend les cris que le peuple aſſemblé fait ſuccéder au morne ſilence dans lequel il étoit plongé : on ſe dit, c'eſt dans cette place même que cette action s'eſt paſſée ; là étoit le père, ici le fils ; de ce côté le tyran & ſes ſatellites, de celui-ci le peuple qui bientôt devint libre & heureux. Ces lieux ſemblent être l'école du patriotiſme : on les quitte avec regret.

Le gouvernement du canton eſt purement démocratique. L'aſſemblée ſouveraine eſt compoſée de tout homme parvenu à l'âge de ſeize ans, & elle ſe tient en plein air dans une prairie : le Landam-

mann qui préſide, eſt debout, appuyé ſur ſon ſabre, & environné des principaux officiers du pays & des Conſeillers de la régence qui ſe tient à Altorf : c'eſt dans cette aſſemblée qu'on traite du bien public, des loix, des alliances, de la guerre & de la paix : les diſcours qu'on y tient ont de la nobleſſe & ſont d'une éloquence mâle : il n'eſt pas rare d'entendre invoquer le ciel, de le prendre à témoin, ou d'annoncer ſes jugemens, le tout accompagné de geſtes & d'un ton de voix propres à émouvoir & à faire impreſſion ſur les eſprits. Tout le pays profeſſe la religion catholique-romaine, & dépend pour le ſpirituel de l'Evêché de Conſtance.

Comme Altorf eſt ſur la route des Cantons de Glaris & d'Appenzel, je vais tracer un tableau de leurs ſommités & des parties que les neiges couvrent.

CHAPITRE X.

Des Cantons de Glaris, des Grisons ; terribles effets des avalanches du Canton d'Appenzel.

Le Canton de Glaris n'a, dans la direction du nord au midi, que dix lieues d'étendue : ce petit pays est un des plus pittoresques de la Suisse : c'est un beau vallon qui s'élève par degrés en amphithéâtre jusqu'à des pâturages magnifiques, que des monts de neiges & de glaces couvrent ; ces monts forment une chaîne presque parallèle à la vallée que nous avons descendue pour venir à Altorf : leurs bases sont des pâturages d'où l'on tire ces fromages si renommés qu'on nomme *schabecygre*, en allemand *schabziger*, fromage verd fait avec du lait & des herbes odoriférantes & médicinales, les plus rares de la Suisse. Le commerce qu'on en fait est considérable, de même que celui du thé Suisse que les bergers composent : mais une autre branche de commerce, provenant aussi des pâturages, c'est celui du gros & du menu bétail qu'on

qu'on y élève: en voyant la quantité qu'il y en a ſur les montagnes & à leur croupe, on diroit qu'ils ont remplacé les hommes; les vaches & les bœufs qui y pâturent y ſont au nombre de douze à treize mille; qu'on joigne à cela pluſieurs milliers de moutons, le total ſurpaſſera celui des ames qui ne va qu'à vingt mille.

Les monts de glace ſont auſſi peuplés par des chamois, mais la chaſſe en eſt très-difficile; ces animaux ont des retraites ſi bien fortifiées qu'ils bravent les plus intrépides chaſſeurs: leur intelligence pour ſe défendre & pour ſurprendre leurs ennemis eſt très-grande: des chaſſeurs m'ont aſſuré que ces animaux ſavent les attirer parmi les débris des montagnes, qu'ils ébranlent tous enſemble de leurs pieds de derrière pour les en accabler; je ſerois porté à les croire capables de cette intelligence; car des moutons qui paturoient ſous les aiguilles de Chamouni ſembloient défier mon chien, qui leur donnoit la chaſſe, & en piétonant ils l'accablèrent de tant de débris que l'animal revint à moi en criant de détreſſe. Ce qu'il y a de bien sûr à l'égard des chamois, c'eſt qu'on en a vu qui, pouſſés à bout par des chaſſeurs, ont

paſſé ſur leur corps, & les ont de cette manière précipités.

L'intérieur de ces montagnes renferme des vallées de glace de pluſieurs lieues de longueur; il eſt plus facile de les voir que d'y pénétrer : pour jouir de cette vue, l'on monte ſur le ſommet du mont Toli, c'eſt un glacier ſemblable au Buet, d'où l'on découvre tous les vallons de glaces du canton. Un autre ſommet voiſin de celui-ci, revêtu comme lui de glace, préſente par ſa grande hauteur un aſpect magnifique ; le ſoleil ſemble l'éclairer au milieu des ombres de la nuit, ſon élévation eſt d'environ deux mille toiſes ſur la mer.

La Lint, qui prend ſa ſource dans des amas de glaces, offre de beaux ſpectacles par ſes chûtes & ſes fondrières : le pont de Banten eſt le pendant de celui du diable, tout ce qui l'environne fait comme lui frémir d'horreur; la rivière ſe précipite ſi bas, que quand on y deſcend & qu'on veut regarder le pont, on croit le voir toucher à la voûte des cieux.

Un autre aſpect non moins magnifique, c'eſt celui que préſente le lac de Wallenſtein, ſitué à

l'orient du bourg de Glaris ; qu'on le voie du haut des montagnes ou qu'on y navigue, on aura toujours des points de vue admirables & des plus variés.

On trouve dans ce canton pluſieurs curioſités d'hiſtoire naturelle : les monts Gamſiſto & Leiter ſont des minières de beaux cryſtaux, connus ſous le nom de *diamans ſuiſſes* : les monts Blatten, Gouppen & Fiſmat ſont compoſés d'ardoiſes qui ont des empreintes de poiſſons pétrifiés & minéraliſés ; on y voit des hélicites, qu'on croit être l'enveloppe des cornes d'Ammon ; des oſtracites dans leſquelles ſe trouve la petite huître cannelée, & des pectinites renfermées dans une gangue ferrugineuſe ; on y rencontre de beaux marbres noirs, où ſe trouvent de petites pyrites cubiques très-brillantes : près du pont de Banten, on trouve une fontaine imprégnée d'alun & de ſoufre, qui donne une couleur d'or à l'argent, qui ſe fait voir à la ſurface, & une de fer riche & peſante. Le bois qui croît ſur le mont Gontſer a la peſenteur du fer : ſans doute que les eaux minérales, les vapeurs métalliques & une mine d'acier que cette montagne

renferme, s'y mêlent au ſuc nourricier des arbres ; ailleurs, ſur le Souada, on trouve une ſource qu'on n'apperçoit qu'au printemps, qui contient un acide vitriolique qui fait que le ſavon ne s'y fond pas. Toutes ces montagnes contiennent une multitude de réſervoirs ou petits lacs qui ne tariſſent jamais. Elles ſont auſſi ſujettes à s'écrouler ; celles ſurtout dont les ſommets ſont couverts de glaces ; pour peu que les glaces ou les neiges viennent à fondre, l'eau qui s'inſinue dans les fentes des rochers les fait éclater, & c'eſt à cette circonſtance, plus qu'à toute autre, que les rochers les plus ſolides doivent leur détérioration.

Quoique ce pays ſoit ſi voiſin des glaces, il eſt cependant très-fertile ; les neiges y dépoſent une terre brune & rouge qui le fertiliſe, & c'eſt en grande partie à ces dépôts annuels que les montagnes & les hautes joûtes doivent l'excellence & l'abondance de leurs pâturages.

La chaîne des montagnes qui borne au midi le canton appartient aux Griſons : ce pays, auſſi étendu que tous les cantons enſemble, eſt réputé Suiſſe, & ſes habitans jouiſſent chez les puiſſances étrangères des mêmes prérogatives. Trois républiques

forment ſa confédération ſous les noms de Ligue de Caddée, de Ligue Griſe, & de Ligue des dix Droitures : leur gouvernement eſt démocratique ; la ville de Coire, ſituée dans la Ligue Griſe, en eſt comme la capitale, & l'Evêque qui y réſide n'a pas plus d'autorité que l'Evêque du Valais n'en a à Sion : l'amour de ces peuples pour la liberté, leur bravoure, leur jalouſie ſont ſouvent entretenus, ſoit par les prétentions des évêques, ſoit par celles de quelques familles accréditées dans le pays : la différence de religion y entre auſſi pour quelque choſe.

J'ai décrit la chaîne des montagnes qui borne les Griſons au midi ; on a vu les immenſes amas de glaces qu'elle contient : les uns ſont inacceſſibles, les autres le ſont moins, mais ils ſont toujours dangereux à traverſer : les muletiers qui vont au Tyrol s'y trouvent ſouvent pris par de nouvelles neiges & des orages. Les avalanches y ſont auſſi très-fréquentes, malgré les précautions qu'on prend pour ne pas cauſer du bruit dans ces paſſages. Elles partent comme un coup de canon, ſurprennent les voyageurs dans leur marche, les précipitent, ou les enſeveliſſent. Semblables au tonnerre, elles

étouffent les voyageurs ſans les toucher, par la ſeule preſſion de l'air qu'elles excitent, & qui leur coupe la reſpiration. J'ai parlé dans mes précédentes deſcriptions des terribles effets des avalanches ; ce que je vais ajouter ne paroîtra pas moins ſurprenant.

Il y a quatre ans que des voyageurs voulant, dans la mauvaiſe ſaiſon, paſſer les Alpes par le grand Saint-Bernard, arrivèrent ſur le ſoir au couvent. Le temps ne paroiſſant pas trop favorable pour achever ce paſſage, MM. les Chanoines de cet Hoſpice firent ce qu'ils purent pour les y retenir. Le troiſième jour, le temps, qui ſembloit s'éclaircir, donna du courage à ces paſſagers, & leur fit déſirer de ſe mettre en chemin. Le Prieur & ſes collègues, plus prudens & plus expérimentés, les en détournoient ; mais, voyant que leurs efforts étoient inutiles, ils ordonnèrent à leurs domeſtiques de ſe préparer pour conduire la caravane dans le paſſage.

L'on ſe rappellera qu'en prenant le chemin de la val-d'Aoſte, il faut paſſer à côté du lac ſitué ſur la montagne, à une petite diſtance du couvent : ce lac eſt limpide pendant les grandes chaleurs de

l'été ; mais dans les autres mois de l'année, il eſt gelé, les neiges le couvrent, & les voyageurs paſſent deſſus.

La troupe de ceux-ci en prit donc le chemin ſur les neuf heures, ſans avoir même la patience d'attendre que les guides qui devoient la conduire fuſſent devant : dans ces ſortes de voyages on doit, autant qu'il eſt poſſible, ſe tenir près les uns des autres pour être plus en état de réſiſter aux avalanches, & s'entr'aider à ſurmonter les neiges au cas qu'on en ſoit couvert. Mais l'impatience de ces voyageurs leur avoit fait négliger cette ſage précaution, & ils marchoient à la file les uns des autres beaucoup trop éloignés. A peine venoit-on de leur ſouhaiter un heureux voyage, qu'une avalanche partit comme un éclair, de la montagne qu'ils avoient à leur droite, & les fit diſparoître entièrement.

Au bruit que fit cette chûte de neige, le Prieur ouvre ſa fenêtre, regarde ſur le lac, & n'appercevant ni voyageurs, ni leurs traces, il conjecture qu'ils ſont tous enſevelis ſous l'avalanche. Auſſitôt il répand l'alarme dans la maiſon, on s'aſſemble, on prend de longues perches qui ſervent à ſonder

dans la neige, & l'on s'y précipite ſans être arrêté par le danger de s'y perdre : qu'on ſe repréſente ce touchant ſpectacle : des hommes qui affrontent les plus grandes peines, qui ne craignent même pas de périr pour avoir la gloire de ſauver des corps morts ou mourans : & dans quelle ſaiſon encore, dans quels lieux!

Après des peines exceſſives, ces bons Pères eurent le bonheur de tirer de deſſous les neiges le plus grand nombre des voyageurs ; trois ſeulement y reſtèrent, les autres furent portés à l'hoſpice, & rappelés à la vie par les ſoins qu'on prit d'eux ; l'on ne trouva le corps de ceux qui périrent que deux mois après, lorſque les neiges furent fondues.

Outre ces accidens, communs à toutes les Alpes, il en eſt d'autres qui ne ſont pas moins terribles : on a vu dans l'article du Valais ceux qui ſont arrivés par des chûtes de montagnes : on trouve dans les Griſons de pareilles cataſtrophes : le bourg de Pleurs dans le comté de Chiavenne, qui étoit agréablement ſitué, joli & commerçant, fut, en 1618, enſeveli par la chûte du mont Conto : deux mille quatre cent trente perſonnes

furent enterrées vives ou écraſées ſous les ruines.

Les montagnes de glace du pays des Griſons contiennent beaucoup de mica qu'on nomme *or & argent de chat* ; des mines de fer & d'antimoine qu'on exploite, & des pyrites ſulfureuſes : au-deſſus de Galanka, il y a des pierres noires qui renferment de l'or, du fer & de l'ocre jaune : le mont Koukalin donne de l'argent & du cuivre dans une eſpèce de lapis : peu loin de Diſſentis, il y a une mine d'or, d'argent & de cuivre ; près de Flims, une de fer pur, le plus beau qu'on connoiſſe. Sur les monts Adules, on trouve des marcaſſites cubiques ; près de *Pleurs*, une pierre ollaire dont on fait des vaſes. Ce travail ſeul procuroit aux anciens habitans de cette ville un revenu annuel de paſſé 60,000 ducats. Les cryſtaux y ſont auſſi très-beaux ; aux environs de la ſource de l'Inn, on a un beau jaſte ou pierre-d'erein verte, jaunâtre & veinée de noir.

Les pétrifications ſe trouvent auſſi en grand nombre, non ſur les hautes montagnes, mais à leur pied & dans les vallées : les eaux minérales d'un ruiſſeau de la vallée de Stella ont la propriété d'incruſter le bois qu'on y jette ; les habi-

tans ſe ſervent de ce moyen pour former des tuyaux de tuf, qu'ils font ſervir à conduire les eaux où ils en ont beſoin : pour cela, ils font des moules de bois ; ſelon la grandeur & la groſſeur qu'ils déſirent que ſoient les tuyaux dont ils veulent faire uſage. Un autre ruiſſeau près de Suglio incruſte en rouge tout ce qu'on y plonge ; les plantes, la mouſſe qu'elle arroſe les fait reſſembler à des coraux. Près de Splughen, ſont des eaux minérales & des acides dont on fait commerce : peu loin du Mont-Splughen, qui eſt le paſſage d'Italie en Suiſſe le plus fréquenté, il y a un grand nombre de cavernes fumeuſes en hiver & très-fraîches en été, qui ſervent d'abri aux voyageurs & aux bergers dans les mauvais temps. On y trouve auſſi une montagne compoſée de gypſe pur. Ces montagnes, la plupart arides & ſtériles, ont encore des lacs dans leſquels on pêche des poiſſons fort délicats.

CHAPITRE XI.

Du Canton d'Appenzel.

Du pays des Grisons en allant au nord on trouve le Canton d'Appenzel : ses montagnes, quoiqu'isolées des chaînes que j'ai décrites, contiennent quelques amas de glaces, mais peu considérables : deux montagnes couvertes de glaces & de neiges forment entr'elles une glacière qui, à la longue, égalera leurs sommets ; deux autres plus au midi contiennent assez de neiges pour devenir à leur tour des champs de glaces : l'une de ces montagnes brille comme de l'argent feuilleté : c'est le talc qui a cette blancheur & ce vernis quand le soleil l'éclaire.

On trouve dans les rochers de ces montagnes plusieurs cavernes remarquables : l'une entr'autres est revêtue d'une matière tout-à-fait semblable au cristal d'Islande ; dans d'autres on voit les plus belles stalactites qu'il y ait en Suisse ; on trouve encore des fossiles, de belles ardoises qui contiennent des pétrifications de plantes & de coquilles ;

des terres crétacées, remplies de moules & de cornes d'Ammon ; de très-beaux cryſtaux, des cailloux tranſparens, couleur de rubis & d'émeraude ; des ſilex, des ſélénites, des marcaſſites, des agathes, de l'albâtre & du marbre blanc & noir. Enfin un lac ſalé, & des eaux minérales & vitrioliques.

Ce petit pays montueux eſt ſitué preſque à l'extrémité ſeptentrionale & orientale de la Suiſſe : on eſtime ſa longueur de dix lieues communes d'orient à l'occident & ſa largeur de ſix à ſept lieues du midi au nord : c'eſt une maſſe de collines & de montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre : le climat eſt généralement froid, & ſujet, comme dans tous les lieux fort élevés, à des variations bruſques dans ſa température : la fin de l'année y eſt ordinairement agréable ; on jouit alors ſur ces hauteurs d'un fort beau temps, pendant que les plaines de la Turgovie & de la Souabe ſont couvertes d'épais brouillards : dans le mois de Janvier ces vapeurs s'élèvent : les montagnes en ſont enveloppées à leur tour ; les neiges s'y accumulent & retardent le retour du printemps : la belle ſaiſon pour ce pays eſt l'été ; on n'y ſouffre

point des excès de la chaleur; alors la fraîcheur de ces petits vallons, la richeſſe des pâturages, l'excellente qualité du lait, du miel, des légumes & des fruits, la magnificence de pluſieurs points de vue ſur un horiſon immenſe, des ſources abondantes & ſalubres y attirent les citoyens de quelques villes de la Suiſſe par l'eſpérance de participer à la ſanté robuſte des habitans, en reſpirant le même air & en imitant pour quelque temps leur vie paiſible & frugale.

La population de tout le canton peut aller à cinquante-un mille cent ames : nombre ſurprenant dans un petit pays de ſoixante lieues quarrées, dont une grande partie eſt occupée par des glaciers, des rocs inacceſſibles, des précipices, des ravins ou des fonds; une autre partie par des pâturages d'été, excellens à la vérité, mais qui ne fourniſſent point à la nourriture des hommes dans une proportion approchante du produit des terres cultivées. L'induſtrie des habitans ſupplée à ces déſavantages du ſol. Une propriété aſſurée, l'affranchiſſement de toute charge onéreuſe ou arbitraire, peut-être le droit flatteur pour lui de participer à la légiſlation, à l'élection

de ſes chefs, aux délibérations ſur les grands intérêts nationaux, développent, chez ce peuple frugal & laborieux, tous les reſſorts d'un génie actif, qui n'eſt point enchaîné par des réglemens embarraſſans & par des priviléges injuſtes & partiaux. Leurs voiſins ſalarient cette induſtrie en leur fourniſſant en échange les denrées de conſommation qui leur manquent. Une exportation & une importation toujours ouvertes amènent chez eux l'abondance au prix courant des marchés voiſins.

Les deux branches de commerce du canton ſont le bétail, les cuirs, les beurres, les fromages : cette partie ſeule occupe onze mille perſonnes ; la ſeconde branche eſt la filature du lin & du coton, & la fabrication des toiles. L'art de la filature eſt pouſſée au point de perfection qu'une livre de fil de coton, poids de vingt onces, fournit trois cent ſoixante à quatre cent mille tours de dévidoir, chaque tour eſt de quatre pieds ; le prix de filature du fil le plus fin ne paſſe pas quinze à vingt livres argent de France.

On s'accorde à attribuer aux Appenzellois un caractère franc, honnête, un ſens droit, un eſprit

vif, prompt en reparties. Ils marquent un mépris groſſier pour les diſtinctions de rang, & pour un air de ſupériorité ; c'eſt aſſez l'uſage chez eux de tutoyer tout le monde ; ils s'en prévalent avec les étrangers, qui ne les préviennent pas par un air populaire.

Les hommes ſont robuſtes & bien faits : ils s'exercent dès leur jeuneſſe à la lutte, à la courſe, à lancer de la main des pierres d'un gros poids : ils jouent d'une eſpèce de luth & du cor des Alpes. — C'eſt ici le vrai berceau de cette muſique alpeſtre qui doit avoir la vertu d'exciter chez les Suiſſes abſens de leur patrie le mal du pays, eſpèce de mélancolie ſouvent mortelle. On trouve dans le canton d'Appenzel peu de particuliers fort riches ou fort pauvres ; l'aiſance eſt aſſez générale. Il ne s'y trouve aucune ville fermée, deux ou trois bourgs, un petit nombre de villages réunis ; les autres paroiſſes ſont formées par des habitations éparpillées dans les diverſes poſſeſſions. Ces maiſons détachées ſont ordinairement vaſtes, quarrées, élevées, ſolides & propres. La vie des habitans eſt ſimple, frugale : leur nourriture conſiſte principalement en pain, grus, légumes, fruits & laitages.

Ce canton eſt moitié catholique & moitié proteſtant : le pouvoir ſouverain réſide chez le peuple, compoſé de tous les hommes au-deſſus de ſeize ans : l'aſſemblée générale eſt convoquée une fois par an, le dernier dimanche d'Avril ; elle ſe tient alors, auſſi bien que dans les cas de convocation extraordinaire, dans le bourg d'Appenzel, ou en plein air, ou dans l'égliſe ſuivant la circonſtance du bon ou du mauvais temps : c'eſt dans les aſſemblées annuelles que ſe fait l'élection des magiſtrats ; du Landammann, qui reſte deux ans en charge ſi le Conſeil national n'en ordonne autrement, du Lieutenant, du Tréſorier, du Capitaine-Général du Canton, de l'Edile, de l'Inſpecteur des égliſes, & du Porte-bannière. Ce gouvernement, qui eſt celui des catholiques, eſt à-peu-près le même chez les proteſtans. Cette diviſion forme comme deux républiques diſtinctes, mais qui ſe réuniſſent pour leurs intérêts communs : le nombre d'hommes portant armes chez les catholiques eſt de trois mille, & de dix mille chez les proteſtans.

Ce qu'on vient de rapporter de cette petite république, renferme les traits les plus inſtructifs pour

pour le lecteur étranger. Leur enſemble forme un tableau vrai & intéreſſant : on peut l'oppoſer au ſyſtême haſardé de quelques politiques, qui, éblouis par l'éclat extérieur & la célébrité des grands états, voudroient nous perſuader qu'il ſeroit de l'intérêt du genre humain de n'être ſubdiviſé qu'en un petit nombre de grandes nations, chacun ſous un chef & légiſlateur abſolu : qu'ils conſidèrent ces petits états obſcurs, mais riches & peuplés, où les noms de Roi & d'Empereur ſont à peine connus, où l'on ne ſoupçonne pas ſeulement qu'il puiſſe exiſter des hommes nés avec la prérogative de commander aux autres : nous ne prétendons point faire le panégyrique des démocraties, elles ont leurs convulſions comme les empires : les aſſemblées du peuple ſont ſouvent orageuſes ; les cours nourriſſent des intrigues & des haines ; mais dans ces petites ſociétés les guerres étrangères ſont plus rares, & on y eſt à l'abri des vexations fiſcales, qui ne ſervent guères qu'à nourrir un faſte inutile, à forger de nouvelles chaînes pour les ſujets, ou à exécuter des projets ambitieux aux dépens des états voiſins. Naturellement les circonſtances phyſiques devroient déci-

der de l'étendue de chaque corps politique, & la meſure de ces bornes doit déterminer la forme la plus convenable de ſa conſtitution : c'eſt une vérité applicable aux nations comme aux individus, que les grands & les riches ne ſont pas les plus heureux.

CHAPITRE XII.

Navigation ſur le lac de Lucerne.

NOUS ne pouvions ſortir du canton d'Uri qu'en nous embarquant ſur le lac qui étoit devant nous ; c'eſt auſſi par le lac que les couriers y arrivent, ce qui occaſionne ſouvent des retards dans les temps d'orages. Un chemin agréable, au travers des prairies, conduit d'Altorf à Fluelen où l'on s'embarque. Là nous vîmes un des Magiſtrats de ce canton qui, ſortant du Conſeil, mit les marques de ſa dignité ſous un bras, & donna l'autre à ſa mère qui marcha quelque temps avec lui ; puis fatiguée déſira ſe ſervir d'un mulet qui les ſuivoit : le fils lui ſervit d'écuyer pour y monter, & de valet pour la conduire. Nos gens du bel air auroient trouvé de l'indécence dans cette ſimplicité de mœurs que nous admirions, parce que nous ne voyons la décence que dans l'honnêteté, & parce qu'elle nous en donnoit un exemple touchant que nous n'avions vu encore que

dans de vieux livres & qu'on ne verra peut-être plus ailleurs.

Etant arrivés au village de Fluelen, nous fîmes marché avec des bateliers pour nous mener à Lucerne; nous eûmes quelque peine à faire embarquer notre mulet.

En s'éloignant du rivage ſur le lac de Lucerne, on côtoie le pied de l'Aſcheberg qui, en quelques endroits, ſemble avancer ſes rocs & menacer d'engloutir les bateaux qui paſſent auprès: plus loin il forme un petit enfoncement dont le fond eſt un rocher plat. Là encore eſt une chapelle élevée à Guillaume Tell; elle retrace à ceux qui la voient un autre événement de ſa vie. C'eſt en ce lieu que, laſſé de conduire le bateau de ſon ennemi au travers des flots élevés par un vent furieux, il s'élança ſur la terre en repouſſant au loin le bateau qu'il quittoit: plus loin, derrière la montagne, eſt encore une autre chapelle élevée ſur le lieu où il perça le cœur du tyran. On a voulu jeter des doutes ſur ſon hiſtoire, & M. Haller le fils a fait une diſſertation ſur ce ſujet; mais MM. de Zurlauben & Balthaſar en ont prouvé l'authenticité; trop de monumens l'atteſtent pour en douter.

En ſortant du golfe d'Altorf, & avançant dans le grand lac, on voit ſur ſon bord la ville de *Brunnen* : c'eſt là que les trois cantons d'Uri, d'Underwald & de Schwitz s'allièrent ; le traité ne fut point écrit, & n'en étoit pas moins ſacré ; c'étoient des peuples ſimples & vertueux, amis de la liberté, remplis de courage, animés par un intérêt commun, qui juroient de combattre pour éloigner d'eux l'eſclavage ; on étoit bien sûr que les articles de l'alliance ne pouvoient s'oublier.

Avant de perdre de vue le canton d'Uri, nous en admirâmes la ſingulière poſition au fond d'un golfe & les belles montagnes qui l'environnent : à notre droite notre vue ſe repoſoit ſur l'agréable pays de Schwitz qui s'élève en amphithéâtre, tandis qu'à notre gauche le canton d'Underwald nous offroit une rive tapiſſée par des prairies & des bois. Le lac de Lucerne eſt un des plus agréables de la terre, parce qu'indépendamment de la perſpective riante qu'il offre, ſes contours ſinueux font que cette perſpective eſt mobile & changeante : en perdant la vue du lieu où l'on s'embarque, on découvre de nouveaux rivages, des monts, des pays variés. On ceſſe de voir *Brunnen*, on déco-

vre *Guerſau*, une des plus petites peuplades de la terre & des plus heureuſes : on n'y compte pas trois cent habitans ; & il y a près de quatre mille beſtiaux ; ſa ſituation eſt agréable, mais dangereuſe, dans un enfoncement formé à la longue par un ruiſſeau qui deſcend du mont Riggi, dont les éboulemens pourroient l'écraſer : l'égliſe eſt au bord du lac ; il ſemble qu'on l'y ait placée pour fixer une borne à la fureur des ondes, & leur imprimer du reſpect. Le mont Riggi appartient en partie à ce petit état, & ſes pâturages font ſa richeſſe : rien ne trouble la tranquillité dont il jouit, l'ambition ne l'agite point, la crainte n'y fait point ſentir ſes atteintes, il eſt ignoré des hommes puiſſans, il n'eſt connu que de ſes amis ; l'Europe armée ſe heurte & fait jaillir le ſang ſans qu'il s'en apperçoive ; ſa petiteſſe fait ſa ſûreté ; il ſe gouverne, ſe crée des magiſtrats, ſe donne des loix, contracte des alliances : le nombre d'hommes que cette petite république doit fournir en temps de guerre aux cantons ſes alliés, a été fixé à cent. Quel eſt le voyageur qui n'admireroit pas cet accord rare des beautés de la nature avec le ſpectacle intéreſſant que préſentent des

nations libres, vertueuſes & sûres de leur bonheur ? L'ami des hommes n'y verra pas le tableau toujours pénible de l'opulence à côté de la pauvreté, de la liberté voiſine de la ſervitude; ici tous les peuples ſont libres, tous ont juré de l'être, tous ont fait le ſerment de ſe ſecourir; & comme ſi cela ne ſuffiſoit pas pour conſacrer leurs principes, ils aiment à voir encore le phénomène peut-être unique d'un petit état reſpecté dans ſon indépendance autant qu'un grand.

Le canton de Schwitz que nous laiſſions derrière nous, eſt un pays de plaines, de collines & de montagnes qui portent cà & là de petits amas de glaces toute l'année. L'une de ces montagnes a été autrefois un volcan, elle eſt de forme conique, & l'on voit ſur ſon ſommet les reſtes d'un crater bien marqués. Je n'ai pas ouï dire qu'il y eût des marques d'ancien volcan ſur les Alpes; mais tant de fondrières & de combles, les unes à ſec, les autres remplies d'eau, des régularités au milieu d'une dévaſtation générale, pourroient être l'ouvrage du feu : on connoît les volcans éteints du Vivarais, du Velay & de l'Auvergne ſi long-temps ignorés; qui ſait ſi dans la ſuite

on n'en trouvera pas en parcourant les Alpes !

C'eſt le canton de Schwitz qui a donné ſon nom à toute la Suiſſe ; l'ardeur de ce peuple, ſon intrépidité dans les guerres que les cantons confédérés ont eu à ſoutenir, accoutuma leurs ennemis à déſigner du même nom les autres cantons.

On trouve près de Schwitz des cornes d'Ammon minéraliſées, & l'*unicornu*, foſſile qui eſt un os de poiſſon ; un bois pétrifié mêlé de pectinites ; des pyrites ſulfureuſes, de beaux marbres, de beaux quartz jaunes & rubis cubiques & tranſparens ; beaucoup d'ardoiſes parſemées de mica & de quartz, du ſpath jaune feuilleté ; un bol rouge, des mines d'or & d'argent, des pierres lenticulaires, & beaucoup de pétrifications. Dans ce même canton il y a des bains froids, ſalutaires pour les maux de reins, les fièvres, &c. — On y trouve auſſi des eaux ſulfureuſes.

Notre navigation étoit des plus heureuſes ; le ciel étoit beau, & nous nous entretenions des choſes les plus intéreſſantes des pays qui paſſoient en revue devant nous. La vue du mont Pilate fournit matière à notre converſation : deux choſes

méritent d'être rapportées; l'une, que les hommes qui l'habitent ſont les deſcendans d'anciens ſoldats Romains qui, ayant déſerté de leur légion, ſe refugièrent ſur cette montagne; l'autre, que ces mêmes habitans qui reconnoiſſent l'état de Lucerne pour leur ſouverain, refuſent l'obéiſſance quand il leur en prend la fantaiſie; & ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'eſt la modération du Sénat de Lucerne qui ne cherche pas à les ſoumettre par la force : l'humanité, qui eſt le motif de la conduite des Lucernois, leur fait beaucoup d'honneur. Il eſt vrai que la ſoumiſſion de quelques montagnards, tous gens pauvres & n'habitant que les forêts & les rochers, ne peuvent pas beaucoup intéreſſer l'amour-propre d'un gouvernement d'ailleurs aſſez puiſſant : au moyen de cette tolérance pour des hommes qui mènent une vie moitié ſauvage, les Lucernois vont aſſez ſouvent jouir ſur cette montagne, d'une vue magnifique & des plus étendues de la Suiſſe. On y voit diſtinctement les lacs de Zurich, de Conſtance & pluſieurs autres moins conſidérables; l'on y découvre encore une immenſe chaîne d'Alpes, depuis les Griſons juſqu'à la Guemmi en Valais.

M. Micheli du Cret lui donne de hauteur quatorze cent trois toiſes ; mais c'eſt une erreur, elle n'en a que mille à onze cent : ſon pied eſt battu par les eaux du lac à la profondeur de cent trente toiſes, on y trouve des pétrifications, des coquillages, on y remarque différentes curioſités de la nature ; le Monloch, antre haut de cent toiſes d'où ſuinte une eau qui dépoſe *du lait de lune*, ou lait de montagne, eſpèce de terre très-fine : au-deſſous, du côté du lac, eſt le mont du Soleil ; il s'avance de plus de cinquante pieds dans le lac, & eſt compoſé en partie de cailloux, de pierres calcaires & de pierres de ſable.

Après ſix heures d'une navigation tranquille, nous vîmes le ſoleil abandonner les plaines & enſuite les montagnes : ſon coucher déjà ſi beau le parut encore davantage, quand il n'y eut d'éclairé que les ſommités des glaces, les rochers étoient couleur de roſe, & les glaciers comme de l'or fondu : inſenſiblement cette couleur vive des montagnes diminua ; mais elles étoient encore lumineuſes, que le voile de la nuit nous couvroit déjà de ſon ombre.

Après huit heures de navigation, nous nous

trouvâmes dans le port de Lucerne, la porte de la ville étoit fermée, mais on l'ouvrit dès qu'on nous apperçut.

Lucerne eſt bâtie ſur les deux rives de la Reuſſe, à l'endroit même où cette rivière ſort du lac : cette poſition eſt belle; les deux parties de la ville ſe communiquent par trois beaux ponts de bois couverts qui ſervent de promenades aux habitans. Lucerne s'enrichit par le commerce de commiſſion; le coton, le riz, tout ce qu'on tire de l'Italie y paſſe pour aller à Bâle. Le nombre des habitans ne va pas au-delà de quatre mille ames; la population de tout le canton eſt d'un peu plus de cent mille, ſa longueur eſt de quatorze lieues, & ſa largeur n'en diffère pas de beaucoup : ce pays n'a pas de montagnes aſſez hautes pour porter de la neige toute l'année, mais on y a la vue des Alpes toujours revêtues de glaces.

Le chemin de terre qui conduit à Lucerne eſt agréable : des champs, des prairies, de petits bois l'environnent, mais on n'y voit point de vignobles : à une lieue & demie de Surſée, petite ville du canton, on voit un rocher de grès

de ſable haut de ſoixante pieds, long de deux cent, coupé à pic comme un mur; il a des fentes & des cavernes d'où ſortent des arbres qui ſemblent ſuſpendus ſur le chemin; les champs y ſont mêlés d'argille, les charrues y avancent avec peine; ſix bœufs & deux chevaux y ſont attelés; il faut un homme à côté de la charrue pour empêcher qu'elle ne renverſe.

Pour revenir à Lucerne, je dirai que nous en avons viſité les bâtimens les plus apparens : le collège & l'égliſe des Jéſuites ſont les plus beaux; le cimetière de la grande égliſe eſt embelli d'un périſtile où l'on voit un grand nombre de tombes de beaux marbres, ornées de bas-reliefs, d'armoiries & d'inſcriptions dorées, érigées à la mémoire des premières familles; mais ces embelliſſemens n'empêchent pas qu'on ne ſoit ſuffoqué par l'odeur putride qu'on y reſpire; je ne conçois pas comment on ſouffre ce cimetière ſi près de l'égliſe; il faut avouer qu'on ne ſauroit trop rendre de juſtice au Sénat de Genève, qui, le premier, a donné l'exemple, en relégant les morts au-dehors de la ville, & qui, en dernier lieu, vient d'abolir le ſeul cimetière qui reſtoit encore dans l'enceinte

des murs, deſtiné ſeulement pour quelques familles dont les ancêtres avoient ſacrifié leur vie à la défenſe de l'état. Ces ſages précautions, pour la ſanté publique, pourroient ſe porter plus loin encore : ce ſeroit de faire dans les cimetières des plantations d'arbres, qui diſſiperoient l'odeur des corps morts en s'en nourriſſant, & dont les feuilles, les fleurs & les fruits achèveroient de la diſperſer, ou du moins la rendroient moins ſenſible, & par cela même moins malfaiſante : on dira peut-être que les fruits de ces arbres ſeroient nuiſibles à la ſanté : mais j'oſerois croire que c'eſt un préjugé, puiſque l'on engraiſſe nos terres avec le fumier le plus infect : d'ailleurs les détrimens des arbres renouvelleroient la terre, & lui enlèveroient une grande partie de ſon ſel malfaiſant. Ainſi la terre ſe purifieroit par la végétation des plantes & le mélange des feuilles tombées, & l'air ſeroit embaumé par les fruits.

Les Lucernoiſes ſont bien faites & d'un beau ſang; les campagnardes les ſurpaſſent; l'habit de celles-ci, quoique fort ſingulier, leur ſied bien; les payſans ſont puiſſans & robuſtes, & je ſerois porté à croire que c'eſt au ſentiment de leur force

qu'il faut attribuer les diverſes ſecouſſes qu'ils ont données à l'état, ſoit pour changer la forme du gouvernement, qui eſt ariſtocratique, ſoit pour ſe gouverner eux-mêmes. Ce canton eſt le plus puiſſant des catholiques, & c'eſt à Lucerne que le Nonce du Pape en Suiſſe fait ſa réſidence. Mais ce qui m'a fait le plus de plaiſir à voir dans cette ville, c'eſt M. le Général Pfiffer : ce militaire, retiré du ſervice, s'eſt occupé depuis pluſieurs années à lever une carte de ſon pays, & à l'exécuter enſuite en relief ſur une grande table : on voit le lac de Lucerne, les campagnes, les montagnes, les villes, villages & hameaux du canton; les proportions en ſont juſtes, les formes vraies, les détails prodigieux, & pour rendre l'illuſion plus complète encore, on n'a qu'à monter trois degrés placés à une extrémité de la ſalle, pour croire voir la nature : un payſan, un berger y reconnoît du moment ſon hameau, ſon habitation, ſa chaumière, ſon torrent ou ſa fontaine. La matière de cet ingénieux ouvrage eſt un ciment ſur lequel l'Auteur a ſoudé des blocs de rochers pris dans les montagnes qu'il veut repréſenter : on conçoit quelle patience il a fallu pour donner les formes, deſſi-

ner & vider à la lime des pierres auſſi dures. Ce grand ouvrage s'augmente tous les jours, parce qu'il eſt travaillé ſur des pièces de bois qui s'enchaſſent de même. Il eſt à craindre que cette facilité d'être démonté & tranſporté, ne prive un jour la Suiſſe d'un monument qui lui fait honneur, à moins que l'état de Lucerne n'en faſſe l'acquiſition. Cette carte eſt déjà ſi grande que, pour la continuer, il faudra la changer de place, quoique la ſalle où elle eſt, ſoit paſſablement grande.

CHAPITRE XIII.

Nouvelle incurſion dans les Alpes. De la ville & du lac de Thoun.

AYANT vu ce qu'il y avoit d'intéreſſant à Lucerne, nous en ſortîmes pour nous rapprocher de nouveau des montagnes & entrer dans celles du canton de Berne : elle ne ſont pas moins intéreſſantes que celles que nous avons parcourues, les ſcènes ſe préſentent ſous d'autres faces & d'autres couleurs : l'homme qui aime à étudier les mœurs des peuples, & l'artiſte de la nature, trouveront encore des objets dignes de leur émulation.

Nous voulions nous rendre dans un jour, à Thoun, qui eſt la clef des Alpes du canton de Berne : cette journée étoit très-forte, il nous falloit entrer dans la vallée d'Entlibuch, qui a près d'onze lieues de longueur : cela nous engagea à prendre un chemin qui devoit abréger conſidérablement notre route : il étoit tracé le long d'une montagne : nous nous y acheminâmes, nous goutâmes

tâmes beaucoup de plaiſir par les belles vues que nous eûmes continuellement ſous nos yeux. Pendant que je m'arrêtois à les contempler, mon compagnon qui alloit devant moi ſe trompa de chemin, ce qui nous ſépara une partie du jour : mes peines pour le rapprocher de moi étant inutiles, je continuai ma route accompagné de notre Chamounard, & j'atteignis le ſommet de la montagne : la vue en étoit magnifique, j'avois à mes pieds le lac de Lucerne & ſes beaux détroits, avec pluſieurs autres lacs moins conſidérables; ma vue s'étendoit juſqu'à celui de Zurich, que je voyois diſtinctement, & mes regards ſe promenoient avec un vif intérêt ſur ces lieux où ſe déploya la valeur & le courage des Suiſſes. Sempach, petite ville à peu de diſtance de moi, vit l'action héroïque d'Arnold de Winkelried, qui ſe dévoua à la mort pour la liberté de ſon pays.

Je deſcendis du côté d'Entlibuch par le milieu d'un bois : pendant ce temps-là mon ami étoit dans la peine, un homme l'avoit égaré; nous nous rejoignîmes, après une abſence de cinq heures, très-échauffés l'un & l'autre.

Nous dînâmes ſur les trois heures après midi

au village d'*Entlibuch*, chef-lieu d'un pays riche ; ſes habitans ſont des hommes qui ne reſpirent que la liberté, mais les efforts qu'ils ont fait pour ſe la procurer n'ont pas réuſſi ; du moins s'ils ne ſont pas entièrement libres, ils croyent mériter de l'être ; ce ſentiment leur inſpire de la hardieſſe, & ils oſent ſe plaindre toutes les fois qu'ils ſe croient léſés dans leurs privilèges. Le Baillif, que le Sénat de Lucerne nomme pour les gouverner, eſt pris dans ſon corps.

Nous nous étions trop égarés pour pouvoir arriver ce jour même à *Thoun* : cependant nous ne laiſsâmes pas d'en prendre le chemin ; mais auſſi nous n'étions pas ſortis de la vallée *d'Entlibuch*, que la nuit nous ſurprit & nous priva des agrémens de la route ; elle devint même ſi noire que nous ne diſcernions pas les arbres qui bordoient le chemin ; nous traversâmes au haſard le lit d'une rivière, & nous enfilâmes un vallon étroit ſans même nous en douter : après des momens d'inquiétude, nous fûmes aſſez heureux pour arriver à une maiſon, & pouvoir exprimer nos peines à une femme qui, ſans entendre notre langue, nous comprit aſſez pour ſavoir que nous avions

beſoin d'être guidés; nous fûmes conduits à Encha, village de la vallée de Langnau, où nous n'arrivâmes qu'à onze heures du ſoir.

Ce village eſt bien bâti; ſes habitans ſont à leur aiſe; nous y vîmes des hommes à barbe longue, à culottes larges; de belles femmes que notre hôteſſe ſurpaſſoit en grâces & par ſon beau teint. Nous nous trouvions dans le voiſinage du médecin Michel Schuppach qui, ſimple payſan, s'eſt fait une réputation aſſez brillante, mais peut-être éphémère: nous étions ſur le point de lui faire viſite. Le pays étoit agréable; la route bonne, mais après quelques momens d'indéciſion nous reprîmes celle de Thoun, dont nous nous étions écartés la veille: nous n'y eûmes pas de regret, nous jouîmes de la vue d'un beau pays, les vallons que nous avions à traverſer étoient délicieux, les habitations ſe préſentoient dans des ſituations charmantes; nous laiſſions de côté le grand chemin pour ſuivre les ſentiers tracés au milieu des prairies ou dans les bois; partout des côteaux embelliſſoient les payſages; le bétail bondiſſoit dans les prairies, & les bergers & les bergères ſe raſſembloient à l'ombre des chênes, ou jouoient ſur le ten-

dre gazon : nous arrivâmes à Thoun ſur le ſoir.

Cette ville eſt bâtie au pied d'une montagne dans une isle que forme l'Aar, & ſur les deux rives de cette rivière, qu'on voit ſortir d'un lac à un quart de lieue plus haut. L'égliſe & le château ſont élevés à deux cent pieds au-deſſus de la ville; c'eſt de leurs terraſſes qu'on a ſous les yeux des points de vues magnifiques & variés; l'Aar, le lac, les montagnes, celles que les glaces couronnent, oppoſées à la belle culture, au ton tendre & fleuri des vergers & des prairies, préſentent des tableaux enchanteurs.

Ayant donné un coup-d'œil général ſur ce beau baſſin, nous nous promenâmes aux environs de la ville; la pointe de l'isle, qui ſépare la rivière en deux branches, offre de beaux coups-d'œil; on y voit des langues de terre former des promontoires charmans, & de jolies maiſons de campagne bâties ſur l'eau.

Thoun, ſous la domination du Canton de Berne, ne laiſſe pas de ſe gouverner elle-même: elle a un conſeil qui eſt préſidé par un Banneret, & un Gouverneur que Berne nomme. Cette ville eſt ancienne, elle n'eſt pas bâtie partout en pier-

res ; la grande égliſe eſt réparée preſque à neuf, elle a un orgue aſſez beau, & ſur le devant, une tribune pour les amateurs de la muſique. La Bourgeoiſie eſt honnête, elle a des mœurs, de l'induſtrie, & le commerce qu'elle fait en temps de foire eſt conſidérable, parce que les habitans des vallées & des montagnes voiſines portent à Thoun leurs denrées, & s'approviſionnent de ce qu'ils n'ont pas.

Nous avions deux chemins à prendre pour entrer dans les Alpes, celui du lac ou de ſes bords ; nous préférâmes le premier comme réuniſſant plus d'agrémens : au moment que nous allions nous embarquer, nous fûmes joints par un Hollandois, qui ſe propoſoit de parcourir comme nous les montagnes: ſa ſociété nous fit plaiſir, d'autant plus qu'il parloit François & Allemand.

Notre navigation ſur l'Aar fut agréable ; la perſpective de la ville de Thoun, que nous laiſſions derrière nous, étoit belle ; le château, qui ſe préſentoit en amphithéâtre, formoit un charmant deſſin. Bientôt nous entrâmes dans le lac, nous vîmes ſes rives ſemées de villages & de bourgs ; les montagnes qui l'environnent forment un beau

cirque qui s'ouvroit à l'extrémité oppoſée ; les gorges, où nos yeux aimoient à pénétrer, nous paroiſſoient riches en bois & en pâturages, tous ces objets étoient d'un goût neuf & piquant.

Nous n'avions pas perdu de vue les environs de Thoun, que le temps nous devint contraire ; nous louvoyâmes cependant l'eſpace d'une demi-lieue, mais craignant d'être trop long-temps à naviguer, nous jugeâmes plus convenable de nous approcher des bords. Dès-lors nos plaiſirs furent plus piquans ; nous vîmes paſſer comme en revue de jolis caps & des golfes charmans, ombragés par des bois touffus, & des rochers dont les baſes étoient ſous l'eau. Séduits par leurs aſpects, nous débarquions ſouvent dans des prairies d'une fraîcheur délicieuſe, d'où la vue du lac nous paroiſſoit plus belle ; nous voulûmes auſſi viſiter une caverne fameuſe dans tout le pays, c'étoit celle de St. Béat : ſa vue ſe fit acheter par quelques peines, mais nous fûmes bien dédommagés par ſa ſituation : ſon périſtile eſt environné d'arbres portant des fruits, la caverne eſt profonde ; l'eau qui filtre du haut des parois y forme des concrétions & des ſtalactites de toutes ſortes de figures, qui jouent

avec des arbuſtes d'un beau verd, qui s'y inſinuent par les fentes des rochers. De ce lieu le lac ſe préſente dans un grand enfoncement ; ſa perſpective eſt encadrée par la voûte de la caverne; des rochers renverſés, des fontaines d'où jaillit une eau tranſparente comme le cryſtal, l'embelliſſent. Nous trouvâmes l'intérieur de la grotte ſubmergé par les eaux qui diſtilent, ce qui nous empêcha de nous y enfoncer ; mais nos oreilles furent charmées du bruit argentin des caſcades qui tombent dans l'eau. On dit que c'étoit la retraite du Saint qui, le premier, prêcha le chriſtianiſme dans la Suiſſe.

Nous nous rembarquâmes, & continuâmes de côtoyer le pied des montagnes; le retentiſſement de nos voix nous fit naître la penſée de faire parler les rochers avec plus d'éclat ; nous chargeâmes nos piſtolets ; le plaiſir de faire un grand bruit avec peu de choſe eſt de tous les âges comme de toutes les conditions ; celui que nous fîmes étoit ſi grand, qu'on auroit dit être au ſiège d'une place. Notre voyage ainſi diverſifié, nous arrivâmes à la tête du lac, après huit heures de navigation, quoiqu'il n'en ait que cinq de lon-

gueur : nous débarquâmes au bureau ou entrepôt des marchandiſes.

Là, commence une vallée dans le centre de laquelle eſt ſituée *Unterſée*, ville bâtie ſur l'Aar ; le chemin qui y conduit eſt au milieu d'une plaine agréable ; les montagnes qui ſe reſſerrent à meſure qu'on avance ſont de belle forme ; on y découvre des gorges pittoreſques ; les bois qui les habillent ont des aſpects ſauvages, tandis que la plaine eſt couverte d'arbres fruitiers. Nous arrivâmes à Unterſée trois quarts d'heure après notre débarquement.

Cette ville eſt couverte vers l'un de ſes côtés par une montagne, dont les couches renverſées atteſtent d'anciennes révolutions. Deux vallées y viennent aboutir ; par l'une on va au Grindelwald, par l'autre au lac de Brientz, celle-ci eſt à l'orient, celle-là au midi. Les maiſons ſont preſque toutes bâties en charpente, ſans en être pour cela moins vaſtes ni moins commodes ; elles ſont, il eſt vrai, déparées par des proviſions de bois à brûler, qu'on voit amoncélé à leur extérieur ; mais c'eſt une précaution néceſſaire pour ne pas fournir d'aliment aux incendies.

C'eſt dans cette vallée que nous commençâmes à admirer de beaux hommes, comme on admire ailleurs de belles femmes; & ce qui augmente la ſatisfaction qu'on a à les voir, c'eſt qu'ils jouiſſent des privilèges d'hommes libres, quoique dépendans de Berne, qui a la ſage politique de les regarder moins comme ſes ſujets que comme ſes protégés. Parmi les privilèges du peuple d'Unterſée, il a celui d'élire lui-même ſes Paſteurs, ce qu'il regarde comme très-important, par la grande conſidération qu'il leur accorde.

La nature, qui forme ici des hommes vaillans & robuſtes, eſt auſſi dans toute ſa vigueur; on ne voit nulle part ailleurs une végétation plus forte; la terre n'y eſt, pour ainſi dire, jamais en repos; tout annonce les ſels les plus nourriciers : elle n'eſt pas propre à toutes ſortes de culture, mais ce qu'elle donne eſt de la première qualité, & ſuffit à des hommes naturellement ſobres, qui ignorent des jouiſſances trop recherchées ou étrangères à leur pays.

Nous avions formé le projet de pouſſer le même jour juſqu'à *Lauterbrunn*, vallée admirable par ſes rochers & ſes belles caſcades : nous en prîmes le

chemin. A peine avions-nous marché cinq minutes, que j'arrêtai mon compagnon, pour obſerver enſemble la beauté d'une des gorges de la vallée; pendant le peu de temps que nous mîmes à cela, notre Hollandois, qui alloit ſans s'arrêter, fut bientôt hors de nôtre vue : nous n'en fûmes pas inquiets, parce que nous n'avions qu'à doubler le pas pour le joindre; mais le ſort voulut que nous n'en priſſions pas le chemin, nous nous détournâmes malheureuſement vers Interlaken, & ne connûmes notre erreur que quand nous fûmes près de ce village. Il étoit déjà tard, & la nuit qui nous preſſoit, nous obligea d'expoſer notre ſituation aux premières perſonnes que nous rencontrâmes: nous fûmes entendus, on chercha un guide pour nous remettre dans le bon chemin, & nous mener même juſqu'à Lauterbrunn. Raſſurés par cette précaution, nous marchâmes avec plaiſir dans de belles prairies & des vergers, à l'extrémité deſquels nous vîmes une vallée étroite, fermée par des monts de glaces d'une immenſe hauteur. L'aſpect de cette région élevée & pure, que le ſoleil coloroit encore, réveilla notre admiration & notre enthouſiaſme; nous ſentîmes un plaiſir inex-

primable par l'oppoſition de cette région brillante avec les teintes noires qui couvroient déjà la vallée, & nous éprouvâmes que les objets qu'on voit verticalement frappent bien plus que ceux qu'on voit obliquement ou horiſontalement, quelle que ſoit d'ailleurs leur étendue.

Au ſortir des prairies la ſcène changea tout-à-coup & devint intéreſſante : nous nous trouvâmes dans une vallée étroite, fermée par de grands rochers, que le voile de la nuit ſembloit couvrir déjà : à notre gauche nous avions une rivière bruyante & rapide, qui, en roulant de gros cailloux, nous faiſoit entendre un bruit ſourd ſemblable au tonnerre. L'obſcurité, qui augmentoit à meſure que nous avancions, étoit en divers endroits entrecoupée par des rayons d'une lumière vive, qui pénétroient par des gorges ou embraſures ; leurs effets étoient magnifiques, ces bandes brillantes argentoient les montagnes & les rochers qu'humectoient les eaux des fontaines & des torrens. Un autre plaiſir ſe joignoit à celui de la vue : l'organe de notre odorat étoit agréablement affecté par le parfum des plantes aromatiques, que la fraîcheur du ſoir faiſoit exhaler le long de notre chemin.

Lorſque nous eûmes marché environ deux heures, nous vîmes s'ouvrir à notre gauche une nouvelle vallée, c'étoit celle de Lutchine qui va au Grindelwald : ſon entrée eſt agréable, l'on y trouve quelques villages, de petites plaines & des vergers d'un abord charmant : la rivière qui porte le même nom que la vallée, eſt à la droite du chemin; les montagnes qu'on a à ſes côtés préſentent beaucoup de variétés : on voit les unes cultivées, les autres ſervir de parcs au bétail qui s'y promène, quoique dans des pentes fort rapides. A la gauche du chemin on remarque des rochers dont les couches ſont régulièrement renverſées, tandis que leurs ſommets ſont pour la plupart pelés, & parſemés même de monceaux de neiges qui s'y conſervent ſouvent toute l'année. Ces montagnes ſont ſujettes aux avalanches d'eau & de gravier, mais les dégats qu'elles cauſent ſont plus vîte réparés qu'on ne le penſe : les dépôts des neiges, la pouſſière des pierres décompoſées, & les ſels des rochers font de nouvelles terres qui nourriſſent bientôt des plantes. Cette vallée va aboutir au magnifique baſſin du Grindelwald, qui s'ouvre en amphithéâtre, & préſente la décoration la plus belle qu'on puiſſe concevoir.

Occupés des agrémens de notre route, nous ne nous preſſions pas d'arriver à Lauterbrunn où l'on nous attendoit ; les objets que nous avions ſous les yeux méritoient bien qu'on s'y arrêtât: les contours gracieux de la vallée, les formes giganteſques des montagnes qui la dominent, les rochers ſuſpendus le long du chemin, les torrens & les caſcades qui l'embelliſſent, la rivière qui écume & mugit au loin, préſentent des ſcènes ſi oppoſées, que les ſentimens & les réflexions qui vous preſſent vous font oublier où vous allez, où vous êtes & même ce que vous êtes. Il fut des momens où nous crûmes parcourir les labyrinthes d'une fortereſſe redoutable, défendue par des baſtions & des tours d'une immenſe hauteur ; telle eſt la forme du rocher d'Huneflue que nous avions en face.

Ce théâtre déjà ſi varié alloit changer encore de décoration ; un plus grand ciel s'ouvroit devant nous, & il ne nous reſtoit qu'une heure de marche pour arriver à Lauterbrunn, lorſque notre guide diſparut à nos yeux. Nous ne comprîmes rien à cela; dans d'autres pays nous aurions pu craindre quelque mauvais deſſein ; mais quoiqu'il fut

preſque nuit, quoique nous fuſſions enfermés dans une gorge ſauvage, l'idée d'une action honteuſe & perfide de la part de cet homme ne nous venoit pas dans l'eſprit. Prévenus que nous devions nous arrêter lorſque nous verrions un clocher de fer-blanc, nous continuâmes à marcher ſans la moindre inquiétude, occupés uniquement à contempler les beautés majeſtueuſes des rochers & des caſcades qui en deſcendoient; chaque contour de la vallée nous offroit autant de nouvelles ſcènes qui attachoient nos regards: les yeux fixés ſur la magnificence & les tableaux frappans des montagnes, nous ne fîmes pas attention que nous dépaſſions inſenſiblement le village où nous devions borner notre courſe; nous continuâmes de marcher ſans ſoupçonner notre erreur; nous paſsâmes au pied de la plus grande de ces caſcades, (le Staubbach) qui nous ſembloit deſcendre perpendiculairement du ciel. De-là nous pourſuivîmes notre route, ſans trop nous étonner de ne pas rencontrer d'habitations, quoiqu'il fût preſque nuit; notre illuſion alla même ſi loin, que nous pensâmes que, ſéduits par les beautés qui s'étoient offertes à nous, nous n'avions fait que peu de chemin.

Trompés par ce raiſonnement, nous forçâmes notre pas, ce qui, bien loin de nous approcher du village, nous en éloignoit toujours plus; nous marchâmes avec tant de vigueur, qu'enfin nous nous trouvâmes dans un bois, où nous perdîmes même le chemin qui nous y avoit conduit. Ce fut alors que nous connûmes notre mépriſe; cependant nous ne perdîmes pas courage, le bois ne fut pas long, mais nous n'en fûmes pas plus heureux; nous nous vîmes au milieu d'une vallée déſerte, ſemée de débris, coupée par mille torrens, & dominée par des monts de glaces & des glaciers dont nous entendions les craquemens. Notre ſituation devint cruelle; la fatigue, jointe à notre inquiétude, nous avoit enflammé le ſang: malheureuſement encore, l'idée du clocher de ferblanc que nous devions trouver vint augmenter nos peines; nous crûmes l'appercevoir à demi-lieue loin de nous, & nous nous y tranſportâmes par un chemin très-difficile; mais qu'on juge de notre chagrin quand, au lieu d'un clocher, nous ne vîmes devant nous qu'une caſcade qui formoit une ligne perpendiculaire le long d'un rocher. Dans notre détreſſe, le bois que nous avions tra-

verſé devenoit notre ſeule reſſource ; nous allions nous y réfugier juſqu'au retour du jour, lorſque nous crûmes appercevoir dans le lointain une lueur ſemblable à la lumière d'une lampe ; nous ne balançâmes pas ſur le parti que nous avions à prendre, nous allâmes droit à elle, & nous eûmes le bonheur de nous trouver devant une maiſon. Nous ne ſentîmes ce bonheur qu'un inſtant, par la difficulté de nous faire entendre d'un homme & d'une femme qui vinrent nous répondre ; nous leur demandâmes le couvert, ou un guide qui nous conduisît à la cure de Lauterbrunn ; nous accompagnâmes notre demande tantôt par l'action d'un prédicateur, tantôt par celle d'un ſonneur de cloche, & en leur diſant que nous voulions aller *ſchlaffen*, (qui ſignifie dormir) ; mais aucun de tous ces moyens ne réuſſiſſoit à nous faire comprendre, & il paroiſſoit même, par certains geſtes, qu'ils ne vouloient pas ſeulement nous permettre de nous refugier ſous leur toît. Cette mauvaiſe volonté commençoit à nous indigner, d'autant plus que c'étoit la première fois que nous aurions trouvé, dans nos voyages, des gens inſenſibles & peu humains. Cependant, la répugnance que

nous

nous avions de les croire tels, nous fit employer un autre moyen pour nous en faire entendre; j'imaginai de tracer ſur le papier la figure d'un miniſtre revêtu d'une robe noire & d'une grande fraiſe autour du cou; je traçai encore la forme d'un clocher; je n'avois pas achevé ces eſquiſſes que notre homme fit de grandes acclamations, & des geſtes qui ſembloient nous dire qu'il nous comprenoit : en effet, il alla mettre des ſouliers, & ſe mit à marcher devant nous. Nous le ſuivîmes à la ſeule clarté des étoiles; nous paſsâmes dans des prairies pleines d'eau & dans des lits de rivières que nous ne franchiſſions qu'avec aſſez de peine; l'eſpoir d'arriver à Lauterbrunn nous rendoit légers, nous n'y arrivâmes qu'à minuit & demi, nous avions paſſé tout auprès à huit heures. Il étoit temps d'arriver pour calmer l'inquiétude du Paſteur, qui nous attendoit; il ne nous fut pas néceſſaire de réciter notre aventure, l'état où il nous vit & notre laſſitude la faiſoit préſumer, & exprimoit aſſez les peines que nous avions eſſuyées. Ce bon M. Hall ne ceſſoit de nous plaindre; notre Hollandois, qui entendit que nous étions venus, ſe leva du lit pour nous témoigner le

plaiſir qu'il avoit de nous revoir; ils nous récirè-rent que, ne nous voyant pas arriver, ils avoient envoyé des hommes à notre découverte & fait ſonner le tocſin, & que le guide qui nous avoit abandonné dans la route ne l'avoit fait que dans la bonne intention d'annoncer notre arrivée, ne ſoupçonnant pas que nous puſſions nous égarer.

CHAPITRE XIV.

Vallée de Lauterbrunn.

La vallée changea bientôt de face dès que le ſoleil l'eût dorée de ſes rayons ; c'étoit un mélange admirable de prairies & de glaces, de nappes d'eau & de rochers.

Dès le matin nous fûmes au pied de la magnifique caſcade du Staubbach, que nous avions admirée la veille ; la montagne d'où elle ſe précipite eſt un rocher taillé à pic, haut de 900 pieds, eſpace qu'elle franchit dans moins d'une minute. La nappe, qui eſt dans tous les temps très-conſidérable, l'eſt encore davantage dans celui-ci, où la fonte des neiges eſt plus grande : l'eau briſée par ſa rapidité & le poids qui augmente à meſure qu'elle deſcend, la réduit en pouſſière. Frappés de la beauté de ce ſpectacle, nous montâmes au-deſſus du baſſin où on la voit ſe réunir : c'eſt là que le bruit qu'on entend au-deſſus de ſoi, & ſous ſes pieds, devient d'autant plus terrible que l'eau qui tombe eſt repouſſée avec force à de grandes

diſtances : cette ſcène fumeuſe & bruyante nous préſentoit l'image d'un volcan bien plus que d'une caſcade ; il eſt même des temps où il ſeroit dangereux de la contempler de trop près, par les cailloux de toute grandeur & les arbres qu'elle précipite : eſpèce de tribut qu'elle paie aux habitans de Lauterbrunn, qui profitent de ces bois pour leur uſage. Dans ces circonſtances, le champ qui environne cette ſcène préſente l'image d'une dévaſtation horrible ; on diroit que tout un pays ſe tranſvaſe dans un autre, c'eſt ainſi que ſouvent les ſommets des montagnes dévaſtent & comblent les vallées de leurs débris.

Le ſoleil n'éclairoit pas encore la caſcade, & nous attendions l'inſtant où ſes rayons nous donneroient le ſpectacle d'un bel arc-en-ciel. Il paroît, & nous avons le plaiſir de voir deux beaux arcs ſe former l'un au-deſſus de l'autre.

C'étoit auſſi l'époque la plus brillante pour jouir de la vue de la vallée : mille objets intéreſſans étoient ſous nos yeux, la plus belle verdure nous environnoit, des rochers majeſtueux pendoient ſur nos têtes, & des gerbes de feu qui en deſcendoient comme des éclairs, partageoient la vallée ainſi que

les montagnes. Tableau riche dans les formes, magnifique dans les effets, étonnant par les contraſtes, ſublime dans tout ſon enſemble. Ah! que la nature eſt belle pour qui ſait la ſentir, pour qui ſe laiſſe aller aux doux ſentimens qu'elle inſpire; délicieuſe contemplation, tels étoient ſes effets ſur notre ame: jamais nous ne ſentîmes mieux que nous en avions une!

Le cœur ému par les charmes de notre ſituation, nous penſions peu à reprendre le chemin du village, & nous n'appercevions pas qu'il ſe peuploit de tous les habitans de la vallée, qui s'y rendoient pour l'office divin.

En attendant qu'il commençât, ceux des paroiſſiens, qui ſont les muſiciens titrés de l'égliſe, ſe formèrent en cercle ſur une éminence, & commencèrent un concert de flûtes, d'haubois & de baſſons. La mélodie de ces inſtrumens, mêlée aux échos des montagnes, l'air ſimple & noble du cantique qu'ils exécutoient, charma nos oreilles; nous nous précipitâmes vers eux, & nous eûmes la ſatisfaction d'entendre pluſieurs pièces de muſique d'un bon effet: ces bonnes gens, voyant que nous y prenions intérêt, nous invitèrent à entrer

dans l'égliſe; au moment même nous fûmes ſuivis de tout le peuple ; les vieillards ſe placèrent d'un côté, les jeunes gens de l'autre, les mères de famille ſur une tribune en face des jeunes perſonnes de leur ſexe, & les muſiciens, auxquels nous nous étions joints, ſe mirent au chœur de l'égliſe : l'ordre & la décence préſidoient en l'abſence du Paſteur ; il arriva & fut très-ſurpris de voir des étrangers au milieu de ſon troupeau; au ſortir de l'égliſe, nous fûmes attirés à la promenade par l'odeur balſamique des prairies & l'agréable coup-d'œil des boſquets. Nous vîmes de jolies plaines entrecoupées par des canaux d'une eau limpide comme le cryſtal : c'eſt-là que l'amant eſt sûr de trouver ſon amante : qu'il ſe plaît à la tranſporter d'une rive à l'autre avec la légéreté du faon ; c'eſt là qu'il reſſent une douce émotion lorſqu'il lui voit franchir d'un pas de biche les jolies caſcades & les torrens, image des paſſions de l'homme ; & s'ils veulent étendre leur empire par une vue plus vaſte, ils montent enſemble ſur de belles collines d'où ils ont ſous les yeux des aſpects enchanteurs ; la nature devient alors pour eux plus belle & plus variée ; ils trouvent dans la

pureté du ciel une image de celle de leur ame, & dans les yeux enfantins de leur bétail, le portrait de leur innocente candeur.

La population de la vallée n'eſt que d'environ mille perſonnes; il n'y a preſque pas de différence dans les fortunes; l'on vit heureux parce que chacun eſt content de ſon état. Lorſqu'une habitation demande d'être réparée ou abattue, les voiſins y contribuent volontairement; par-là le propriétaire ſe voit plus promptement & plus commodément logé qu'il n'auroit pu le faire avec ſes ſeuls moyens; par-là encore il ne court pas le riſque de faire une brêche à ſa fortune : c'eſt auſſi à cet intérêt commun qu'il faut attribuer la confiance qu'ils ont entr'eux; la plupart des maiſons reſtent ouvertes pendant l'abſence des maîtres, & à la diſpoſition des voiſins.

Dans un ſecond voyage que j'ai fait dans cette vallée, j'ai appris avec regret que le bon Paſteur M. Hall, que j'aimois beaucoup, avoit payé le tribut à la nature, pleuré de tous ſes paroiſſiens : je fus par-là privé des éclairciſſemens qu'il m'avoit réſervé ſur les ſingularités de ce pays. M. Unger, qui lui a ſuccédé, ne parle que ſa langue & le

latin; ſans cette dernière nous n'aurions jamais pu nous en faire entendre.

Leurs Excellences de Berne, qui permettent aux eccléſiaſtiques des paroiſſes ſituées dans les Alpes, de recevoir les étrangers qui vont viſiter les montagnes, ont pris la réſolution de faire rebâtir à neuf la cure de Lauterbrunn, afin de la rendre plus commode. Nous couchâmes dans une chambre échauffée par un poële, ſans en être incommodés, quoique ce fût dans le commencement d'Août.

Les habitans du pays crurent toucher à leur dernière heure à l'époque des tremblemens de terre qui ruinèrent Lisbonne. Les montagnes de Lauterbrunn en furent ſi fort ébranlées, qu'on vit les oiſeaux de proie quitter les ſommets des rochers pour ſe refugier dans la plaine. Le mugiſſement qui venoit des montagnes, & un vent terrible qui excitoit les avalanches de neige épouvantèrent les bergers & les troupeaux qui ne crurent trouver de sûreté que dans la fuite : heureuſement que la ſecouſſe ne fut pas longue, & que l'orage ſe diſſipa inſenſiblement.

Les montagnes qui forment la vallée au midi & au couchant ſont maſtiquées de neiges & de

glaces, elles contiennent des lits de glace immenſes d'où pendent de beaux glaciers. Ces ſommités, à les prendre de gauche à droite, ſont le Jungfrau, le Groſs-horn, le Breit-horn, & le Breit-Lauvinen. C'eſt au-deſſus du Jungfrau qu'on voit s'élever une autre ſommité de glace nommée la Pucelle, parce qu'aucun homme n'a pu encore parvenir ſur ſon ſommet. Toutes ces ſommités & les vallons de glace qui ſont derrière, ſont encore peu connus, leur étendue eſt cependant immenſe, puiſqu'elles confinent aux montagnes de la Guemmi : c'eſt par leurs pieds que M. Polier de Bottens pénétra du Kandel-Steig à Lauterbrunn. Pour parvenir dans ces parties ſi élevées du globe, il faut remonter toute la vallée juſqu'au mont de Breit-Lauvinen; le chemin eſt en partie celui que nous parcourûmes de nuit lorſque nous dépaſsâmes la Cure de Lauterbrunn : dans cette route on voit une magnifique caſcade qui s'échappe d'un rocher de 1000 pieds de haut : le bruit qu'elle rend, ſemblable à celui que feroient des chaînes qu'on ſecoueroit, eſt quelquefois effrayant : viennent enſuite les rameaux des glaciers du Groſs-horn & du Breit-horn; &

ce qui eſt étonnant encore, c'eſt de trouver de beaux pâturages & des habitations au milieu de ces objets affreux; celles de Myrren & de Ghimmalvald ſont les plus élevées qu'on connoiſſe: Ammerten eſt encore une habitation preſque perdue pour les hommes; cette vallée autrefois très-peuplée, ne contient plus que quelques habitations éparſes çà & là; ſes habitans, toujours plus à l'étroit par les envahiſſemens continuels des glaces, prévoyent le moment où ils en ſeront tout-à-fait chaſſés & obligés de s'établir ailleurs: on paſſoit auſſi par leur vallée pour pénétrer dans le Valais, mais les glaces qui ſe ſont emparées de ce paſſage ne le permettent plus; elles ont même englouti un village conſidérable qui ſe trouvoit ſur cette route. M. Chriſten, qui a voyagé dans les Alpes en ſavant naturaliſte, ajoute d'autant plus de foi aux récits des habitans d'Ammerten, qu'il a trouvé une meule de moulin près de la ſource de Lutchine, & il ajoute qu'on n'auroit pas pris la peine de l'y tranſporter, ſi l'on n'avoit pas eu beſoin de l'y employer. En revenant du glacier du Rothenthal, il apprit encore des habitans l'étymologie du nom *Sikhellavinen* qu'ils don-

nent à ce revêtement de glaces. « Autrefois, lui » dirent-ils, on a fait uſage de la faucille, *ſichel*, » pour couper l'orge & le bled que produiſoit » cette montagne aujourd'hui couverte de glaces » perpétuelles. Si cette tradition eſt vraie, au lieu » de dire avec le poëte : *nunc ſeges eſt ubi Troja* » *fuit*, la campagne où fut Troie eſt couverte » de moiſſons ; on peut dire de ce changement, » opéré par la nature, *nunc glacies eſt ubi ſeges* » *fuit ;* le mont qui donna des bleds, eſt mainte- » nant ſous les glaces ».

Le vallon de glace du Rothenthal reſte encore acceſſible, mais ſeulement pendant quinze jours des plus grandes chaleurs. Dans ce temps-là, on peut y pénétrer en paſſant près d'une ancienne fonderie de plomb : cette mer gelée eſt coupée par de larges crevaſſes d'une profondeur horrible ; tous ces endroits ne préſentent que des aſpects repouſſans, d'énormes glaces ſont entaſſées les unes ſur les autres ; l'obſcurité & un froid extrême ſemblent s'être emparés de ces lieux pour jamais.

Ce ſont des glaciers qui ſe verſent dans la partie la plus élevée de Lauterbrunn, que deſ-

cend la rivière de *Lutchine*, qui, à cinq lieues plus bas, va ſe réunir avec l'autre Lutchine qui tire ſa ſource d'un des glaciers du Grindelwald : ces deux branches réunies vont groſſir l'Aar entre les lacs de Brientz & de Thoun : c'eſt de ces deux lacs que montent les truites qu'on prend à Lauterbrunn.

De cette vallée à celle du Grindelwald où nous voulions aller, nous avions le choix de deux routes, l'une en deſcendant juſqu'à la jonction de la Lutchine, l'autre en montant le Vengalp, montagne qui eſt en face du Staubbach ; nous préférâmes cette dernière quoique plus pénible, peu connue encore, & ouverte ſeulement pendant la ſaiſon de l'été. En paſſant cette montagne nous eſpérions pouvoir contempler de fort près les ſommités de la Vierge, du Jungfrau & de pluſieurs autres non moins majeſtueuſes : nous voilà en marche par un ſentier aſſez bon ; nous nous élevons au-deſſus de la vallée ; bientôt après les côteaux qui la forment s'uniſſent en changeant d'aſpect : ſes ſinuoſités perdent auſſi leurs ſaillies ; des rochers qui nous avoient parus liés les uns aux autres ſe découpent & prennent des formes pittoreſques ;

l'un a celle d'un capuchon de moine, l'autre d'un courſier prêt à s'élancer dans l'air; un autre reſſemble à une tour gothique, qui ſe feroit admirer par ſes détails prodigieux & la hardieſſe de ſa conſtruction. Nous voyons encore la vallée embellie par mille ruiſſeaux, leurs contours gracieux charment les yeux, & nous ne pouvions nous laſſer d'admirer cette multitude de caſcades qui pendent des rochers comme des pavillons de navire, ou les étendarts flottans des fortereſſes: arrivés à la ſeconde croupe de la montagne, nous nous trouvons au milieu d'un pâturage d'un talus rapide, ayant à notre gauche des rochers menaçans; plus haut, nous rencontrons des ſapins & des blocs de rochers culbutés des ſommités voiſines; nous voyons encore les ruines d'une ancienne dévaſtation de rochers; enfin, après deux heures de marche, nous atteignons un ſommet parfaitement nud, mais verdoyant, qui contraſte avec l'éclat & la blancheur des ſommités de glace contre leſquelles nous avançons; tandis qu'en regardant en arrière, notre vue plonge ſur les belles vallées de Lauterbrunn & d'Unterſée, qui ne nous paroiſſent que des miniatures.

Les ſommets de glace du Jungfrau nous font auſſi illuſion : quelquefois le lieu où nous ſommes ſemble devoir aboutir à ces énormes glaces : dans d'autres momens, au contraire, nous ne nous voyons qu'à leur pied, mais le plus ſouvent leurs ſommets paroiſſent s'élever à meſure que nous montons : ces ſituations, ces changemens qu'on ne voit & qu'on n'éprouve qu'en voyageant dans les Alpes, ſurprennent les gens les plus accoutumés à ces ſortes de courſes, qui ne peuvent s'empêcher d'en témoigner de la ſurpriſe ; l'on ne peut non plus attendre d'arriver tranquillement ſur la crête où l'on ſe propoſe de parvenir, quand on croit y toucher bientôt ; on l'aſſaille avec l'impatience de voir ce qui ſe préſentera au-delà : on ne peut ſe défendre de cette ardeur, dans ces voyages où l'on s'attend à ne voir que des objets extraordinaires.

C'étoit not e cas : nous ne fîmes qu'une courſe juſqu'au ſommet de la montagne. J'étois le dernier à y arriver. Je fus auſſi témoin de la ſurpriſe & de l'étonnement de mes compagnons à l'aſpect qui s'offrit ſubitement à eux, plaiſir que je me réſerve ſouvent quand je voyage en compagnie

Je les voyois arrêtés à contempler un vallon ſauvage par lequel ils ſe trouvoient tout-à-coup ſéparés du Jungfrau, & bien éloignés de leur compte : ils en ſondoient la profondeur; leurs regards s'élevoient juſqu'à ces ſommets qui leur ſembloient percer la voûte des Cieux. Leurs geſtes exprimoient l'admiration & l'étonnement que leur cauſoient la hauteur prodigieuſe de ces maſſes, & l'effroyable quantité de neiges & de glaces qui les couvrent. J'arrivai pour jouir à mon tour de ce grand ſpectacle; le foſſé qui nous ſéparoit de ces ſommités de glace me parut d'une beauté égale à ſes horreurs & je le parcourois des yeux. Mes compagnons étoient ſurpris de ce que les ſommîtés ne partageoient pas mon attention; mais ce que je voyois étoit bien capable de l'attirer pour quelques inſtans; je croyois entrevoir quelque choſe de mouvant parmi les rochers de cette gorge, & ſi je ne me trompois, ce ne pouvoit être que des Chamois ou des Bouquetins : mon ſilence, mon geſte le leur fit comprendre, & le déſir de voir des êtres vivans au milieu des horreurs de la nature, & qui ne vivent que là, les rendit auſſi attentifs que moi : que voyez-vous?

me demandèrent-ils tout bas ; des Bouquetins, leur dis-je du même ton. A ce mot le cœur leur bat, je les vois treſſaillir de plaiſir, & ils voyent ces animaux moins marcher que voler ; leur courſe étoit ſi rapide, qu'à tout moment ils nous échappoient des yeux ; les débris des montagnes, les pics des rochers, comme les combles les plus profonds, tout étoit franchi avec la même aiſance, & les plus grandes difficultés ne paroiſſoient qu'un jeu pour eux : notre admiration augmenta quand nous les vîmes vis-à-vis de nous ; ils étoient au nombre de cinq, ils montoient un champ de neige ſi rapide, qu'ils nous ſembloient devoir être à chaque inſtant précipités.

Ces animaux ſont plus rares que les Chamois ; ils ſont plus agiles ; ils vivent ſur les ſommités les plus élevées des Alpes ; ils ſe nourriſſent de Genepi, de Carline & d'autres plantes précieuſes qu'ils trouvent dans les fentes des rochers ; ils s'engraiſſent l'été pour l'hiver, où ils ſont réduits à la ſeule ſaveur des rochers qu'ils léchent : leur état paroît alors miſérable ; ils deviennent maigres, ſurtout lorſque les neiges reſtent trop long-temps à fondre. Leur bois eſt long & épais, il eſt noué ;

& leur ſang, conſervé dans des veſſies, eſt employé avec ſuccès par les montagnards contre les pleuréſies. Mais ces animaux, ainſi que les Chamois, deviennent toujours plus rares; ils vivent conſtamment en ſociété, & leur intelligence à ſe défendre des chaſſeurs, leur généreux déſeſpoir quand ils s'en voient atteints, attendriſſent leurs cruels ennemis. On a vu des femelles de Bouquetins qui étoient pourſuivies, ſe laiſſer tomber dans des précipices, & leurs mâles s'y précipiter de déſeſpoir après elles. On a en vu qui, dans des paſſages difficiles, s'entr'aidoient mutuellement de leur tête & de leurs cornes, & ſi l'on n'étoit pas ſi acharné à leur pourſuite, ſi on ne les rendoit pas ſi fuyards, on auroit plus d'occaſions de les connoître & de les admirer: quand les races ſociales des Bouquetins, des Chamois & des Caſtors ſeront effacées de la terre, ou que les hommes les auront réduites à force de perſécutions à vivre iſolées, on prendra pour des fables ce que l'on a dit de l'intelligence & de la ſagacité de ces animaux.

Nos Bouquetins ayant tourné derrière le Jungfrau, nous contemplâmes à notre aiſe toutes ces

montagnes ; la partie ſupérieure de Lauterbrunn étoit ſous nos yeux, au-deſſus nous avions une perſpective de pluſieurs ſommités fort éloignées & couvertes de glaces. Ce ſont celles qui touchent les monts & les vallées du Kandel-Steig, de Caſtres, juſqu'à la Guemmi même. Toutes ces montagnes ne paroiſſent que des lieux où l'hiver a établi ſon empire.

Le ſommet où nous étions s'étendoit à l'orient ; nous ſuivîmes cette direction, & au bout de trois quarts d'heure nous arrivâmes à un châlet où nous dînâmes. Aſſis en dehors de la hûte, ayant au-deſſous de nous le vallon ſauvage qui nous ſéparoit du Jungfrau, voyant dans le fond de ce vallon un abyme de neiges & de rochers, culbutés ſans doute par les avanlanches ; cette vue, bien capable d'inſpirer de l'effroi, étoit adoucie par la verdure de notre paturage & le ſilence qui y régnoit : les ſommités de glace qui coupent le ciel, les glaciers qui en deſcendent, celui du mont d'Eiger le plus beau de tous, ſont des tableaux magnifiques. La grandeur de ce dernier glacier, ſa hauteur, ſa pente rapide, les marches dont on le voit coupé, ſa blancheur, ſon éclat,

les rayons de feu qu'il lance au loin ajoutent à leur magnificence : les marches qui ſemblent le rendre acceſſible à la vue ſimple, conſidérées avec la lunette, paroiſſent n'avoir pas moins de ſoixante à quatre-vingt pieds de haut. Nous jouiſſions tranquillement de tous ces objets extraordinaires, quand tout-à-coup le roulement d'une avalanche ſe fit entendre dans ces montagnes ; ce bruit venoit de loin, mais bientôt il augmente, il ſe propage, & nous croyons toucher au moment de la chûte entière de toutes ces glaces. Depuis ce moment nous ne ceſsâmes d'entendre, tantôt à notre droite, tantôt à notre gauche, des éclats ſemblables au tonnerre ; ceux qu'on entendoit derrière le Jungfrau & l'Eiger nous paroiſſoient rouler dans d'immenſes vallées. Quant à l'avalanche des neiges qui avoit cauſé tout ce fracas, elles venoient de couvrir des débris de rochers que je deſſinois peu de momens auparavant ; peut-être qu'ils y reſteront enſevelis pour toujours.

L'allerte que nous venions d'avoir n'avoit été que pour nous, puiſque des troupeaux de vaches qui paiſſoient à peu de diſtance de l'avalanche, n'avoient pas paru s'en inquiéter : accoutumées à

ces ſortes de bruits, elles diſtinguent peut-être ce qui n'eſt qu'un danger apparent d'un danger réel : ce que les bergers redoutent le plus, ſont les orages & les nouvelles neiges, qui les ſurprennent quelquefois dans le plus fort de l'été : tandis qu'il pleut dans la plaine, il neige ſur cette ſommité, & le froid y eſt très-vif : auſſi ce pâturage n'eſt habité que pendant trois ſemaines, après leſquelles le bétail deſcend ſucceſſivement ſous un ciel plus tempéré. On nomme cette montagne le Schedeg qui veut dire limite, ou ſéparation des deux paroiſſes de Lauterbrunn & de Grindelwald. Je le nommerai Schedeg d'Eiger, Schedeg inférieur, pour le diſtinguer d'un autre Schedeg qui ſépare les autres poſſeſſions des Grindelwaldois & des habitans d'Hœſli.

Satisfaits de la halte que nous avions faite, nous nous mîmes en marche pour continuer notre route vers le Grindelwald. Dans cette partie, le ciel s'ouvroit & ſon abaiſſement apparent indiquoit que nous ne tarderions pas à voir un autre pays ſous nos pieds. Lorſque nous eûmes marché quelque temps, l'un de nous s'arrêta pour nous faire obſerver ce qu'il venoit de découvrir à

l'extrémité de notre ſommet : il croyoit voir une armée rangée en bataille, nous dreſsâmes auſſitôt nos lunettes, & nous vîmes la même choſe. Cette découverte nous parut fort extraordinaire, nous ne ſavions qu'en penſer ; nos conducteurs, qui auroient pu nous en dire quelque choſe, nous avoient quitté pour redeſcendre à Lauterbrunn ; ainſi notre curioſité piquée au vif nous fit doubler le pas, & notre ſurpriſe fut encore plus grande quand nous vîmes que cette troupe étoit mélangée de femmes ; cette ſeconde découverte nous donna du plaiſir, nous comprîmes dès-lors qu'une fête les raſſembloit dans ce lieu, mais nous étions étonnés qu'ils euſſent choiſi une montagne auſſi haute, auſſi écartée, & que les neiges de l'hiver dernier couvroient encore en partie ; nous en trouvions de ſemées çà & là le long de notre chemin.

Arrivés à eux, nous nous croyons tout-à-coup tranſportés à Corinthe dans les plaines d'Olimpie, nous voyons plus de trois cent perſonnes rangées ſur deux lignes, l'une d'hommes, l'autre de femmes ; au milieu paroiſſent deux Athlètes vigoureux qui, par des efforts redoublés, tendent

mutuellement à ſe renverſer : la vigueur & a légéreté, la force & l'adreſſe ſont miſes en œuvre dans cette lutte ſingulière, & le prix du vainqueur eſt dans l'eſtime de ſes compatriotes, & le plus ſouvent encore dans la poſſeſſion légitime d'une jeune beauté. C'eſt à cette fête publique & annuelle des montagnes que ſe contractent les mariages heureux ; c'eſt-là que l'amant, ſous les yeux qui l'ont ſu charmer, cherche à mériter la poſſeſſion de l'objet de ſa flamme ; c'eſt-là qu'une tendre beauté, ſous la garde de ceux qui lui ont donné le jour, laiſſe voir l'intérêt qu'elle prend au triomphe de celui pour qui ſon cœur parle : quelle émotion elle éprouve ! Son amant paroît-il ſuccomber dans la lutte, elle pâlit ; prend-il le deſſus, ſa joie étincelle dans ſes yeux ; eſt-il vainqueur, un rouge modeſte colore ſes joues, & ce qu'elle voudroit lui dire ſe peint dans de tendres regards. Tels ſont les objets enchanteurs qui ſuſpendirent notre route. Eh ! qui ne ſe ſeroit arrêté pour jouir de ce ſpectacle ?

Peuple heureux ! peuple fortuné ! c'eſt chez vous qu'on retrouve enfin l'homme tel qu'il ſortit des mains de la nature, jouiſſant d'une conſtitution

forte, n'ayant aucune des maladies qui affligent les peuples prétendus policés, qui les énervent & les fauchent avant le temps : peuples qui raiſonnez peu, mais qui vous laiſſez aller à la ſimple impulſion de la nature; en ſuivant ces loix, vous juſtifiez le Créateur commun des hommes, vous montrez que, ſi la plupart ſont devenus méconnoiſſables, c'eſt pour s'être écartés de la ſimplicité des mœurs des premiers temps.

Enivrés de la beauté de cette ſcène, nous troublâmes leurs innocens plaiſirs par notre importunité; nous ne pouvions nous empêcher de témoigner notre ſurpriſe & notre admiration; nos geſtes, nos paroles indiquoient notre égarement; une de ces nymphes attachoit ſurtout nos regards, elle le voyoit, & ſes compagnes la ſouſtrayent habilement à nos recherches. Ces bonnes gens eurent pitié de nous, ils cherchoient à nous diſtraire, ils nous parloient de l'objet de notre voyage, ils nous menèrent ſur le bord de la montagne, pour nous montrer d'un ſeul coup-d'œil toute la vallée du Grindelwald à nos pieds. Le tableau en étoit magnifique; les deux glaciers qui y deſcendent, leurs pics, leurs pyramides de glaces tranſparentes

reſſembloient à des villes bâties en cryſtal ou en porcelaine ; la plus riche culture & le plus beau verd en faiſoient le fond.

Nous étions à l'extrémité la plus élevée d'une gorge & à trois lieues de diſtance du Grindelwald ; la deſcente étoit rapide, les premiers pas qu'il nous falloit faire étoient ſur un lit de neige d'une grande étendue. Nous nous y haſardâmes : notre marche timide, nos chûtes réïtérées, involontaires, notre gaucherie, nous attirèrent les ris de toute la troupe ; les filles s'amuſoient à nos dépens, deux des plus jeunes nous offroient la main au moment où nous allions tomber. Arrivés au-bas de la neige, nous eûmes le coup-d'œil le plus piquant dans le tableau que nous préſenta, pour la ſeconde fois, le ſommet de la montagne bordé de tout ce peuple qui nous regardoit deſcendre ; ce coup-d'œil étoit unique, ces bonnes gens nous ſembloient atteindre & appartenir à la région céleſte. Mais ce qui nous enchantoit encore, c'eſt qu'ils alloient auſſi en deſcendre. Nous voyons les filles ſe diſpoſer à cette courſe par un regard à leurs amans, puis ſe tendre la main, & toutes à-la-fois s'élancer ſur le talus rapide ; leur légéreté, leurs

treſſes & les bandelettes de leurs jolis chapeaux flottoient au gré du vent, des femmes même de quarante ans paroiſſoient tout auſſi agiles ; les unes & les autres prolongeoient notre plaiſir par des haltes cadencées ; & dans cet exercice, elles ſavoient s'arrêter quand elles le vouloient, malgré la rapidité de la montagne, & la dureté de la neige dont la ſurface étoit glacée. Arrivées vers nous, elles ſe rangent ſur une ligne, & voient leurs amans ou leurs époux prêts à s'élancer vers elles : ils y mettent moins de façon, leur but eſt d'arriver rapidement entre les bras qui les attendent, ils s'y précipitent, & le plus glorieux pour chacun eſt d'arriver le premier. Ainſi nous nous retrouvâmes encore une fois au milieu de leur troupe galante ; mais le cœur plein de leur bonheur & du nôtre, que nous trouvions ſurpaſſer celui de tous les rois, puiſqu'ils n'ont peut-être jamais vu des beautés plus parfaites, plus naïves & plus pures. Mais bientôt après nous vîmes leur nombre diminuer inſenſiblement. A meſure que nous deſcendions, elles nous quittoient pour prendre le chemin de leurs habitations d'été ; & de déeſſes qu'elles nous avoient parues, rentroient dans le ſimple état de

bergères ; de ſorte que, quand nous parvînmes au bas de la montagne, nous nous trouvâmes preſque ſeuls. Ce changement, dans notre ſituation, nous rendoit triſtes & inſenſibles à tous les objets ; notre état étoit celui d'un voyageur qui, après avoir vu finir le plus beau jour, ſe trouve obligé de marcher pendant les ténèbres de la nuit : nous ſentions un grand vide dans notre ame, qu'aucun objet ne put remplacer. Nous fûmes loger chez le Paſteur, qui étoit prévenu de notre arrivée. Sa converſation grave & inſtructive fit une diſtraction à nos penſées, qu'un doux repos acheva de calmer : le lendemain nous fûmes en état de nous promener dans la vallée, & de continuer nos courſes ſur les ſommets.

CHAPITRE XV.

Du Grindelwald, du mouvement des Glaciers, de leur accroiſſement, des débris, &c.

Le Grindelwald eſt une vallée conſidérable fermée de toutes parts par de hautes montagnes : ſa forme eſt celle d'un cirque d'environ cinq lieues de tour, elle n'a preſque pas de plaine, on y eſt partout dans de jolis vallons ou ſur d'agréables collines ; la culture y eſt pouſſée auſſi loin que la nature du terrain peut le permettre ; elle donne de l'orge, du ſeigle & du froment ; on y cultive le chanvre, & les ceriſes y viennent en parfaite maturité : toutes ces diverſes productions ſont l'ouvrage de trois mois.

Les maiſons, quoique peu diſtantes les unes des autres, ſont pour la plupart ſéparées par de petits monticules & de charmans bocages ; preſque toutes ont une fontaine jailliſſante.

Les prairies & les pâturages élevés ſont ce qui

rapporte le plus aux habitans ; ils nourriſſent au-delà de deux mille pièces de gros bétail, & quelques milliers de petits ; les fromages qu'ils exportent en Italie vont à mille quintaux.

La population monte à deux mille trois cent perſonnes ; les hommes ſont les plus beaux & les plus forts qu'on connoiſſe, ils entretiennent leur bonne conſtitution par des mœurs ſimples & en ne mêlant pas leur ſang avec celui des autres peuples : ils jouiſſent auſſi du précieux avantage de ſe gouverner eux-mêmes, quoique ſous la domination de l'état de Berne.

Ayant jeté un coup-d'œil particulier ſur cette vallée, nons nous éloignâmes du village principal, & prenant notre chemin au nord, nous fûmes ſur des collines élevées, pour pouvoir contempler toute la vallée, les hautes montagnes qui la couronnent, & les deux glaciers qui y deſcendent : nous les avions en face ; on les déſigne par *glacier ſupérieur* & *glacier inférieur* : ce dernier ſe préſentoit à notre droite, le premier à notre gauche ; le Mettenberg, montagne fort élevée, les ſépare. A l'orient de celle-ci eſt le Wetter-horn, au couchant c'eſt le mont d'Eiger, le long duquel

M.T. Bourit del. Angel. Moitte Sculp.

Vue du Glacier du Grindelwald.

3.e Pl.

nous avions paſſé en deſcendant le petit Schedeg.

Le foyer des deux glaciers qui pendent dans cette vallée, eſt ſitué derrière le Mettenberg, & à une élévation de paſſé 1110 toiſes. C'eſt-là que les deux glaciers ſe réuniſſent pour s'étendre d'un côté juſqu'au mont du Grimſel, d'un autre juſques derrière la ſommité de la Vierge.

Ces vallées de glaces ſont immenſes, leur aſpect eſt magnifique; c'eſt à leurs ſommets que s'amoncèlent chaque année de nouvelles neiges; c'eſt de-là que viennent ces lits de glaces qui, par la ſuite des temps, s'avancent dans le Grindelwald & détruiſent les poſſeſſions des habitans: ſemblables aux laves des volcans, on peut ſuivre leur marche, & il eſt des années où on les voit s'augmenter conſidérablement; c'eſt-là encore où s'entaſſent rochers ſur rochers, avalanches ſur avalanches; c'eſt-là où l'on voit des crevaſſes horribles, des monts de glace, des précipices dont l'idée ſeule fait pâlir d'effroi; c'eſt-là que ſe raſſemblent d'épaiſſes nues; que les vents ſe compriment, & d'où on les voit ſe précipiter enſemble dans le fond des gorges, & ſur nos campagnes & nos forêts.

Pour pénétrer dans ces lieux élevés, on monte par un ſentier du Mettenberg tracé le long du *glacier inférieur* : ce ſentier n'eſt bien facile que pour les chèvres, on y voit des précipices, & il faut faire uſage de ſes mains pour n'y pas tomber : mais les beautés des rochers, des montagnes & du glacier, les cavernes qu'on y découvre, les belles pyramides qu'il préſente, la vivacité des couleurs qu'il réfléchit, les blocs de glaces & de rochers entaſſés pêle-mêle & à moitié ſuſpendus, les bois de ſapins & les pâturages qu'on a vis-à-vis de ſoi de l'autre côté du glacier, qui ornent & embelliſſent le mont d'Eiger, enfin l'oppoſition toujours magnifique d'un ciel foncé, avec l'éblouiſſante blancheur des glaces, font eſpérer que plus on montera, plus on verra d'objets extraordinaires & beaux.

L'on n'eſt point trompé dans ſon attente, on paſſe rapidement d'un point de vue à un autre tout oppoſé, quelques momens ſuffiſent pour que vous vous trouviez tranſportés, pour ainſi dire, aux extrémités du monde, & dans des lieux ſi étranges, qu'on doute qu'aucun homme y ſoit jamais parvenu : enfin, on arrive dans la région

la plus élevée, dans celle du ſilence & ſous un ciel dont l'immenſité ſe fait mieux ſentir. Cette ſituation, toute extraordinaire qu'elle peut paroître, n'eſt point pénible à l'ame; elle goûte un plaiſir d'autant plus grand qu'il eſt neuf, d'autant plus vif qu'elle ſemble ſe dégager de ſon enveloppe; toute autre idée que celles que ces étranges lieux font naître s'évanouiſſent; l'aiguillon des paſſions ceſſe de ſe faire ſentir, une tranquillité, une paix intérieure, un calme inexprimable leur ſuccèdent, on ſe croit heureux pour la première fois. Mais dès qu'on abandonne la montagne ſolide, dès qu'on ſe confie ſur les glaces, la ſcène change, il ne faut plus s'occuper que de ſoi & défendre ſa vie ſuſpendue à un fil: on ne brave pas toujours le danger, l'on rencontre à ſon paſſage d'horribles crevaſſes qui vous font reculer d'effroi; l'on peut mettre le pied ſur des ponts de neiges trop peu forts pour vous ſoutenir; en un mot, l'on n'y eſt point à l'abri d'une mort prompte & cruelle. Un berger oſa le premier traverſer ces mers de glaces, mais après avoir riſqué d'y périr à chaque pas. M. Grouner raconte, qu'après ce berger, trois hommes du Grindelwald auſſi témé-

raires, ont tenté ce paſſage durant la guerre civile de 1712 : le malheur voulut qu'ils fuſſent pris par les Valaiſans & gardés comme ôtages. Ils ne pouvoient s'échapper que par les glaciers ; la néceſſité leur apprit à mépriſer les dangers de ce voyage : du côté du Valais, ils parvinrent ſans beaucoup de peine aux ſommets des montagnes ; mais du côté du Grindelwald, ils ne trouvèrent que des monts de glaces. Ils furent obligés de tailler tous leurs pas dans la glace l'un après l'autre, & de travailler jour & nuit pour ne pas mourir de froid : après un nombre infini de peines & de dangers, ils parvinrent demi-morts dans leur patrie, & furent préſentés par leurs compatriotes aux anciens de la vallée, comme des hommes fort extraordinaires.

Cependant ce pays ſi horrible vient d'être parcouru en grande partie. On ſe rappelle ma courſe dans la vallée de l'Aar ; c'étoit au Grindelwald que j'allois parvenir : je voyois déjà devant moi le ſommet des deux glaciers de cette vallée, & il m'étoit tout auſſi facile d'y arriver par là que de m'en retourner au Grimſel ; j'en ſuis d'autant plus certain que, de derrière le mont d'Eiger à deux cent

cent pieds au-deſſus du glacier inférieur, j'ai reconnu mon paſſage & vu le point où je bornai ma courſe. — Du même ſite on voit encore le Schreck-horn, ou corne d'horreur, & une partie de la chaîne qui appartient au haut Valais : leur aſpect eſt impoſant, les glaces qui les couvrent ſont immenſes, & les amoncèlemens de neiges effroyables.

Autrefois cette vallée n'étoit pas ſi chargée de glaces & de neiges qu'elle l'eſt aujourd'hui, puiſque c'étoit par-là que les Grindelwaldois communiquoient avec les Valaiſans, au rapport de M. Grouner : il y a peu d'années qu'on voyoit encore des mélèſes ſortir du ſein de la glace, pour cela il falloit que la croûte ne fût pas bien épaiſſe; & j'ai obſervé, il y a neuf ans, des rochers qui ſortoient encore au-deſſus de la glace comme des isles, mais que l'année dernière je n'ai plus retrouvés; leur maſſe étoit trop grande pour ſoupçonner qu'ils aient roulé : non-ſeulement ces rochers & ces arbres ont diſparu, mais la communication avec les Valaiſans eſt entièrement fermée.

Un pays horrible encore, c'eſt le bras de glace qui court derrière le Wetter-horn; pour s'y haſar-

der, il faudroit être accompagné par quelques hommes de Chamouni, qui ſont plus exercés dans ces ſortes de courſes que les Suiſſes : la différence qu'il y a entr'eux vient de ce que les Suiſſes ſont dans une ſorte d'aiſance, & qu'ils n'ont aucune raiſon aſſez forte pour les déterminer à haſarder leur vie ſur ces lieux perdus. C'eſt pour cela que, dans mes voyages de la Suiſſe, j'ai toujours eu avec moi un guide de la vallée de Chamouni, & M. de Sauſſure n'en a pas pris d'autres pour aller aux ſources du Rhône & du Rhin. Il ſeroit cependant à déſirer que quelques guides du Grindelwald vouluſſent ſe donner la peine de procurer des promenades un peu plus importantes pour les amateurs des montagnes, & qu'au lieu de leur faire ſimplement viſiter le bas des deux glaciers, ils les conduiſiſſent par derrière le Mettenberg, leur fiſſent doubler le cap de cette montagne & deſcendre par l'autre glacier. Dans cette route, ils jouiroient de l'aſpect général des mers de glaces, & de ceux que préſentent les ſommités majeſtueuſes qui dominent ces glacières de toutes parts, tel que le Schreck-horn, qui eſt le rocher le plus élevé des Alpes Suiſſes : ils verroient encore

les chamois dans leurs forts ; ils s'occuperoient agréablement de la recherche des plantes les plus rares, de celle des pierres curieuſes qui compoſent ces grandes montagnes, où l'on trouve de beaux marbres, des pyrites cubiques & des mines d'argent & d'or : ils auroient peut-être le plaiſir de trouver la ligne où les marbres ceſſent, & où les pierres graniteuſes commencent, & par-deſſus tout cela, ils jouiroient de cet état ſi délicieux qu'on reſſent toutes les fois qu'on parvient à une grande hauteur. Enfin de ce point élevé, ils découvriroient dans l'éloignement une grande partie des cantons de Berne, de Soleure, & de Fribourg : j'encourage d'autant plus à cette courſe, que j'ai ſouvent vu les objets qui paroiſſent au premier abord impraticables ou dangereux, franchis avec bien moins de difficulté que l'on ne l'avoit imaginé. C'eſt ce que j'ai toujours éprouvé quand j'ai voulu gravir des ſommités ; la première fois que je me vis au pied des neiges de la Mortine, je ne concevois pas qu'il fut poſſible de pouvoir parvenir ſur ſon ſommet vu ſa pente rapide ; mais une fois en chemin, j'appris qu'avec un peu d'art on y arrive aſſez aiſément ; il n'eſt

queſtion que de tourner par mille zig-zags au-deſſus de ſoi-même, de cette manière l'on parvient avec de la patience ſur les ſommets les plus élevés: il ſeroit auſſi à ſouhaiter que ceux qui tiennent auberge au Grindelwald fuſſent plus traitables envers les étrangers, qui ſe plaignent d'y être dûremeut rançonnés, quoiqu'ils n'y ſoient pas trop bien nourris ni couchés. Auſſi je conſeille à ceux qui vont au Grindelwald d'aller loger chez le Paſteur, qui eſt toujours la perſonne la plus inſtruite du lieu, & qui connoît les meilleurs guides; je m'en ſuis toujours bien trouvé.

Après avoir vu les vallées de glaces du Grindelwald, on revient avec plaiſir au bas des glaciers & l'on eſt plus à même de porter ſon jugement ſur ce qu'ils préſentent de remarquable.

Un phénomène ſemble attirer plus que tout autre l'attention des curieux. On voit preſque toujours le bas des glaciers couvert de débris, friables en apparence comme de la chaux: on en voit encore de ſemblables ſur les bords des grandes vallées de glaces, & même au milieu. Les guides de Chamouni, qui raiſonnent le plus ſur ces phénomènes des glacières, croient que

ces débris ſont des regorgemens des glaciers mêmes; d'autres, moins hardis à prononcer, penſent que leur accumulation & leur lit ſur les bords des vallées eſt encore un des myſtères de la nature.

Mais j'ai eu bien des occaſions d'examiner ces débris & ces blocs répandus çà & là, ſurtout en parcourant l'extrémité de la vallée du Montanvert : il m'a ſemblé que, de tous les rochers tombés des ſommités voiſines, les uns ont dû s'arrêter au milieu des vallées ou ſur les bords, les autres ſe précipiter dans les crevaſſes à une profondeur plus ou moins grande à raiſon de leur volume; qu'à meſure que des bandes de glaces s'avancent contre la pente des vallées, elles entraînent néceſſairement avec elles les rochers, & que, parvenus enſemble au bas des glaciers, quelques blocs y arrivent encore en entier, tandis que d'autres s'y trouvent briſés & comme décompoſés par les eaux : quand à ces débris qu'on voit aux deux côtés des vallées de glaces, ils ont dû y être jetés par cela même qu'ils ne pouvoient ſe ſoutenir ſur un ſol convexe, qui eſt la forme que ces vallées prennent; que s'ils paroiſſent aujourd'hui en quelques endroits plus élevés que les val-

lées mêmes, cela vient de l'affaiſſement général des glaces, qui eſt occaſionné par la fonte continuelle qui s'en fait : enfin, il eſt plus naturel de croire que tous ces rochers ſemés en ſi grand nombre ſur les vallées y ont été roulés par les avalanches, par les ſecouſſes fréquentes & les ébranlemens qu'occaſionnent les éclats des glaces, que de ſuppoſer, avec des guides à ſyſtêmes, que tous ces rochers ſoient venus du fond des crevaſſes ſur la ſuperficie : il ſe peut bien qu'un rocher, qui ſeroit au fond d'une crevaſſe, vînt à être ſoulevé inſenſiblement par la jonction ou le reſſerrement des bandes de glaces dans leurs parties les plus baſſes; je ne doute pas que cela n'arrive, mais jamais aſſez ſouvent pour produire ces accumulations immenſes & régulières de débris. Au reſte, rien n'eſt plus ſingulier que leurs mutations continuelles : dans l'eſpace de trois ſemaines que je mis entre deux courſes au Montanvert, les mouvemens de la vallée & l'agitation qu'elle avoit éprouvée avoient ſuffi pour rendre certains endroits de notre paſſage tout-à-fait méconnoiſſables. Nous eûmes les plus grandes peines à ſortir de ces débris, & éviter enſuite les larges

crevaſſes qui coupoient à chaque pas notre marche. Et ce qu'il y eut encore de ſingulier, c'eſt qu'à notre retour nous ne sûmes jamais retrouver la route que nous avions tenue pour parvenir au milieu de la vallée : depuis lors la même choſe nous eſt arrivée, & arrive auſſi aux guides qui, malgré leur ſagacité, ne peuvent jamais ſortir de la glace par l'endroit où ils ſont entrés : toutes ces difficultés, ces écarts, ces embarras qu'occaſionnent ces débris & ces crevaſſes, peuvent faire comprendre la quantité qu'il y en a, puiſqu'on s'y perd malgré l'habitude qu'on a de ces lieux, & les meſures qu'on croit avoir bien priſes pour retrouver ſes pas. Le récit d'une autre courſe que j'ai faite dans cette même vallée pourra paroître intéreſſant encore, & confirmer mon opinion ſur ces amas de débris.

J'étois allé à Chamouni dans l'intention de pénétrer, pour la ſixième fois, aux extrémités de la vallée de glace du Montanvert; j'en avois fait la partie avec un aimable eccléſiaſtique & deux autres amateurs : arrivés à Chamouni par un très-beau temps, nous nous y trouvâmes avec trois étrangers de diſtinction qui, ayant appris que notre deſſein

étoit de faire une courſe extraordinaire, formèrent celui de ſe joindre à nous; nous y conſentîmes: nous devions coucher ſur le ſommet du Montanvert, afin de pénétrer le lendemain au fond de la vallée: nous montâmes donc ſur le ſoir cette montagne, jamais je ne m'étois trouvé avec autant de monde; nous étions ſept voyageurs & neuf guides.

Etant arrivés ſur la montagne, nous fîmes nos arrangemens pour y paſſer la nuit, les uns ſous une groſſe pierre à moitié ſuſpendue, les autres en plein air. Nos guides, mieux aviſés que nous, s'établirent dans les bois à cent pieds plus bas. Nous ne pûmes reſter long-temps à notre place; bientôt fatigués de n'être qu'à demi-couchés, & de n'avoir pour oreiller que de gros quartiers de rocs, nous en ſortîmes pour nous délaſſer un moment. Mais qu'on juge de notre ſurpriſe, lorſque nous vîmes une partie de la forêt en feu, & nos guides tranquillement couchés ſur le gazon au milieu de l'embraſement qu'ils avoient fait. Nous les rejoignîmes, & nous prîmes place pêle-mêle avec eux. Nous ne dormîmes pas toute la nuit, parce que nous fûmes obligés de faire la garde chacun à notre tour, dans la

crainte que le feu ne ſe communiquât à nos habits: d'ailleurs c'étoit un ſpectacle bien nouveau pour pluſieurs d'entre nous, de voir cinq à ſix ſapins haut de plus de cent pieds, flamboyer comme des feux d'artifices.

Le jour étant venu nous déjeûnâmes, après quoi nous nous acheminâmes vers la vallée. On ſe rappellera que, quand on veut pénétrer juſqu'à ces extrémités, on eſt obligé de côtoyer pendant plus d'une heure les baſes des Charmos; c'eſt la montagne qui eſt à la droite de la vallée, enſuite on deſcend ſur la glace. C'eſt-là qu'il faut franchir mille débris de granit & des combles ſouvent dangereux.

Après les avoir heureuſement paſſés, nous fûmes encore croiſés par des foſſés de glaces de la profondeur de ſoixante pieds, qui retardèrent beaucoup notre marche : mais une fois parvenus au milieu de la vallée, ne trouvant plus qu'un ſol continu & aſſez uni, nous arrivâmes au bout de quatre heures de marche à l'angle, d'où l'on voit de magnifiques glaciers & les nouveaux détroits que la vallée forme : c'eſt-là que nous trouvâmes de prodigieuſes accumulations de débris de

toutes grandeurs qui, par leur éloignement des montagnes, paroiſſent avoir leur fondement au milieu de la vallée même. Ce fut-là où mes compagnons voulurent s'arrêter pour prendre leur repas: je fis mon poſſible pour qu'on attendît d'avoir atteint le pied du Talefre où nous voulions monter, mais je n'y réuſſis pas : l'halte achevée, je m'acheminai le premier & traverſai une partie des débris qui ſe préſentoient devant moi; mais, au bout d'un quart d'heure de marche, je fus ſurpris de me voir abſolument ſeul au milieu d'une nature étrange & d'un déſert de glaces; je craignis alors qu'il ne fut arrivé un malheur à l'un de nous; dans cette crainte, je m'élançai ſur un rocher élevé, d'où je découvris tous mes compagnons, & les guides mêmes, qui reprenoient avec vîteſſe le chemin du Montanvert : je compris dès-lors qu'ils étoient ſatisfaits de ce qu'ils avoient vu & parcouru, mais je trouvai qu'ils avoient peu de *conſcience* de m'abandonner ſeul dans ces lieux affreux.

J'en pris cependant mon parti, & ſans pouſſer plus loin, je m'arrêtai à examiner les rochers & les débris ſur leſquels je marchois, & je vis, à

M. T. Bourit del. Angel Meitte Sculp.

Vue du Lac de Chéde et du Mont blanc.

n'en pouvoir douter, qu'ils avoient roulés du haut des ſommets, les uns du haut du glacier du Talefre, les autres d'*Anvers* l'*Echaut*.

Après que je les eus conſidéré avec attention, j'entendis des voix s'approcher de moi ; c'étoient celles de l'obligeant Eccléſiaſtique M. Fels, actuellement Paſteur de l'Egliſe Allemande de Genève, & du guide Michel Paccard, qui n'ayant pu empêcher la déſertion de nos compagnons, revenoient à moi pour me tirer de peine. Leur retour me fit beaucoup de plaiſir, & nous examinâmes enſemble ces lits de rochers réguliers & ceux qui étoient épars çà & là dans la vallée ; toutes nos obſervations nous confirmèrent qu'ils n'y avoient été tranſportés que comme je l'ai dit. Satisfaits de nous être rejoints, nous reprîmes tranquillement le chemin du Montanvert, & quoique ſous la conduite du plus expérimenté des guides de Chamouni, nous fûmes encore arrêtés par les crevaſſes & les débris répandus au bord de la vallée. A nous voir aller, venir, tourner & repaſſer pendant plus d'une heure, notre Chamounard s'écrioit plaiſamment : « qu'il falloit qu'il y eût de l'en-» chantement à cela ».

CHAPITRE XVI.

Du paſſage du grand Schedeck, phénomène magnifique, belles avalanches, &c.

AVANT de quitter Grindelwald, nous viſitâmes quelques habitations, où nous trouvâmes réunis la propreté, la ſimplicité & le bonheur. Nous fûmes auſſi faire viſite à un Bourgeois de Berne qui, pour une affaire d'honneur, eſt relégué dans cette Sibérie du Canton.

Après ces promenades, nous nous diſposâmes à traverſer de nouvelles montagnes pour entrer dans le pays d'Hasli l'un des plus intéreſſans des Alpes.

Pour y parvenir, il nous falloit monter le grand Schedeck, montagne couverte de pâturages, ſituée entre le Grindelwald & Hasli. Nous fûmes en marche dès les cinq heures du matin; nous paſsâmes à côté du glacier ſupérieur, puis contre le pied du mont Wetter-horn. Nous n'avions pas encore marché une heure que nous vîmes de gros

nuages s'avancer contre les ſommités de glaces, plonger avec rapidité le long des gorges & arriver juſqu'à nous : bientôt nous en fûmes envelop-pés; ne voyant plus où il nous falloit atteindre, & craignant de nous égarer ſur ce ſommet vaſte & nud, nous fîmes uſage de la bouſſole, elle nous dirigea heureuſement au col par où nous devions paſſer.

A peine y fûmes-nous arrivés que nous com-mençâmes à entendre le bruyant éclat des ava-lanches; leurs roulemens devinrent majeſtueux, & augmentèrent le regret de ne les point voir. Mais un autre phénomène vint remuer plus forte-ment notre ame par les nouvelles ſenſations qu'il nous fit éprouver. Au milieu de l'obſcurité qui nous environnoit, nous vîmes un rayon de lumière partir du haut du ciel & ſe propager juſqu'à nous; on eut dit qu'il s'ouvroit pour nous faire contem-pler à découvert le ſanctuaire même de la Divi-nité! La beauté de ce ſpectacle, le vif éclat qui l'environnoit, prêtoient d'autant plus à l'illuſion, qu'il étoit l'ouvrage de la nature, de ſes riches phénomènes, de ſes grandes repréſentations, ſi je puis m'exprimer ainſi.

La lumière, en croiſſant inſenſiblement, diſſipa cette illuſion qui faiſoit notre charme; nous ceſsâmes dès-lors de fixer le ciel pour voir ce qui ſe paſſoit autour de nous : les ſommets ſe découvrirent, les glaciers dégagés de nuages reſplendirent d'un vif éclat; le bel azur des glaces, l'éblouiſſante blancheur des neiges, les rayons du ſoleil & la riante verdure du pâturage où nous étions parvenus, nous offrirent une ſcène agréablement variée & digne d'admiration : le beau glacier d'Inctra, enchaſſé entre les monts ſourcilleux du Wetter-horn & du Belhor, reſſembloit aux ruines d'une ville dont les matériaux auroient été d'albâtre.

Le temps qui s'éclairciſſoit toujours plus nous permit de voir, par des échappées, le chemin que nous avions à faire; il nous parut long & rapide. Ayant deſcendu pendant une heure, nous vîmes le grand glacier de Roſen-Lovis qui ſe termine dans des bois & des pâturages; nous vîmes auſſi la chûte d'une maſſe de neige qui ſe réduiſit en pouſſière; nous entendîmes d'autres avalanches qui imitoient le tonnerre lorſqu'il éclate dans la nue : le glacier n'étoit pas plus tranquille que

les ſommets, des craquemens frappoient continuellement nos oreilles, d'horribles crevaſſes ſe reſſerroient ou s'élargiſſoient, tandis qu'il s'en formoit de nouvelles. Ce glacier, qui tire ſa ſource des vallées de glaces voiſines du mont Grimſel, paroît s'augmenter chaque année ; la réunion de ces glaces avec celles d'un autre champ qui ſe forme à la gauche du chemin pourroit bien dans la ſuite fermer ce paſſage; alors cette vallée, dont on tire quelques avantages par ſes pâturages & ſes bois, ſeroit perdue pour les hommes ou deviendroit d'un plus difficile accès.

Un peu plus bas que le glacier de Roſen-Lovis, nous entrâmes dans un beau pâturage où étoient un châlet & des bergers occupés à faire le fromage; nous leur demandâmes l'hoſpitalité ; leurs longues barbes & leurs habits de peaux de chèvres ou de chamois, dont ils portent le poil en dehors, les faiſoient reſſembler à des ſauvages : quelques-uns le paroiſſoient par l'ignorance où ils étoient de beaucoup de choſes; ils furent ſurpris de nous voir mettre le feu à leurs pipes par le moyen d'un verre ardent; ils le furent davantage encore lorſque nous leurs montrâmes notre bouſſole ;

l'agitation & l'obéiſſance de l'aiguille, à l'approche d'une lame de couteau, les occupa beaucoup. Notre complaiſance à leur montrer ces divers inſtrumens, peut-être le plaiſir qu'ils avoient de voir des étrangers au milieu d'eux, ne leur permit pas de recevoir le paiement que nous leur offrîmes pour le lait & la crême qu'ils nous avoient donnés.

Après une halte de deux heures, nous reprîmes notre route, nous perdîmes la vue des glaciers pour ne voir plus qu'une gorge ſauvage, mais pittoreſque; le fond eſt occupé par le ruiſſeau du Reikbanbat qui, dans l'été, eſt conſidérable : de belles caſcades s'y précipitent du haut des rochers que de beaux bois couronnent : nous trouvâmes parmi des cailloux briſés de jolies matrices de cryſtaux, des marcaſſites & des grenats. M. Grouner raconte un trait aſſez plaiſant de quelques chaſſeurs qui parcouroient les ſommités de cette vallée : ils crurent appercevoir dans le lit du Reikbanbat quelque choſe qui brilloit & jetoit des feux comme un diamant; ces bonnes gens ne doutèrent pas que ce ne fût une eſcarboucle : animés par l'eſpoir d'un grand gain, ils ſe pourvurent de toutes les cordes qu'ils purent trouver

trouver dans le pays, & descendirent le plus hardi d'entr'eux à une profondeur de mille toises ; cet homme ayant été dévalé sans accident fut remonté de même, mais sans avoir trouvé ni diamant ni escarboucle.

Nous trouvâmes sur notre passage un châlet où étoient aussi des bergers ; nous y entrâmes : ceux-ci nous parurent plus instruits que ceux chez qui nous avions dînés ; nous leur trouvâmes même quelques livres, ce qui surprit ma compagnie ; ce n'étoit pas la première fois que j'avois vu des livres faire partie de l'ameublement rustique des Bergers. La circonstance que je vais rapporter fera connoître que ces hommes ne sont pas aussi brutes qu'on le pense communément.

Je parcourois avec mon fils, alors âgé de douze ans, les sommités du col de Balme, situé entre Chamouni & le Valais. Assis sur la plus haute éminence, nous vîmes venir à nous un Berger vêtu d'une peau d'ours ; son apparition parut alarmer mon jeune voyageur, qui n'avoit encore point vu d'homme habillé comme celui-là : il le considéroit par toutes ses faces, & lui supposoit l'esprit aussi brut que son habillement ; mais quelle

ne fut pas ſa ſurpriſe lorſqu'il vit dans la poche de ce demi-ſauvage un livre proprement relié (c'étoit l'hiſtoire du Dannemarck par M. Mallet.) Cet homme, qui voyoit que nous le ſoupçonnions de l'avoir trouvé, nous dit qu'il lui appartenoit, & que la lecture faiſoit ſa plus agréable occupation, lorſqu'il étoit ſur les montagnes à garder ſes troupeaux : pour confirmer cela, il nous lut quelques parties de ſon livre.

De ce châlet nous continuâmes à deſcendre le long de la gorge, dont la pente devenoit toujours plus rapide. Le ciel qui s'agrandiſſoit nous fit conjecturer que nous ne tarderions pas à avoir la vue de la vallée d'Hasli : nous ne languiſſions pas d'y arriver; celle que nous parcourions étoit un contraſte perpétuel; une ſucceſſion de tableaux les plus variés; de belles chûtes d'eau, des rochers magnifiques, d'agréables prairies nous occupoient ſans ceſſe; de grands arbres, les uns d'un verd tendre, les autres d'un verd foncé, embelliſſoient notre route, tandis que des plantes alpines l'embaumoient.

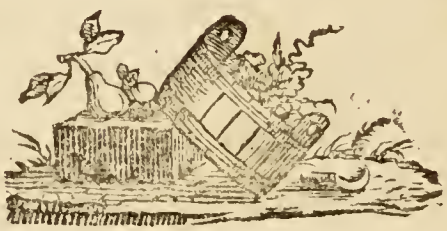
Nous arrivâmes au bord de la vallée d'Hasli au moment où le ſoleil la doroit encore de ſes

rayons; nous la découvrîmes de deſſus la crête d'un rocher, ſon aſpect étoit magnifique, les montagnes deſſinées avec préciſion, leurs couches, leurs félures bien caractériſées, les caſcades qui pendent & tombent ſur les rebords des rochers & qui s'échappent pour arriver dans l'Aar, les habitations répandues çà & là, des prairies magnifiques, les vergers & mille boſquets charmans font de cette vallée le plus beau ſéjour pour qui aime la nature & ſes beaux contraſtes.

Nous avions près de nous une bruyante caſcade, c'eſt le Reikbanbat qui plonge ſur de ſuperbes blocs de marbre : nous y deſcendîmes, & éprouvâmes quelques difficultés par la pente rapide des prairies & l'humidité des rochers ſur leſquels nous avions de la peine à nous tenir ; mais nous fûmes bien dédommagés de nos efforts par la beauté du ſpectacle que nous préſenta la nappe d'eau, tombant avec roideur & écumant contre les rochers qu'elle a à ſurmonter ; des ſapins, de jeunes mélèſes, des arbuſtes agréables embelliſſent encore ces lieux.

Du pied de cette caſcade nous arrivâmes dans la vallée, où nous vîmes des maiſons de bois ſpa-

cieuſes proprement bâties, ſituées au milieu d'agréables vergers : des femmes charmantes nous invitèrent à goûter de leurs ceriſes, leur politeſſe n'étoit pas motivée par l'intérêt ; la ſatisfaction, le plaiſir qu'elles avoient de nous les offrir ſe peignoit ſur leur phyſionomie déjà ſi remplie de grâces ; nous logeâmes au village de Méringen chef-lieu de ce pays.



CHAPITRE XVII.

De la vallée d'Hasli.

CETTE vallée fermée à l'orient, au midi & au couchant par de hautes montagnes, l'eſt encore au nord par le lac de Brientz qui occupe une étendue de trois à quatre lieues. Le paſſage du mont Grimſel au midi eſt aſſez fréquenté dans la belle ſaiſon : la rivière d'Aar qui en deſcend ravage ſouvent toute la vallée, de même que pluſieurs torrens contre leſquels on eſt forcé d'élever conſtamment des digues.

Ce beau pays, menacé tous les étés d'une ſubmerſion, a dû être dans l'ancien temps ſous les eaux & ne former qu'un lac depuis le pied du Grimſel juſqu'à Thoun : des veſtiges encore ſubſiſtans ſemblent le prouver. Du côté du mont Grimſel la vallée eſt coupée par une bande de rochers calcaires de la longueur d'environ une lieue : l'aſpect en eſt pittoreſque ; ce ſont des côteaux les uns couronnés d'arbres, les autres portant une terre meuble & légère qu'on laboure à bras ; la fraî-

chœur de ceux que les bois couvrent y attire les Bergers, qui en font des retraites délicieuſes, & qui y jouiſſent encore du doux parfum des plantes & des fleurs.

C'eſt auſſi le Pérou des Naturaliſtes par les objets de curioſité qui y abondent : on y trouve des mines d'argent, de plomb & d'étain, & l'on y exploite une bonne mine de fer; les lits d'ardoiſes, qui ſont aſſez abondans, contiennent des cornes d'Ammon ſans mélange d'autres coquillages; il eſt de ces ardoiſes qui ſont arboriſées & mélangées de diverſes couleurs : on trouve des ſpaths colorés & des échantillons de marbre fort beau : l'argille s'y montre auſſi ſous diverſes formes : détrempée par l'eau elle s'unit au ſable avec la terre calcaire, avec des terres métalliques, avec le bitume, le charbon de terre, & entre ainſi dans la formation du caillou commun, du jaſpe, du ſpath & du porphire; c'eſt elle qui forme avec lenteur l'amiante, l'asbeſte, le talc; mêlée à ces différentes productions elle en forme de nouvelles encore : les cryſtaux ſont communs dans le lit de l'Aar, & il n'eſt pas rare d'en trouver de colorés.

Le vallon qui mène d'ici dans le canton d'Underwald eſt rempli de curioſités : on y voit des torrens & des fontaines périodiques ; on y admire les beaux contraſtes que forment les glaciers qui le dominent, avec les bois, les pâturages & les rochers taillés à pic. Le vallon de Brunig, qui fait la frontière d'Underwald, préſente une magnifique vue juſques au mont Saint-Gothard ; il eſt couvert de grands arbres parmi leſquels ſont de très-beaux érables & des aliſiers que Linnæus appelle *Crategus Aria*.

Les Habitans d'Hasli ſont la plus belle race d'hommes qu'on connoiſſe ; les femmes ſont grandes, leur phyſionomie eſt douce & leur habillement quoique ſingulier ne les dépare pas.

Je ne ſais où ce Peuple a appris qu'il deſcendoit d'une colonie de Suédois ; mais la tradition en eſt conſtante : une conformité de langue avec celle que parle cette nation ſembleroit en quelque ſorte appuyer cette opinion. Peut-être que les Haslislans ſont un reſte de ces mêmes Goths qui envahirent le midi de l'Europe & détruiſirent l'empire Romain. On a vu à l'article du Valais comment des hordes d'Huns ou d'Alains s'y domici-

lièrent ; nos Haslislans pourroient de même tirer leur origine d'une ſemblable révolution.

Ils ont des mœurs pures, de la probité dans le commerce, leurs pâturages ſont en grande réputation, & le trafic qu'ils font de leurs fromages & de leur bétail eſt conſidérable. « Ils ſont graves, » froids, plus capables de réflexion que d'ima- » gination : attachés à leur état ils s'en tiennent » honorés : un cultivateur avec cent mille livres » de bien, ne ſe donnera pas le ridicule d'épouſer » une demoiſelle, & ne conſentira pas que ſes » enfans ſe méſalient avec les bourgeois : il paroît » lourd dans ſes plaiſirs, lent dans ſes opérations : » mais ſa conduite eſt ſyſtématique, ſon écono- » mie roule ſur un cercle bien ordonné pour toute » l'année. Il a un ſoin tout particulier de ſon » bétail, & s'attache à conſerver une bonne race. » Sans ambition, il recherche moins les petits » emplois de police qu'il ne s'y prête : il ne s'ex- » patrie pas volontiers : une nourriture, des habi- » tudes différentes lui donnent chez l'étranger ce » regret de la patrie qui devient une maladie ſou- » vent mortelle. Les femmes y ſont laborieuſes, » exactes dans les détails du ménage, entendues

» dans la culture des jardins, dans la filature & » autres ouvrages de leur ſexe. »

Les habitans de cette vallée, quoique ſujets de l'état de Berne, ont le privilège de ſe gouverner eux-mêmes & d'élire pour baillif l'un d'entr'eux, élection qui eſt portée au Conſeil des Deux-Cent de Berne, qui la confirme ou la rejette : ce magiſtrat, après avoir prêté le ſerment de fidélité devant le Souverain de cette République, eſt tenu auſſi de jurer devant les habitans d'Hasli, de maintenir les privilèges du pays & d'adminiſtrer fidellement la juſtice. Ce fut, m'a-t-on dit, pour avoir voulu éluder en quelque ſorte l'obligation de ce ſerment, qu'un de ces Baillifs fut enfermé dans l'égliſe de Méringen, juſques à ce qu'il eût ſatisfait à la loi. Cette eſpèce de violence faillit à attirer à ce peuple la diſgrace de MM. de Berne qui, en déſavouant la conduite du Chef, ne crurent pas devoir tolérer les voies qu'on s'étoit permiſes : LL. EE. privèrent les Haslislans de leurs privilèges : mais, par une politique autant prudente que ſage, ils les leur rendirent; cette conduite leur a gagné les cœurs de tous ces montagnards.

L'auberge où nous logeâmes dans Méringen

eſt une belle maiſon bâtie en pierre, appartenant à M. de Watteville de Berne ; elle eſt près d'une fontaine, où nous vîmes les plus belles femmes que nous euſſions encore remarquées dans toutes nos courſes : de notre auberge nous avions la vue de la vallée du Schedeck, par laquelle nous étions deſcendus. On la voit aboutir à des ſommets couverts de glace dont la hauteur ſurpaſſe les nues ; cet aſpect d'un éternel hiver, avec les agréables oppoſitions d'un beau verger que nous avions ſous les yeux, & de ceux que préſentent de magnifiques rochers embellis par des caſcades, des bois qui les couronnent, des prairies du plus beau verd forment un tableau auſſi piquant qu'il eſt riche & diverſifié.

Tandis que nous étions occupés à obſerver les grands ſommets de glace qui nous dominoient, l'aubergiſte apperçut deux chamois monter tranquillement l'un de ces glaciers : auſſitôt nous braquâmes nos lunettes, & nous vîmes, quoique à la diſtance de cinq lieues, ces animaux découper le ciel à la hauteur de deux mille toiſes. Nous eûmes ainſi occaſion de vérifier une obſervation que nous avions déjà faite ; c'eſt que les montagnards

ont une vue infiniment meilleure que les gens de la plaine, qu'ils diſcernent les objets à des diſtances où les lunettes peuvent à peine les faire appercevoir.

Ayant contemplé les beautés de ce pays, nous continuâmes notre route par le lac de Brientz, qui a trois lieues de longueur ſur une de largeur : l'Aar s'y jette & le traverſe ; il eſt poiſſonneux, on y pêche un poiſſon qui lui eſt particulier & qu'on vend après l'avoir fait ſécher à la fumée : les montagnes qui l'environnent préſentent les coups-d'œil les plus pittoreſques. « C'eſt bien ici que » le Peintre de la nature la ſurprendra, pour ainſi » dire, dans ſon attelier, entourée des reſtes du » cahos, au milieu d'une création ébauchée & de » formes majeſtueuſes qui annoncent une main » toute puiſſante. Il ne trouvera pas ailleurs ces » grands effets des ombres & de la lumière ; ces » deſſins hardis & ſublimes auxquels l'imagination » ſeule ne ſauroit atteindre : ici des rochers inac- » ceſſibles & d'une hauteur effrayante, entrecoupés » d'écueils bizarres, de grottes obſcures, paroiſſent » atteindre à la voûte des cieux ; leurs cîmes en » ſurplombant au-deſſus d'un profond abyme

» menacent de le couvrir de leurs ruines ; cou-
» ronnées de touffes épaiſſes, d'arbres courbés par
» la vétuſté, elles jettent au loin leurs ombres
» prolongées, & répandent une fraîcheur inalté-
» rable. Là, des torrens ſe précipitent du ſein
» des nues, ſe diſperſent dans l'air, ou forment
» dans leur chûte des caſcades variées à l'infini ;
» le ſoleil les fait briller des feux du diamant,
» des couleurs de l'arc-en-ciel ; leurs ondes raſ-
» ſemblées dans les goufres qu'elles ont creuſé,
» s'en échappent avec une nouvelle force, &
» blanchiſſent de leur écume les marbres épars
» qui s'oppoſent à leur rapidité : non loin de là
» l'œil eſt enchanté de la vue des collines tapiſ-
» ſées des diverſes nuances que répète & multiplie
» la ſurface tranquille du lac. » C'eſt ainſi qu'au milieu de ces aſpects ſauvages & magnifiques ſe trouve placé un agréable vallon qu'occupe une colonie d'hommes heureux ; c'eſt le pendant de la vallée riante de Tempé : il captive d'autant plus les regards qu'il contraſte merveilleuſement avec les glaciers énormes, hériſſés de pointes, & les ſommets des montagnes arrondies par les neiges. Tel fut le ſpectacle raviſſant dont nous jouîmes

jusqu'à Interlaken, où nous passâmes l'Aar sur un pont couvert: la petite demi-lieue de chemin qu'il reste à faire pour arriver à Unterssée est si agréable, qu'on ne s'empresse pas d'y arriver. En entrant dans cette ville, nous nous arrêtâmes à contempler l'Aar, qui y est fort large; elle passe sur une digue qui la fait écumer avec grand bruit, puis s'échappe pour former des contours gracieux au milieu des riantes prairies qui embellissent ses bords jusqu'au lac de Thoun.

Ainsi que dans la vallée d'Hasli, celle d'Unterssée est riche en débris des hautes Alpes, que les torrens y charient. Des porphyres, des agathes, des crystaux, des différentes sortes de marbres, des marcassites & des échantillons de mines offrent un vaste champ aux amateurs d'histoire naturelle.

Sur les montagnes voisines & à des hauteurs considérables, on rencontre d'immenses blocs de granitz & d'autres pierres des montagnes primitives qui n'ont pu y avoir été transportés que par des courans d'eau & dans le temps où ce pays étoit une mer ou un lac.

Ce système, dont M. Grouner a établi les preuves à l'égard de la Suisse, & que M. le Comte

de Buffon, avant lui, a rendu célèbre en l'appliquant au globe entier de la terre, eſt de la plus grande évidence. Aucun pays n'offre plus de preuves de cette vérité que la Suiſſe. Enceinte de toutes parts par de hautes montagnes, renfermant des productions marines de toute eſpèce, coupée par un grand nombre de lacs, arroſée par les plus grands fleuves de l'Europe, qui y prennent naiſſance, & qui ne s'en échappent que par d'étroits paſſages, toutes ces choſes témoignent qu'elle a dû être pendant long-temps ſous les eaux, qui s'en ſont échappées par quelqu'événement extraordinaire.

Cette révolution eſt, ſelon M. Grouner, celle du déluge; la cauſe, le changement de l'axe de la terre; les eaux, alors preſſées, forcèrent l'enceinte des montagnes à ſix endroits par où paſſent maintenant les principaux fleuves de notre continent; le Rhône qui va dans la Méditerranée, le Rhin qui deſcend dans l'Océan, l'Inn qui ſe décharge dans la mer Noire, le Teſſin, l'Adda & la Meyra qui ſe rendent dans la mer Adriatique.

C'eſt à cette débacle des eaux qu'il faut attri-

buer le tranſport de ces blocs de granit & de tant d'autres pierres primitives qu'on trouve répandues dans toute la Suiſſe & à de grandes diſtances de la chaîne des Alpes dont ils ont fait partie. C'eſt à l'exiſtence de ce lac ou de cette mer qu'il faut attribuer cette quantité prodigieuſe de foſſiles marins de toute eſpèce qu'on y trouve : des bancs entiers d'huîtres, des cornes d'Ammon, des tellinites, muſculites, buccardites, pectinites & gloſſopètres, madrépores, millepores, des échinites, &c. toutes ces productions, dont pluſieurs vivent en famille dans la mer, ſe rencontrent en Suiſſe & y occupent de grands eſpaces ſans y être mélangées.

A ces preuves, joignez encore celles qui ſe tirent de la direction ſingulière des hautes montagnes & des vallées profondes, du cours des fleuves & des rivières, qui ſerpentent toujours ſur la ſurface de la plus baſſe des vallées, des pentes des montagnes & des rochers qui ſe répondent dans leurs proportions reſpectives ; de la parfaite reſſemblance des matières qui les compoſent, de leurs angles correſpondans, de leurs côtés pour la plupart lavés & qui ne préſentent qu'un roc

nud ; enfin, de la poſition horizontale des rochers.

C'eſt dans les hautes montagnes & les vallons les plus ſauvages des Alpes qu'on peut prendre une idée de ce qu'étoit la Suiſſe dans le temps que les eaux l'ont abandonnée. Les formes primitives s'y ſont mieux conſervées que partout ailleurs : les angles ſont plus ſaillans, les pentes plus rapides, les ſommets plus tranchans ; la nudité des rochers laiſſe voir les ſillons horizontaux que les eaux y ont tracées ; en un mot, c'eſt dans ces lieux extraordinaires & déſerts qu'on lit quelques-unes des anciennes révolutions de notre globe.

CHAPITRE XVIII.

Sortie des Alpes & deſcription de Berne.

L'HÔTEL-de-Ville d'Unterſée en eſt l'auberge. Cette maiſon eſt vaſte & bâtie en bois : ſon étendue, la ſéchereſſe de la matière dont elle eſt conſtruite, la facilité de l'embraſer en un inſtant avec une étincelle échappée, font frémir ceux qui viennent y chercher un aſyle, & qui ont le temps d'y réfléchir. Nous éprouvâmes cette crainte, & avant de nous coucher nous cherchâmes les moyens d'échapper à l'incendie dont l'image nous frappoit & qui pouvoit nous ſurprendre pendant notre ſommeil.

D'Unterſée nous nous embarquâmes ſur le lac de Thoun pour en côtoyer la rive méridionale ; elle eſt belle, les montagnes qui la couvrent de leur ombre ſont boiſées & offrent de beaux pâturages : c'étoit un dimanche, ce qui nous préſenta le tableau agréable de pluſieurs bateaux qui, chargés des habitans des hameaux diſperſés, les tranſ-

portoient aux paroiſſes voiſines ; cette flotille rendoit la perſpective riante & plus animée.

Du côté de Thoun, nous eûmes de beaux points de vue : les croupes des montagnes nous parurent bien cultivées, les villages ſitués au bord du lac & ceux qui ſont ſur les élévations voiſines annoncent l'aiſance de leurs habitans. En général, on peut dire qu'il eſt peu de peuples auſſi heureux ; la douceur avec laquelle ils ſont gouvernés leur laiſſe à peine le ſentiment de leur dépendance ; la propriété aſſurée de leurs biens & la paix dont ils jouiſſent depuis plus de deux ſiècles, leur font bénir la Providence de les avoir fait naître ſous un ciel & un gouvernement ſi doux.

Notre navigation fut heureuſe ; nous vîmes le dégorgement de la Kandel dans le lac où elle fait de grands atterriſſemens depuis qu'on l'y a fait entrer, ce qui repouſſe les eaux vers Thoun & inonde les campagnes voiſines.

En approchant de cette ville nous en admirâmes la belle ſituation : une partie nous paroiſſoit baignée par les eaux du lac & de l'Aar, mais à meſure que nous avancions elle ſe découvroit & s'élevoit inſenſiblement. Nous entrâmes dans la

rivière, qu'une isle étroite divise en deux bras ; des maisons de campagne ornées de jardins & de bosquets l'embellissent.

Nous aurions pu nous rendre à Berne le même jour, mais la douce image de ce que nous venions de voir nous fit rester à Thoun pour en jouir & nous la rappeler encore dans le calme du repos.

Le lendemain nous continuâmes notre voyage : la route qui conduit à Berne est l'une des plus belles de la Suisse, le pays est le plus riche du canton, l'Aar le traverse. Nous entrâmes dans une maison couverte de chaume, mais dont l'intérieur nous étonna par sa propreté & son aisance ; elles se remarquoient dans les choses les plus communes, comme dans des nappes damassées, dans les services en porcelaine qu'on nous y présenta. Si cette élégance nous fit quelque plaisir, la réflexion vint en diminuer la satisfaction, en pensant aux suites fâcheuses d'un tel luxe ; ce sont des appuis que ces bonnes gens croient donner à leur bonheur, & qui ne font que le rendre plus incertain & plus précaire.

Nous arrivâmes à Berne deux heures avant le

coucher du ſoleil, dans le moment qu'on paſſoit en revue des compagnies d'artillerie.

Nous fûmes viſiter le camp : nous y vîmes une image de la guerre, & de belles campagnardes qui y étoient venues pour participer à la fête & ſervir leurs maris & leurs amans ; les danſes ſuivirent les évolutions militaires, elles étoient animées, & la pelouſe ſe couvroit d'une multitude de ſpectateurs.

Pendant que nous viſitions ce camp, notre compagnon Savoyard étoit dans la perplexité : il ſe vit arrêté à la porte de la ville, & taxé à une amende pour n'avoir pas fait tenir à ſon mulet le milieu du chemin : il eut beau dire qu'il étoit étranger, qu'il ne connoiſſoit pas cet ordre, & n'avoit pu le connoître, que d'ailleurs il ne s'étoit mis de côté que pour faire place à une voiture, mais toutes ces raiſons furent inutiles ; de ſorte que, lorſque nous le joignîmes, nous le trouvâmes ſi bien planté au milieu de la route, qu'on auroit dit qu'il l'avoit meſuré pour ne pas être trouvé une ſeconde fois en défaut : cette gêne nous parut plaiſante ; mais elle l'étoit ſi peu pour lui, qu'il ne put ſe réſoudre à coucher dans

Berne, il ſe hâta d'en ſortir pour aller au premier village y reſpirer à ſon aiſe.

Berne eſt l'une des plus jolies villes de la Suiſſe : ſituée dans une preſqu'iſle que forme l'Aar, on y jouit d'aſſez beaux points de vue que terminent à l'orient les monts de glaces que nous avions parcourus. Le Jungfrau, l'Eiger, le Mettenberg, le Wetter-horn, le Bel-horn & le Grimſel ſe voient diſtinctement de deſſus la terraſſe de la grande égliſe : leurs ſommités majeſtueuſes, que le ſoleil rend brillantes, découpées le plus ſouvent par des nuages, paroiſſent tenir plus au ciel qu'à la terre.

De cette région où règne un éternel hiver, la vue plonge juſqu'à l'Aar qu'on voit à deux cent pieds au-deſſous de ſoi : la rive oppoſée, embellie par de riantes campagnes, l'eſt encore par une montagne couronnée de bois & d'habitations agréables d'où la ſimplicité n'eſt point bannie. Les édifices publics ſe préſentent avantageuſement ; les places & les principales rues ſont belles, la propreté y eſt entretenue par des canaux d'eaux courantes ; la police y eſt bien exercée, l'arſenal eſt un des plus conſidérables de la Suiſſe ; la biblio-

théque publique, qui contient des manuſcrits précieux, & les portraits des grands hommes, eſt compoſée de belles ſalles.

Le gouvernement de cette république eſt une ariſtocratie ſage & paternelle qui fait reſpecter les privilèges des peuples qui lui ſont ſoumis : c'eſt la plus puiſſante des républiques de la Suiſſe : dans le beſoin elle peut armer quarante mille hommes, & en laiſſer encore aſſez pour cultiver les terres. Une ſorte d'éducation publique y entretient le patriotiſme : la jeuneſſe ſe claſſe comme le gouvernement, & l'imite en ſe créant des magiſtrats & des officiers : cette école prépare à la patrie des magiſtrats éclairés & des citoyens courageux.

Berne fut bâtie en 1191 par Berthold V, Duc de Zeringuen : elle devint une place d'armes, & ſes premiers citoyens furent tous ſoldats : cette colonie, compoſée de cultivateurs & de la petite nobleſſe, devint conquérante ; les guerres qu'elle eut à ſoutenir contre les grands vaſſaux furent toutes à ſon avantage ; elle s'agrandit de leurs dépouilles, fit des acquiſitions, & reçut l'hommage des habitans des Alpes. Si le Duc Berthold ne fût pas mort ſans laiſſer de lignée, il y a toute

apparence que Berne & ſon canton auroit formé une principauté ; mais il laiſſa cette ville à elle-même & à l'impulſion qu'il lui avoit donnée. Ses poſſeſſions actuelles ont ſoixante lieues de long & trente de large ; c'eſt plus du tiers de la Suiſſe.

Les Bernois tâchent, par l'accueil qu'ils font aux étrangers, d'effacer la prévention où l'on a été long-temps à leur égard : on prenoit leur auſtérité pour fierté, & leur indifférence pour les arts de pur agrément comme une preuve d'ignorance ou de ruſticité : ils ont prouvé qu'on ſe trompoit, & l'on y trouve des hommes diſtingués en divers genres.

Cette ville a produit de grands hommes, & en produira tant que le patriotiſme qui diſtingue ſes citoyens y ſera une vertu : c'eſt la patrie du grand Haller, c'eſt celle d'une multitude de magiſtrats & de militaires d'un grand mérite. Les Bernoiſes ont de la beauté, les femmes & filles du commun y ſont d'une propreté dans leurs habits & leur linge qui ſurpaſſe ce que nous avons vu ailleurs.

L'hiſtoire naturelle y a auſſi ſes amateurs : le

cabinet de M. le Miniſtre Sprunglin, qui eſt dans ſa maiſon de campagne à un quart de lieue de la ville, mérite d'être vu : il comprend une collection intéreſſante de minéraux, une de pétrifications les plus rares & une autre de coquillages : deux cent familles d'oiſeaux de la Suiſſe ornent encore ce cabinet.

Dans celui de M. Wytembach, miniſtre au grand hôpital, on voit une collection bien ſuivie des minéraux de la Suiſſe, outre quelques autres objets d'hiſtoire naturelle.

Un troiſième cabinet eſt celui de M. de Mulinen, fils de M. le Banneret : quoique le poſſeſſeur ſoit encore jeune, il a déjà formé une collection intéreſſante, & comme il a des connoiſſances, & qu'il donne beaucoup de ſoins à cela, il n'y a pas de doute que ſa collection ne devienne avec le temps très-belle & très-complète.

D'autres villes de la Suiſſe poſsèdent auſſi d'aſſez belles collections pour mériter un chapitre à part : d'ailleurs il y ſera parlé de quelques endroits qui n'ont pu trouver place dans mes deſcriptions & qu'on aimera à connoître.

CHAPITRE XIX.

Des Cabinets d'Hiſtoire naturelle.

Le canton de Zurich eſt, après celui de Berne, le plus conſidérable de la Suiſſe : il eſt riche & très-peuplé : le lac, à l'extrémité duquel la ville de Zurich eſt ſituée, eſt agréable, il a environ treize à quatorze lieues de longueur ſur une ou deux de largeur : ce qu'il y a de remarquable, c'eſt un pont qui le traverſe en entier dans une largeur de dix-huit cent cinquante pas. Les rives ſont embellies par des villages, des maiſons de campagne, des vignobles & des vergers : Zurich, bâtie à l'endroit où la Limmat ſort du lac, eſt partagée par cette rivière en deux parties ; elle eſt belle, riche & fort commerçante, les manufactures y proſpèrent : on y admire la machine qui ſert à la fabrique de la ſoie des frères *Eſcher* ; on y compte environ dix-ſept mille pièces en roues, cilyndres, ou devidoirs, toutes miſes en mouvement par l'eau : elle fournit de la ſoie à ſix cent femmes occupées à faire des crépons. La bibliothèque

du Chanoine & Profeſſeur Geſſner eſt de onze mille volumes, qui pour la plupart traitent de l'hiſtoire naturelle. Il ne faut pas le confondre avec le poëte Geſſner, qui eſt Conſeiller. Outre les livres du Profeſſeur, ſon cabinet renferme une multitude de marbres rares, d'agathes, de pétrifications, de coquilles, un herbier immenſe, où ſont peintes dix mille eſpèces de plantes avec leurs caractères génériques : il y a ſuivi & corrigé le ſyſtême de Linnæus. Parmi les pétrifications, on remarque une table d'ardoiſe où l'on voit une murène longue de deux pieds, large de ſix pouces ; le ſquelette d'un ſilure, une méduſe épineuſe, des buccins, une échinante ; on y trouve des cryſtaux ſinguliers, & un grand nombre de choſes rares & utiles en minéralogie. Le cabinet de l'apothicaire Lavater n'eſt pas à comparer à celui-là, mais il eſt ſurtout riche en cryſtaux ; il a des pétrifications remarquables. Celui de M. Schoulteſs renferme deux cent eſpèces d'oiſeaux qui ſe trouvent en Suiſſe, & environ quatre mille inſectes. Celui de la Société de phyſique eſt riche, ſurtout en botanique : ſon herbier eſt compoſé de trente ſix livres ; on y trouve trente-trois eſpèces de véroniques,

treize paſſe-fleurs. Scheutzer en avoit fait une en vingt livres. L'égliſe de l'Eau a une bibliothèque & un cabinet d'hiſtoire naturelle ; on en trouve beaucoup encore dans cette ville, où l'on cultive les ſciences comme les arts utiles.

De Zurich on ſe rend à Baden ſur la Limmat, qui coule avec aſſez de rapidité : en deux heures on parcourt l'eſpace de cinq lieues ; ſon lit eſt ſemé de rochers, mais on ſait les éviter : les pays qu'elle arroſe ſont agréables ; l'abbaye de Wettingen n'en eſt pas éloignée : près de Baden un rocher nud ſemble pendre ſur elle, & préſente un aſpect ſingulier : le pays autour de la ville eſt montueux, mais agréable ; la ville eſt petite, mais aſſez jolie ; on y bâtit avec une pierre blanchâtre qu'on trouve dans la voiſinage ; c'eſt une belle pierre calcaire qui tient un peu du ſpath. Les bains ſont célèbres : ce ſont des ſources chaudes qui ont une grande vertu : il y a des bains pour les pauvres qui trouvent encore dans les charités qu'on leur fait de quoi alléger leur misère.

De Baden on va à Windiſch, reſtes d'une ville qui ne montrent plus que quelques ruines antiques ; le chemin qui y conduit eſt agréable, & ſouvent

élevé de cent pieds au-deſſus de la Limmat. De-là on va à Brugg où demeure le docteur Zimmermann, & l'on ſe rend enſuite à Schinznach par un chemin coupé au travers des forêts. Les bains de ce village ont une grande réputation, des promenades agréables y attirent les étrangers autant que la ſalubrité des eaux : ces bains ont un bâtiment vaſte, les eaux en ſont preſque froides, il faut les faire chauffer pour s'y baigner : leur goût, leur odeur eſt déſagréable. A un quart de lieue de-là ſont des carrières de gypſe aſſez mauvaiſes ; on n'y trouve rien de curieux.

Brugg n'eſt pas bien éloigné de Schinznach ; c'eſt une petite ville près du Bozberg, nommé par les Romains *mons Vocetius* ; il n'eſt compoſé que de rocs vitrifiables : cependant au ſommet on trouve un ſpath calcaire, dont quelques parcelles ſont roulées çà & là dans le chemin, d'un côté, & à ſon pied, on voit encore quelques maſſes d'ardoiſe ; on y trouve quelques pétrifications.

Le lac de Conſtance eſt un des plus grands de la Suiſſe, il porte des bâtimens de la charge de deux mille ſix cent quintaux ; ſes environs ſont ſemés de villages & de bourgs ; Reichenau, qui

eſt une iſle de ce lac, eſt connue par une abbaye de l'ordre de St. Benoît, qui poſsède beaucoup de terres en ſouveraineté & de grandes richeſſes. On dit qu'elle a une émeraude qui appartint à Charlemagne : elle pèſe vingt huit livres, & vaut dit-on cinquante mille écus : l'hiſtoire de cette pierre paroît une fable, comme ſon prix eſt une exagération : elle paroît une eſpèce de quartz, elle eſt épaiſſe de deux pouces ; large de treize, & longue de deux pieds & demi : il eſt preſque certain que c'eſt une maſſe de verre ou d'un jaſpe verd.

Le canton de Schaffhouſe eſt le plus ſeptentrional de la Suiſſe, il confine à l'Allemagne. Le premier objet qui frappe en allant à Shaffhouſe, c'eſt ſon pont de bois conſtruit ſur le Rhin par un Appenzellois induſtrieux ; il ne repoſe que ſur ſes extrémités & à ſon centre, & a deux cent pas de long, il eſt couvert : ſon toît eſt une eſpèce de manſarde percée par un grand nombre du lucarnes : deux bateaux ſont toujours auprès pour y porter des ſecours contre le feu ; les eaux du fleuve ſont là ſi claires que, malgré leur profondeur, on en voit très-bien le lit ſemé de cailloux.

Schaffhouſe eſt dans une ſituation riante & belle ; des montagnes, qui ſont dans ſon voiſinage, varient la perſpective ; ſes habitans ſont les Suiſſes qui parlent le mieux l'allemand ; ils ſont honnêtes, civils & obligeans. Le docteur Amman a un riche cabinet d'hiſtoire naturelle, on y voit des morceaux précieux, une grande tête de Méduſe, divers madrépores, des millepores, des *oſtrites*, ſtrombites & des pierres rares ; le tout raſſemblé de divers pays.

Au-deſſous du village de Neuhauſen eſt la grande chûte du Rhin : elle n'a que quarante pieds de haut ; peut-être a-t-elle été autrefois plus haute ; la chûte du fleuve, l'écume, les tourbillons qu'elle forme, le bruit qu'elle fait, la pouſſière & la vapeur qui s'en élèvent, qui forment une nuée où ſe peint l'arc-en-ciel, frappent les ſpectateurs ; on n'y voit plus le pin qui s'élèvoit à l'endroit de la chûte, mais les rocs qui la ſéparent ; le dos écumant des vagues qui tombent, qui ſe relèvent, jailliſſent & ſe diſperſent au travers de ces rocs déjà rongés & noirs, étonne & effraie toujours : dans les eaux baſſes, on diſtingue une figure de main, une poupée de bois qui s'élève au milieu du rocher.

Au village de Sublingen, on prend des guides pour monter le Randberg, qui eſt très-eſcarpé en pluſieurs endroits: il eſt compoſé de différentes collines; de ſa hauteur on a une étendue ſur le Rhin; les pays voiſins ſont tous aſſez peuplés: on trouve ſur ce mont la *Carlina acaulos*, qu'on trouve auſſi ſur le Buet à peu de diſtance de la neige: on y trouve une multitude incroyable de pétrifications; toutes les parties de la montagne ſemblent montrer des traces de plantes & de dépouilles de l'Océan; tout y eſt calcaire & entremêlé de cornes d'Ammon, de térébratules, d'éponges, de coraux & belemnites: on trouve à ſon ſommet des poiriers ſauvages & des ſapins.

Laufenbourg a un pont ſur le Rhin: au milieu eſt une chapelle, mais au-deſſous eſt une merveille plus étonnante; c'eſt un rocher qui s'étend d'un côté du fleuve à l'autre, on remarque qu'il eſt formé d'un grain gris & rougeâtre partagé en rhombes; l'eau tombe de ce roc énorme ſur les couches plus ou moins avancées qu'il forme; la caſcade eſt bruyante & ſingulière; des deux côtés s'élèvent deux montagnes, & le chemin ſemble ſuſpendu ſur l'une d'elles; les cavernes

du roc ſont remplies de cailloux, les champs voiſins d'une pierre ſemblable au poudding d'une manière de granit.

La ville & petite république de Mulhouſe eſt environnée par la France; ſa poſition ſur la frontière d'Allemagne l'auroit expoſée, dans les temps de guerre, aux paſſages des armées belligérantes ſans ſes alliances avec les cantons Suiſſes: cette ville n'eſt pas bien bâtie, elle manque de bonne eau; ſes richeſſes ſont dans ſes vignobles & ſes fabriques de coton. Les curieux y viſitent l'herbier du docteur Hoffer; il eſt arrangé ſelon le ſyſtême de Linnæus; on y voit encore diverſes curioſités marines & pluſieurs pétrifications, une ſerpula, une *anomite tête de ſerpent de Linnuæs*: on y voit un grand nombre d'échinites, un *cidaris miliaris* rempli de marne bleue qui a deux pouces & demi de circonférence, trouvé dans les montagnes de Neuchâtel; un cidaris mammillaris trouvé en Lorraine; un ſpatagus dans le lit de la Birſe près de Bâle; une épine d'échinite en forme de concombre, dans le territoire de Bâle; divers gloſſopètres, des balanites, des belemnites, parmi leſquels on en remarque une conique & noire,

noire, au ſommet de laquelle ſont trois morceaux de coraux. Parmi les nautiles, on en voit une tirée de Bourgogne, qui ſemble imprégnée de fer; il y a une corne d'Ammon qui a un pied & demi de diamètre; une grande huître, que les ſavans nomment *raſtellum*, trouvée en Normandie, & d'autres objets auſſi rares, tels que des helmintholites divers; une collection de foſſiles calcinés ou imparfaitement calcinés. On y voit encore une maſſe de coquillages pétrifiés, qu'on a pris à Courtagnon en Champagne, & qui en renferme de trois cent eſpèces différentes raſſemblées dans une terre de craie. On doit viſiter auſſi le jardin du Bourgmeiſtre *Kiſsler*, rempli de belles plantes, entre leſquelles on remarque le *mirabilis jalapa* qui s'y élève en pleine terre; quatre variétés de langues de cerfs, des pieds de veaux, des fuſtets, des bigones, la *guilandina dioica* de Linnæus, trois eſpèces d'arbres aux pois, un très-beau daphné mezereum. Le chemin de Mulhouſe à Bâle, qui n'eſt que de ſept lieues, eſt très-agréable, ombragé par des noyers & des cerifiers ſauvages, la vue s'y promène agréablement ſur

des collines couvertes de vignobles jusque vers Colmar & presque jusqu'à Strasbourg.

Le canton de Bâle a pour frontière l'Allemagne, la France & le canton de Soleure : la ville, qui est la plus grande de toute la Suisse, est bâtie sur les deux rives du Rhin; les promenades publiques, les terrasses, les maisons situées du côté du fleuve ont des points de vue magnifiques; la maison Sarasin est fort belle, elle a plus de deux cent pieds de long : l'achat des maisons qui occupoient la place où elle est assise a coûté seul deux cent mille livres. Bâle a deux cent vingt rues & quatre-vingt dix fontaines, dont diverses ont leur source dans la ville même : le pont du Rhin a deux cent soixante-dix pas de long : de Bâle on voit une grande partie de son canton partagée en champs & en vignobles; à une portée du canon est la forteresse d'Huningue, & au-delà du Rhin une partie du Margraviat de Bade & de la Forêt noire; cet aspect est agréable & varié.

L'université de cette ville est célèbre, elle a donné des savans du premier rang; on y voit des cabinets d'histoire naturelle : on va visiter celui de Felix Platter qui est négligé, celui de M.

Bauſier eſt rempli de raretés, on en a fait connoître une partie par des gravures; il y a des morceaux de coraux & de madrépores très-curieux; on y trouve une tête de Méduſe, diverſes de ces eſpèces d'étoiles de mer qui ont été pétrifiées, lorſque ſes membres étoient en contraction, qu'on appelle encrinites, & dont M. Guétard a montré l'origine dans le palmier marin: un trochite ſingulier & rare; il a la figure d'une croix à ſon centre. Il y a auſſi un cabinet de plantes, formé par M. Stæhelin; on y a ajouté des plantes marines, des coraux ſinguliers que ſon poſſeſſeur a pris ſoin de raſſembler en Corſe, des poiſſons déſſéchés, des pierres trouées par les pholades, des coquillages, & dans un de ces derniers la figure de l'animal s'eſt conſervée en ſe pétrifiant: on y trouve beaucoup de pétrifications, parmi leſquelles on remarque une échinite qui a encore ſes dents; des aſtroïtes, dont une a cinq petites apophyſes très-diſtinctes, quoique la pièce entière n'ait pas deux lignes de long. Dans le cabinet de M. Brukner, on voit d'antiques monnoies, des coquilles, des pétrifications: on y remarque des antiquités de la ville d'Augſt;

un nautile d'un pied & demi de diamètre peſant cinquante livres ; une ammonite d'un pied de tour rempli d'un gravier pyriteux. Dans la bibliothèque publique, on trouve l'herbier de Hagenbach un amas précieux de cartes, de perſpectives diverſes de la Suiſſe, des monnoies romaines, des antiquités tirées des ruines d'Augſt, des agathes, onix, opales & des tableaux d'Holbein : celui du corps de Chriſt eſt admirable, un grand nombre de livres. On peut voir encore les cabinets de MM. Bernouilli. Celui de M. de Mechel, négociant d'eſtampes & de tableaux, mérite d'être viſité des connoiſſeurs ; il y a peu de choſes médiocres : M. de Mechel réunit à une grande connoiſſance dans ces arts beaucoup de politeſſe : Sa Majeſté Impériale paſſant à Bâle n'oublia pas de voir ce cabinet, & d'en témoigner ſa ſatisfaction.

Les étrangers qui vont à Bâle ne manquent pas de voir la danſe des morts qu'on dit être d'Holbein, mais qui tout au plus eſt d'un de ſes élèves. Ces peintures ſont bien paſſées ; & le peu de ſoin qu'on en a achèvera de les effacer. On voit dans la cathédrale le tombeau d'Eraſme de Rotterdam. Bâle, quoique très-commerçante, n'eſt pas peu-

plée pour ſa grandeur, la plupart des rues paroiſſent déſertes; ce défaut de population vient, dit-on, de la jalouſie des Bourgeois qui ne veulent pas admettre parmi eux les étrangers manufacturiers ou artiſtes. Le commerce des toiles de lin & de coton eſt conſidérable; les papéteries, les toiles peintes, les étoffes de ſoie, les rubans, la teinture, & d'autres articles d'un commerce lucratif y proſpèrent.

Le Wartemberg, qui eſt à cinq quarts de lieues de Bâle, ne reſſemble qu'à une colline; mais c'eſt un mont aſſez eſcarpé: les murs de ſon ancien château détruit ſont d'une pierre calcaire remplie de coquilles; ce ſont des olites qu'on diſtingue à peine à l'œil nud. A peu de diſtance, dans des foſſes d'argile, on trouve des ammonites, de petites térébratules, & des belemnites petites & plates: en quelques lieux on trouve des ſtalactites de la matière qui forme le ſpath, en feuilles, en cônes & en cylindres. Le Paſteur du village de Mutent, ſitué au pied du mont, a un cabinet curieux d'hiſtoire naturelle, une partie de ce qui le compoſe fut tiré du rivage de la Briſe: on y voit une petite encrinite dans un grès

de ſable jaune, une dent d'éléphant longue de huit pouces, des coraux rares.

La ville de Soleure eſt au pied du mont Jura dans une riche ſituation : l'Aar baigne ſes murs, & depuis le haut de la tour de la grande égliſe l'on a une vue auſſi immenſe que belle ; elle s'étend du canton de Berne à celui de Schaffouſe, & l'on a l'aſpect des ſommités de glace du Saint-Gothard juſqu'à celles du Grindelwald : j'ai vu dans cette ville un cabinet d'hiſtoire naturelle où il y a de belles ardoiſes arboriſées & un ourſin pétrifié. L'illuſtre abbé Spallanzani, avec qui je viſitai ce cabinet, & quelques autres tant à Berne qu'à Bâle, étoit lui-même par ſes profondes connoiſſances de l'hiſtoire naturelle un cabinet bien inſtructif : il parut un peu ſurpris de trouver dans celui de Soleure la pétrification d'un ourſin, parce qu'on lui avoit dit qu'il n'en trouveroit qu'un dans toute la Suiſſe, & c'étoit le ſecond qu'il voyoit.

CHAPITRE XX.

NOUS quittâmes Berne par un temps de pluie, qui heureuſement ne dura pas : nous eûmes du plaiſir à voir s'élever les nuages, & à contempler derrière nous la majeſtueuſe chaîne des Alpes que nous allions bientôt perdre de vue ; nous ne la vîmes plus dès que nous eûmes fait trois lieues de chemin.

L'aſpect qui ſe préſenta alors à nos yeux fut celui du mont Jura : cet avant-mur des Alpes, qui n'offre au premier coup-d'œil qu'un rideau obſcur, renferme cependant la comté de Neufchâtel, l'un des pays les plus intéreſſans de la Suiſſe. Notre imagination aimoit à s'y promener ; elle nous peignoit le joli lac de Neufchâtel au pied de ce rideau, les villes charmantes qui ſont ſur ſes bords peuplées par des hommes induſtrieux, & au-delà les belles vallées de Ruz, de la Chaux-de-fonds, du Locle & du Val-de-Travers : c'eſt à la Chaux-de-fonds & au Locle, diſions-nous, c'eſt-à-dire, dans des vallons ſolitaires où exiſtent

des pépinières d'hommes qui ſe ſont rendus célèbres dans les arts ; nous aimions auſſi à nous tranſporter ſur le ſommet du mont Damen qui ſépare le Val-de-Ruz de la Chaux-de-fonds; nous nous rappelions que c'étoit de ce ſommet que nous jouïmes, il y a quelques mois, du magnifique aſpect des Alpes depuis le Mont-Blanc juſqu'au de-là des monts Saint-Gothard, c'eſt-à-dire, d'une étendue de paſſé quatre-vingt lieues. L'énormité de ces monts d'albâtre, qui ſe ſupportent les uns les autres, leur figure giganteſque, leur prodigieuſe hauteur formoient une liſière bien étonnante entre le ciel & la belle vallée de Ruz, que nous avions alors à nos pieds.

Après nous être promenés par la penſée le long des rives du lac de Neufchâtel, nous eûmes bientôt ſous nos yeux celui de Morat; il eſt moins grand, moins beau, mais il ne laiſſe pas d'être joli, & communique au premier par une petite rivière.

La ville de Morat où nous entrâmes enſuite eſt dans une ſituation agréable : ſes habitans ſont honnêtes, nous y fûmes accueillis par un ami qui poſsède une des plus belles maiſons; il ſe prépa-

roit à nous donner une partie ſur le lac, lorſqu'une tempête qui s'éleva nous priva de ce plaiſir.

Morat eſt célèbre par le fameux ſiège qu'elle ſoutint contre le Duc de Bourgogne Charles-le-hardi, & la bataille que ce Prince perdit aux portes de cette ville : Bubenberg, Advoyer de Berne, qui y commandoit avec mille hommes ſeulement, eut la gloire d'arrêter l'armée ennemie qui étoit de ſoixante mille. Cette belle défenſe donna le temps aux Suiſſes d'arriver, de livrer bataille & de remporter la victoire : les os de trente mille Bourguignons qui y périrent ſe voient encore dans une chapelle ſituée ſur le chemin : l'inſcription eſt du célèbre Haller.

De Morat nous vînmes à Avanches, qui anciennement étoit la ville la plus conſidérable de la Suiſſe : on y voit des reſtes d'antiquités & un pavé de moſaïque.

D'Avanches nous paſsâmes à Payerne, puis à Moudon, qui ſont de petites villes ſituées aux deux extrémités d'une longue vallée bien cultivée. Après Moudon on commence à monter le Jura : nous fîmes ce chemin gaiement, par le plaiſir d'avoir bientôt ſous nos yeux le lac de Genève :

nous le découvrîmes de deſſus la hauteur; la douce émotion que nous éprouvâmes peut mieux être ſentie que décrite : Nous vîmes en même temps les Alpes de la Savoie, le Buet, le Mont-Blanc, le Vélan & tant d'autres ſommités qui ont fait l'objet de mes deſcriptions : la ville de Lauſanne ſe voyoit en avant du tableau : nous n'y entrâmes pas, parce que nous étions attendus dans une campagne ſituée au pied du Signal, dans l'expoſition la plus riche qui ſoit au monde.

Que tout plaît en ces lieux à mes ſens étonnés!
D'un tranquille Océan l'eau pure & tranſparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés.
D'innombrables côteaux ces champs ſont couronnés;
Bacchus les embellit. Leur inſenſible pente
Nous conduit par degrés à ces monts ſourcilleux
Qui preſſent les enfers & qui fendent les cieux.

Eloignés encore d'une journée de Genève, nous voulûmes y arriver par le lac : nous profitâmes d'un vent du Nord qui ſeconda l'empreſſement que nous avions de revoir nos foyers.

Genève ſe préſenta à nous ſous ſon plus bel aſpect : de ce côté elle forme un amphithéâtre magnifique; ſes murs, ſes baſtions baignés des eaux du lac; les rives qui précèdent cet amphi-

théâtre ſont à ces côtés ; les maiſons de campagne, où le goût, l'opulence & la riche ſituation ſe diſputent à l'envi le plaiſir de ſe faire admirer ; les jardins, les boſquets, les allées de charmes, les collines embellies d'une belle verdure & ſurmontées d'un côté par les hautes Alpes, d'un autre par le mont Jura ; enfin le Rhône qui ſort du lac, qui va partager la ville en deux parties inégales, la tranſparence de ſes eaux azurées, un ciel doré par le ſoleil couchant ſont des objets qu'on ne ſe laſſe pas d'admirer.

Arrivés à un quart de lieue de la ville, nous nous voyons atteints & environnés par une flotille qui fend les ondes & qui porte des militaires qui viennent de tirer à un prix. C'eſt une fête publique où des Magiſtrats & des Officiers préſident. La muſique, les tambours & le bruit du canon ſe font entendre, & rétentiſſent au loin : les danſes des matelots en uniforme, auxquels ſe joignent les citoyens de tous les états, donnent une idée des mœurs républicaines & de l'égalité civile qui en fait la baſe.

On arrive tous enſemble au port, où mille ſpectateurs ſont venus ſe rendre ; on les ſalue du

canon, on deſcend en ordre, on paſſe au milieu d'une haie immenſe de perſonnes de tout ſexe & de tout âge, on accompagne le citoyen qui a remporté le prix, & les Magiſtrats le félicitent encore une fois de ſon adreſſe & de l'honneur qu'il a mérité. Et c'eſt au retour d'un long voyage que nous ſommes les témoins de cette fête triomphale, & que nous rentrons au ſein de nos familles, de nos amis & de nos concitoyens !

CHAPITRE XXI.

De Genève, des Savans qui l'illuſtrent, & des cabinets de MM. de Sauſſure, de Luc, &c.

La poſition de Genève eſt renommée : la variété des tableaux qu'offrent ſes environs renouvelle ſans ceſſe le plaiſir de les contempler : d'une part le lac ſe préſente comme une petite mer, de l'autre les montagnes argentées de la Savoie ; à l'oppoſite le mont Jura qui domine ſur le pays de Gex, petite province annexée au Gouvernement de Bourgogne.

La plus belle maiſon & la plus régulièrement bâtie eſt celle de M. de Sauſſure : elle fait une décoration impoſante : ſa façade tournée au ſud-oueſt regarde les promenades les plus fréquentées, les fortifications qui ſervent de repos à l'œil, le parc où l'on exerce les différens corps de la République, & domine encore ſur la magnifique vallée que forment les monts Jura, Salève &

Sion ; perſpective qui a cinq lieues en longueur comme en largeur.

Les maiſons Boiſſier, Sellon & Tronchin, bâties ſur des terraſſes élevées de ſoixante pieds & ſur un même plan, peuvent ſe comparer à celle de M. de Sauſſure.

L'hôtel-de-ville plus ancien eſt ſur la même ligne ; il n'eſt pas d'un auſſi grand plan, mais ſa ſituation eſt belle.

Les maiſons neuves de Saint-Leger, au midi de la ville, ont non-ſeulement les mêmes points de vue, mais elles jouiſſent encore de l'aſpect des Alpes, la dernière a la vue du lac & du côteau très-riche qui le borde à l'eſt.

Celles qui environnent l'égliſe cathédrale ont au-deſſous d'elles la plus grande partie de la ville & dominent le lac qu'elles ont en face. Les rives de ce baſſin embellies par des campagnes décorées des plus beaux points de vue, par les villes du Pays-de Vaud, & les vignobles qui les dominent forment un aſpect très-riant. Le duché de Chablais & les ſommités qui le couronnent, terminent à l'eſt le contour du lac, & forment des lointains riches & variés.

L'égliſe cathédrale eſt un aſſez beau gothique décoré d'un très-bèl orgue : la façade, reconſtruite ſur le modèle de celle du Panthéon, eſt de marbre non poli. L'hôpital eſt un édifice moderne d'un bon goût.

Les maiſons de campagne participent plus ou moins à ces magnifiques vues ; il eſt peu de citoyens aiſés qui n'en aient ; ils s'y retirent pendant la belle ſaiſon, & y reçoivent avec empreſſement les étrangers qui leur ſont adreſſés. C'eſt chez eux que d'illuſtres voyageurs aiment à dépoſer leur grandeur, pour jouir de l'égalité civile de leurs heureux poſſeſſeurs : les promenades ſur le lac, celles qu'on leur procure ſur les montagnes voiſines, les richeſſes champêtres, un beau ciel, & la converſation d'hommes inſtruits dans tous les genres, les dédommagent pour quelque temps des plaiſirs bruyans des grandes villes.

Des établiſſemens utiles ont rendu le peuple moins peuple que partout ailleurs, & l'égalité civile & politique permet à l'homme de génie de s'ouvrir une carrière à la réputation. C'eſt la patrie de l'immortel Jean-Jacques Rouſſeau ; c'eſt celle de M. Necker, le Sully moderne de la France, &

d'un nombre conſidérable de Savans de mérite dans les ſciences, les belles lettres & les arts.

Dans le nombre des Phyſiciens, on diſtingue MM. Le Sage, Bonnet, de Sauſſure, de Luc, Mallet & Senebier.

M. Le Sage eſt un profond Mathématicien & un Phyſicien de génie : il joint au don de l'invention qui recule les bornes de la ſcience, cet eſprit exact qui en éloigne l'erreur. Son ſyſtême ſur la peſanteur eſt une preuve de ſon génie. Il a publié peu d'ouvrages, mais il a beaucoup travaillé : il a formé des penſeurs, de vrais philoſophes parmi ſes concitoyens comme parmi les étrangers.

M. Bonnet eſt connu par ſes belles recherches ſur les inſectes, & par un grand nombre d'ouvrages ſur l'hiſtoire naturelle & la métaphyſique, dont nombre d'écrivains François ſe ſont appropriés les idées ſans daigner le citer. (*)

M. de Sauſſure, ſon neveu, eſt également connu par ſes nombreux voyages dans les Alpes, en

---

(*) On vient de faire une Collection complète de ſes œuvres, à laquelle il a lui-même préſidé, en 9 vol. *in*-4°. & 18 vol. *in*-8°. ornés de beaucoup de figures, dont il ſe trouve des exemplaires chez l'Imprimeur de cet ouvrage.

Sicile,

Sicile, en France, en Angleterre, & par ſes belles expériences dans la phyſique expérimentale. Le beau cabinet qu'il a formé lui attire les étrangers les plus illuſtres, & mérite d'être décrit. Ce que je vais en dire eſt tiré des voyages de M. Bernouilli, que M. de Sauſſure m'a dit être très-fidelle.

Il contient 1°. une collection d'oiſeaux & quelques eſpèces rares des pays les plus ſeptentrionaux de l'Europe : M. Pictet & M. Mallet, en revenant d'obſerver le paſſage de Vénus en 1769 dans la Laponie Ruſſienne, rapportèrent ces oiſeaux à leur ami M. de Sauſſure : *alca cyrrata*, le grand *chathuam*, de la baie d'Hudſon, qui eſt le *ſtrix nyctea* de Linné, le *ſtrix funerea*, le *picus tridactylus*, &c.

2°. La collection d'inſectes renferme preſque tous les papillons exotiques & quelques eſpèces nouvelles que M. de Sauſſure a ramaſſés dans la Sicile & ſur les hautes Alpes.

3°. La collection des foſſiles ou pétrifications eſt très-conſidérable : M. de Sauſſure l'a formée lui-même dans ſes voyages en Angleterre, en Flandres, en Italie & dans pluſieurs provinces de la

France & de l'Allemagne. On y remarque ſurtout la mâchoire ſupérieure d'une grande eſpèce de crocodile, une ſuite d'os d'éléphant & des dents d'hippopotame du val d'Arno di Sopra dans la Toſcane. M. de Sauſſure étoit allé ſur les lieux s'aſſurer de la quantité prodigieuſe que l'on y trouve de ces oſſemens, & par leurs différentes grandeurs il a jugé qu'il falloit que ces animaux euſſent anciennement fait race, & euſſent été par conſéquent ſauvages dans ces pays-là. On voit auſſi dans cette collection une belle ſuite des empreintes de poiſſons foſſiles des bords du lac de Conſtance.

4°. La collection de coquillages & de madrépores vivans n'eſt pas conſidérable, M. de Sauſſure ne s'étant attaché à cette partie que pour la comparaiſon avec les analogues foſſiles.

5°. La minéralogie au contraire, & ſurtout la lithologie, eſt la partie la plus complète de ce cabinet, parce que les voyages de M. de Sauſſure ont tous été deſtinés à l'étude de la géographie-phyſique ſur laquelle il travaille, & qu'il a toujours ramaſſé des échantillons de tout ce qu'il a vu d'intéreſſant dans ce genre. On remarque

parmi les minéraux une belle ſuite de mines de fer & d'aimant de l'isle d'Elbe que M. de Sauſſure a formée lui-même ſur les lieux, & entr'autres des morceaux cellulaires dont les cavités ſont remplies d'efflorescences de bleu de Pruſſe nâtif: un grand morceau de cuivre vierge de la Toſcane, qui lui a été donné par Son Alteſſe Royale le Grand-Duc; une ſuite des mines du Tyrol, & des mines d'étaim de Cornouailles.

Pour la lithologie, on voit ici preſque tous les marbres connus; la collection complète des jaſpes de la Sicile; une grande variété d'agathes tant orientales qu'occidentales; une collection de pierres précieuſes, dans laquelle on trouve quelques morceaux rares, comme le rubis oriental couleur d'améthyſte, des émeraudes de plus d'un pouce de diamètre & qui ont la forme hexagone qui eſt naturelle à leurs cryſtaux, une belle pierre de lune, la véritable pierre des amazones, le plus grand morceau connu de jade oriental, le quartz couleur de queue de paon, de la côte de Labrador, &c. Une nombreuſe collection de granits, de porphyres, de rochers de cornes, de roches granatiques, de roches mêlées de ſchorl & d'au-

tres roches primitives. Une ſuite nombreuſe de productions de volcans que M. de Sauſſure a formée en Italie, en Sicile, en Auvergne, & d'autres qu'il a eues par ſes amis, de la Heſſe, de l'Islande, des isles Hébrides, &c.

Une ſuite des anciens baſaltes de l'Egypte, pour ſervir de comparaiſon avec ceux qu'il a recueillis dans le Vicentin, dans la Romagne, dans la Sicile, dans l'Auvergne & dans le Vivarais. Enfin une ſuite conſidérable de pierres cryſtalliſées de tous les genres, un canon de cryſtal de roche qui renferme deux gouttes d'eau ſéparées, chacune accompagnée d'une bulle d'air & d'un grain de ſable noir; d'autres cryſtaux qui contiennent de l'amianthe; le morceau le plus conſidérable en ce genre eſt une grande pièce de granit que M. de Sauſſure a trouvé au pied du Mont-Blanc du côté de la vallée d'Aoſte; on y voit une amianthe en cheveux qui ſemble avoir végété comme des brins d'herbe ſur la ſurface de la pierre, & au milieu de ce gazon d'amianthe un gros cryſtal de roche dans l'intérieur duquel on voit ces mêmes fibres d'amianthe. Un autre cryſtal de roche renferme du mica cryſtalliſé en feuilles hexagones.

Tel eſt le riche cabinet de M. de Sauſſure : ce ſavant, ſi digne d'avoir les moyens de ſatisfaire des goûts auſſi louables, poſsède encore une bibliothèque la mieux choiſie & la plus nombreuſe qu'on puiſſe voir chez un particulier.

M. de Luc, lecteur de S. M. la Reine d'Angleterre, s'eſt fait un nom par ſon *Traité des modifications de l'Atmoſphère*, par ſes *Lettres ſur l'hiſtoire de la Terre*, & par le degré de perfection où il a porté les baromètres, thermomètres, hygromètres, &c. Le cabinet qu'il a formé avec ſon frère conſiſte principalement en coquillages, madrépores & autres productions marines naturelles, & en une très-grande variété de foſſiles & de pétrifications. Il y a peu de collection de ce genre qui ſoit auſſi complète & où l'on trouve réunis autant d'exemples de l'analogie des corps marins naturels avec les foſſiles qui leur reſſemblent, juſque même dans leurs accidens les plus ſinguliers.

Entre les morceaux diſtingués de ce cabinet, on, remarque deux échinites avec leurs piquans de l'eſpèce des pierres judaïques, dont l'un eſt ſur un ſilex, l'autre dans la craie. Deux autres échinites en pierre calcaire, de l'eſpèce appelée

pavois, dont l'un, qui a été ſcié, montre à leur place & très-diſtinctement les oſſelets en forme d'étoile qui compoſent la mâchoire de ce multivalve, & l'autre, qui a été comme anatomiſé en ſe pétrifiant, découvre à l'extérieur cette multitude d'oſſelets qui forme le teſt avec tous leurs engraînemens.

Une grande huître foſſile dont le ligament de la charnière eſt encore mol. Un tuyau de ver marin foſſile parfaitement conſervé, qui a deux pieds ſix pouces de long en ſuivant ſes contours, dix-ſept pouces en ligne droite & ſept lignes de diamètre à ſon orifice. Un grand nautilite dont les cloiſons, qui montrent encore leur belle nacre, ſont reſtées preſqu'auſſi-bien dégagées que dans le coquillage naturel : un grand pectinite uni, chargé de huit balanites qui ont encore une nuance de leur couleur naturelle, & dans l'un deſquels les oſſelets de ce coquillage ſont conſervés. Un autre pectinite ſtrié, chargé d'une huître pelure d'oignon qui a pris l'empreinte des ſtries du peigne, & l'on voit à côté un peigne naturel avec le même accident. Une ſcalata d'une eſpèce dont on ne connoît pas encore l'*analogue* naturel. Quel-

ques fripières foſſiles chargées de coquilles entières, de fragmens de coquilles & de galets roulés de pierres primordiales : pluſieurs beaux noyaux de coquilles en agathe. Une térébratule foſſile de la groſſeur d'une petite noix, dont les valves peuvent s'ouvrir; elles roulent ſur leur charnière, & l'engraînement de leur dentelure eſt ſi parfait qu'on ne le découvre point quand elles ſont fermées. Deux oreilles de mer foſſiles qui ont conſervé une partie de leurs couleurs naturelles : de ce nombre ſont entr'autres un cornet, quelques porcelaines, un petit murex & quelques limaçons de différentes eſpèces. Une collection nombreuſe de petites coquilles foſſiles de la plus parfaite conſervation. Une tête de poiſſon pétrifiée en relief de dix à onze pouces de circonférence, dont les mâchoires & quelques-unes des dents ſont bien diſtinctes. Pluſieurs pétrifications où l'on voit réunis des coquillages marins avec des végétaux & des os d'animaux terreſtres; enfin, une ſuite conſidérable de laves & de ſcories de volcans éteints & de volcans actuels de l'Europe, fait encore partie de ce cabinet intéreſſant. On y voit auſſi un beau morceau de la pierre chatoyante de Labra-

dor; il a ſept pouces & demi de long ſur cinq pouces de large.

Outre les beaux cabinets de MM. de Sauſſure & de Luc, il en eſt encore quelques autres qui ſont très-intéreſſans.

Dans celui de M. Ami Rilliet, on voit une ſuite aſſez complète de minéraux, &, ce qui eſt aſſez rare, une ſuite de genre de pierres appelées par les minéralogiſtes *roches* ou *pierres compoſées & mélangées*, particulièrement de celles qui ſe trouvent aux environs de Genève : cette collection eſt claſſée de façon à montrer l'analogie qu'ont la plupart de ces pierres les unes avec les autres, ce qui répand beaucoup de jour à l'étude de cette branche de la Lithologie.

Dans le cabinet de M. Jean Tollot, on voit divers cahiers de plantes ſéchées des Alpes, des terres & marnes de pluſieurs eſpèces : des pierres calcaires du pays, polies; divers beaux marbres coquilliers & autres, comme le porte-or, la griotte, &c. des ſpaths & des ſtalactites calcaires, entr'autres la belle eſpèce connue ſous le nom de *flos ferri*, des albâtres gypſeux & calcaires, & une belle ſuite de gypſes & cryſtaux, des gypſes tranſparens, des

ſpaths ſéléniteux & phoſphoriques d'Angleterre, & des voſges; il y en a un grouppe entr'autres compoſé de grands cryſtaux cubiques de couleur jaune qui ſont incruſtés de druſes de quartz. Un beau ſpath vitreux chatoyant, connu ſous le nom de *pierre de Labrador*. Une belle druſe de cryſtaux calcaires phoſphoriques & de cryſtaux de quartz; des quartz, entre leſquels ſe trouve celui de Madagaſcar, qui renferme de longues aiguilles de ſchorl & d'antimoine. Des pierres calcaires polies qui renferment du pétro-ſilex ſous différentes formes, de belles géodes de différentes eſpèces, des ſilex, pétro-ſilex, entr'autres un en forme de géole qui renferme du ſoufre nâtif. De belles agathes, jaſpe-agathes, de beaux jaſpes entre leſquels il s'en trouve un veiné avec des bandes alternatives d'un beau verd & d'un beau pourpre; des bois pétrifiés & agathiſés; des cailloux d'Egypte, aventurines naturelles & une pierre néphritique ou jada de la plus belle eſpèce. Pluſieurs eſpèces d'ardoiſes & de pierres de cornes. De l'amianthe des Pyrénées & de Savoie, de l'asbeſte, talcs, pierres de croix, pierres ollaires, ſtéatites & ſerpentines polies de nos environs qui en fourniſſent

une grande variété. Une ſuite de beaux granits polis des Alpes, entre leſquels on diſtingue quelques échantillons d'une eſpèce particulière à ce pays, compoſé de jade, de ſchorl verd ſpatique & de grenat en maſſe, qui, étant polie, produit le plus bel effet. Des porphyres polis des Alpes & d'orient, varolites des rivières de la Durance & de l'Aar en Suiſſe. Une ſuite de roches feuilletées dont le mélange en grenats, ſchorls, mine de fer attirables à l'aimant, pierres de cornes, quartz, mica & ſtéatites, en forme ſept eſpèces bien diſtinctes, qui ſont rangées d'après la méthode de M. de Sauſſure: ce genre de roche eſt fort intéreſſant, & la généralité des échantillons ont une face polie. Différentes eſpèces de grès, de poudingues, brêches vitrifiables & calcaires, le tout poli. Des coquilles pétrifiées & agathiſées, empreintes de fougères ſur de l'ardoiſe, &c. Une ſuite de mines intéreſſantes en or, argent, fer, cuivre, antimoine, cinnabre, cobolt, biſmuth, zinc, manganèſe, &c. De belles eſpèces de pyrites ferrugineuſes, cuivreuſes & arſénicales : un bel échantillon d'ambre jaune renfermant divers inſectes; un autre qui contient une coque remplie d'air,

ſervant de logement à l'araignée aquatique. Des laves du Véſuve & du Dauphiné, quelques-unes deſquelles renferment de la zéolite.

M. Jacques-André Mallet, profeſſeur honoraire d'aſtronomie, tient une place honorable parmi les phyſiciens Genevois. Je vais tranſcrire M. Bernouilli.

M. Jacques-André Mallet, qu'il ne faut pas confondre avec M. Mallet, hiſtoriographe de Dannemarck, ni avec M. Mallet, fameux mathématicien & aſtronome à l'univerſité d'Upſal, ſe diſtingue depuis long-temps dans pluſieurs branches des mathématiques : il a remporté fort jeune des *acceſſit* ſur des ſujets de méchanique, propoſés par les Académies des Sciences de Berlin & de Lyon; il a donné de beaux mémoires ſur des cas de la doctrine du haſard dans les *Acta Helvetica*; il a fait preſqu'entièrement l'immenſe travail des tables particulières de nutation & d'aberration dans la connoiſſance du temps; il a obſervé le paſſage de Vénus à Ponoi en Laponie, & a fait dans cet endroit un grand nombre d'autres obſervations & d'expériences utiles dont les réſultats ont été publiés par l'Imprimerie des Sciences de Pétersbourg; il

a levé une carte du lac de Genève très-exacte; il travaille assidûment dans son observatoire, & on trouve de ses observations dans les Transactions philosophiques, dans les Mémoires présentés à l'Académie des Sciences de Paris 1773, & dans les nouvelles Ephémérides de celle de Berlin.

M. Mallet sollicitoit depuis 1760 la permission de bâtir un observatoire sur quelque terrain appartenant à la ville, pour y placer les instrumens qu'il venoit de faire construire en Angleterre. Il obtint cette permission, & la ville a contribué aux fraix du bâtiment.

La bibliothèque publique possède près de cinquante mille volumes à l'usage du public. M. le Pasteur Senebier, l'un des Bibliothécaires, a donné un catalogue raisonné & très-bien fait des manuscrits qu'elle contient; il est connu par divers ouvrages de physique, par des traductions intéressantes; & il est bien à désirer que sa santé lui permette de mettre au jour l'histoire des hommes de lettres & des savans qui ont illustré la république: personne n'a plus de facilités, & n'est plus digne par ses talens de faire cet intéressant ouvrage.

M. Mallet, Auteur de l'*hiſtoire de Dannemarck*, de *Heſſe* & de *Brunſwick*, l'un des hiſtoriens les plus ſages & les plus judicieux, eſt connu de toute l'Europe ſavante : ſon Introduction à l'hiſtoire de Dannemarck eſt un monument de recherches & de philoſophie, l'hiſtoire elle-même eſt la ſeule de cet état qu'on puiſſe conſulter & lire.

M. Berenger eſt un homme de lettres & un ſavant très-eſtimable. Il a fait divers ouvrages ſur la politique que les meilleures plumes de ce ſiècle ne déſavoueroient pas ; perſonne n'a autant approché du ſtyle de Rouſſeau, ſouvent il en a le charme & l'énergie : l'hiſtoire, la géographie & la géométrie ſont ſes occupations favorites : né avec une ame ſenſible, il s'eſt intéreſſé vivement au ſort des Natifs ſes compatriotes ; & c'eſt à ſes idées lumineuſes & profondes en politique que cette claſſe nombreuſe de la nation doit en grande partie l'amélioration de ſon état.

M. Vernet Profeſſeur eſt depuis long-temps connu dans toute l'Europe par l'étendue de ſon érudition & de ſes correſpondances littéraires. M. Vernes, Paſteur & Auteur des *Confidences Philoſophiques*, qui ont eu beaucoup de ſuccès en France, eſt à

Genève, dans l'Art de la chaire, ce que M. l'Abbé Fauchet, prédicateur du Roi, eſt à Paris: il eſt peu d'orateurs qui mettent dans leur art autant de dignité & de grandeur que ces deux Meſſieurs. Leur ſenſibilité pour les malheureux, leurs vertus privées ajoutent infiniment à leur mérite, & me les ont fait ſouvent comparer l'un à l'autre avec plaiſir.

M. le Paſteur Mouchon s'eſt fait de la réputation par ſa *Table raiſonnée de l'Encyclopédie*. M. l'avocat de Lolme eſt connu par ſa *Conſtitution de l'Angleterre*, le meilleur ouvrage qu'on ait ſur ce Gouvernement, eſtimé dans toute l'Europe (*).

M. Moultou s'eſt fait connoître comme homme de lettres par ſes correſpondances avec les ſavans étrangers. M. ſon fils, qui n'a que vingt-deux ans, s'eſt déjà illuſtré à Londres dans les mathématiques, & a été reçu membre de l'académie des ſciences de cette ville.

M. Rouſtan, paſteur à Londres, eſt auſſi

(*) Il vient d'en publier une quatrième Edition anglaiſe, augmentée de près de moitié, qu'on s'eſt empreſſé de faire connoître en français. Elle eſt en deux vol. *in*-8°. & ſe trouve à Genève chez l'Editeur de cet ouvrage.

connu par divers ouvrages & par l'eſtime que Rouſſeau avoit pour lui. M. Prevoſt, auteur d'une traduction d'*Euripide*, eſt un homme de lettres eſtimable; il eſt profeſſeur en philoſophie & membre de l'académie des ſciences de Pruſſe & actuellement profeſſeur en belles-lettres à Genève. M. Mallet Du-Pan, ci-devant profeſſeur à Caſſel, a le génie élevé, & c'eſt faire ſon éloge de dire que M. Linguet le jugea digne de travailler à ſes Annales, & que, dans ſa jeuneſſe, Voltaire eut pour lui un attachement qu'il n'a pas eu pour les gens de lettres les plus diſtingués; outre pluſieurs ouvrages qu'a donné M. Mallet, il en eſt un, prêt à paroître, ſur la dernière révolution de Pologne qui renferme des détails très-curieux.

Parmi les amateurs les plus diſtingués, je nommerai MM. Cramer & Samuel de Tournes : on leur doit l'Encyclopédie & les Œuvres de Voltaire qu'ils ont imprimée. Ils ont ennobli ce genre de commerce, comme l'avoient fait les Plantin & les Etienne, par des connoiſſances littéraires.

La ſociété des arts, où M. de Sauſſure préſide, eſt un établiſſement nouveau dans Genève, le but

des aſſociés étoit de perfectionner l'horlogerie : aujourd'hui il s'étend ſur d'autres branches d'établiſſemens utiles.

Le commerce eſt exercé dans Genève avec intelligence, il eſt la principale reſſource de l'Etat ; mais il eſt à craindre que les vertus qu'il donne ne s'affoibliſſent par l'inconvénient qui y eſt attaché. Il y a créé des fortunes conſidérables, & autant l'induſtrie, l'activité, l'aiſance générale contribuent à faire le bonheur d'une nation, à le lui faire mériter, autant ces fortunes immenſes y font germer le vice & la pauvreté. Cependant on ne peut encore à Genève ſe plaindre que de l'effet des richeſſes, non du caractère des riches ; pluſieurs font un digne uſage de leur bien, ils courent avec zèle, tendre une main ſecourable à l'infortuné qui ſouffre : auſſi j'aime à croire que ſi la gloire de contribuer aux établiſſemens utiles qui préviennent la pauvreté s'eſt un peu ralentie, cette noble émulation, ce déſir de ſervir le public, qui ſera toujours le plus ardent d'un cœur vraiment patriote, ſe ranimera dans le ſein de la paix dont nous voyons l'aurore.

Fin du troiſième volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le premier Volume.

CHAPITRE I. *Tableau général des Alpes & leur beauté. Des premiers Voyageurs qui y furent.* p. 1

II. *Route de Genève à Salanches. Aſpect du mont Salève, du Môle & du Brézon ; de la Bonneville ; de la vallée de Cluſe ; de celle de Maglan : caverne de Balme ; caſcade d'Arpenas ; première vue du Mont-Blanc près de Salanches, & ſituation de cette ville.* 5

III. *Du village de Paſſi ; inſcription Romaine ; belle vue ſur l'Arve & les montagnes. Du pont des chèvres : magnifique chûte de la rivière : adreſſe & intrépidité des mulets ; ſuperbe aſpect du Mont-Blanc ; beau ſite du lac de Chede ; de Serves ; montagnes & mines de ce diſtrict ; chûte terrible du mont d'Anterne : premier aſpect de la vallée de Chamouni, & magnificence de ſes montagnes & glaciers.* 21

IV. *Belle route de la vallée. Torrent de Grias ; ſes débordemens ; événement malheureux. Arrivée au Prieuré, chef lieu du pays.*

CHAPITRE V. *Deſcription de la vallée & du Prieuré; caractère des habitans; leurs reſſources; accidens auxquels ils ſont ſujets, & tableau général des grandes Aiguilles.* page 49

VI. *Des Guides de Chamouni; première excurſion ſur le Montanvert; ſublime aſpect des montagnes & de la mer de glace; deſcente ſur la glace. Digreſſion ſur l'état où a dû être cette vallée dans différens temps, & ancien paſſage en Piémont.* 62

VII. *Première excurſion aux extrémités de la mer de glace; belle nuit paſſée ſur la montagne; multitude de crevaſſes; embarras pour les paſſer; & ſuperbe aſpect des glaciers du Talefre, du Talcul, &c.* 79

VIII. *Seconde, troiſième & quatrième excurſion aux extrémités de la mer de glace; ſes différens aſpects; déſertion ſubite; remarque ſur l'augmentation des glaciers, & aſpect de ces lieux durant les hivers.* 95

IX. *Amas de glace de l'Arveron, nommé Glacier des bois; belle voûte de glace; phénomènes des glaces & de leur marche; débris immenſes de glaces & de rochers; hardieſſe des voyageurs; dangers qu'ils courent en s'approchant de trop près. Des deux Albinos, du village des Bois, &c.* 110

X. *Promenade pour le beau ſexe ſur le Chapeau;*

bel aſpect de la mer de glace ; nouvelles horreurs dans les accumulations des pics de glace & des crevaſſes ; & beau coup-d'œil ſur la vallée de Chamouni. page 119

CHAPITRE XI. *Du glacier des Boſſons ; ſes murs ; eaux limpides ; aſpect de ſes pics ; ſes envahiſſemens ſur les terrains cultivés, &c.* 123

XII. *Du mont Breven ; rocher qu'il faut eſcalader ; belle vue au nord & au couchant ; ſuperbe aſpect du Mont-Blanc ; nuit paſſée ſur cette montagne ; des avalanches ; phénomènes des nues & des vents ; accident arrivé au colonel Hervey.* 127

XIII. *Excurſion le long des Aiguilles ; galeries des chamois ; glacier des Pélerinages ; grande peur ; tentative ſur l'aiguille du Plan ; belle vue ; phénomènes du ciel ; du lac Dentan, erreur ſur les diſtances ; des glaciers du Plan & de la Bletiere ; rencontre inopinée ; autre excurſion avec des Anglois ; marche laborieuſe ; immenſes débris & glaciers du Grépon.* 138

XIV. *Du Mont-Blanc ; tentatives pour y monter ; ſuperbe lac dans les glaces ; murs de glace ; difficultés inattendues ; incidens fâcheux ; ſeconde & troiſième tentatives auſſi inutiles que la première.* 158

XV. *De la partie orientale de la vallée de Chamouni ; du village & du glacier d'Argentiere ; de ſes belles*

horreurs; événement malheureux; du village & du glacier du Tour; paſſage par le col de Balme; de ſes aſpects & des ſources de l'Arve. page 169

CHAPITRE XVI. *Découverte de la Mortine, autrement dit le glacier du Buet; nouvelle route; horiſon immenſe; divers incidens; aſpect général des Alpes; de MM. De Luc; deſcription du chemin qu'ils ſuivirent, & de quelques autres voyageurs, &c.* 184

XVII. *De la Valorſine; beauté du ſexe; horreur du chemin de la Tête-noire; ſes contraſtes; beautés pittoreſques; du Triant; du col qui mène dans le Valais; ſuperbe vue; ſéparation des voyageurs & des guides.* 217

XVIII. *Départ pour tourner la grande chaîne des Alpes; vallée du Nant-Borand; du paſſage ſur le Bonhomme; ruines de cette ſommité; beaux aſpects; alarmes d'une jeune Religieuſe, &c.* 227

XIX. *Spectacle de nuages; incident inattendu; ſuperbe aſpect de l'Allée-Blanche; belles pyramides; lac du Combale; des bouquetins & de leurs belvéders; arrivée à Cormayeur, &c.* 237

XX. *Du bourg de Cormayeur; abſence des hommes; femmes lettrées; des eaux & de leurs propriétés; du fameux labyrinthe; inſcription de M. de Sauſſure, &c.* 249

XXI. *Du Cramont; accident en montant cette mon-*

tagne ; phénomène imaginaire ; observations de M. de Sauſſure, &c. page 255

CHAPITRE XXII. *Vallée pittoreſque de la Salle ; de la cité d'Aoſte ; beaux monumens d'antiquité ; fortereſſes du pays ; chemin des Romains ; des goîtreux, &c.* 258

XXIII. *Bel aſpect de la cité d'Aoſte : proceſſions & ſermons : changement de ſcène en montant le St. Bernard : rochers arides & ſourcilleux : avalanches de neiges : malheurs qu'elles occaſionnent : arrivée à l'hoſpice.* 265

XXIV. *De l'hoſpice de St. Bernard : par qui il a été fondé : vocation des Religieux : ce qu'étoient les chemins dans l'ancien temps : grand froid qu'on y éprouve : des collectes.* 269

XXV. *Excurſion ſur une ſommité de neiges : vue du Mont-Blanc : gradation des montagnes dans le Piémont : marche majeſtueuſe des nuages : aſpect vraiment horrible : divertiſſement ſur les neiges, &c.* 276

XXVI. *Réflexions ſur le St. Bernard : deſcente de cette montagne : glacier de la Valſoret : hardieſſe de M. Murith : rencontre d'étrangers : leur paſſage par la Tête-noire : leur détreſſe : plaiſante équivoque.* 280

XXVII. *Dernière tentative ſur le Mont-Blanc : nouvelle route : vallée de Bianoçay : ſa ſituation : belle*

nuit : multitude d'étoiles : froid extrême : incidens fâcheux : séparation de deux guides : leurs succès : ils atteignent le Mont-Blanc : phénomène du soleil : & superbe vue des Aiguilles & de Chamouni, de dessus le sommet du glacier de Grias. page 295

Fin de la Table du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le second Volume.

CHAPITRE I. *Des beaux aſpects du lac de Genève.* page 1

II. *Promenade ſur le lac de Genève.* 4

III. *Magnifique aſpect des montagnes du Valais.* 10

IV. *Des ſouterrains de Bex, & de l'entrée dans le Valais.* 13

V. *De la caſcade de Piſſe-Vache, & de l'antre du Trian.* 23

VI. *De la ville de Martigni.* 28

VII. *De la vallée de Bagnes & de la deſtruction des anciens bains.* 32

VIII. *Indice d'une vallée de glace, & recherches pour y parvenir.* 41

IX. *Marche le long d'un déſert.* 44

X. *L'immenſe vallée de glace découverte.* 60

XI. *Paſſage de Charmotane en Piémont, & retour à Bagnes & Martigni.* 73

XII. *Deſcription du mont Vélan.* 80

XIII. *Singulière ſituation des habitations du Val-d'Iſerable, & écroulement des monts Diableret.* 93

XIV. *De Sion & du gouvernement du Valais.* 102

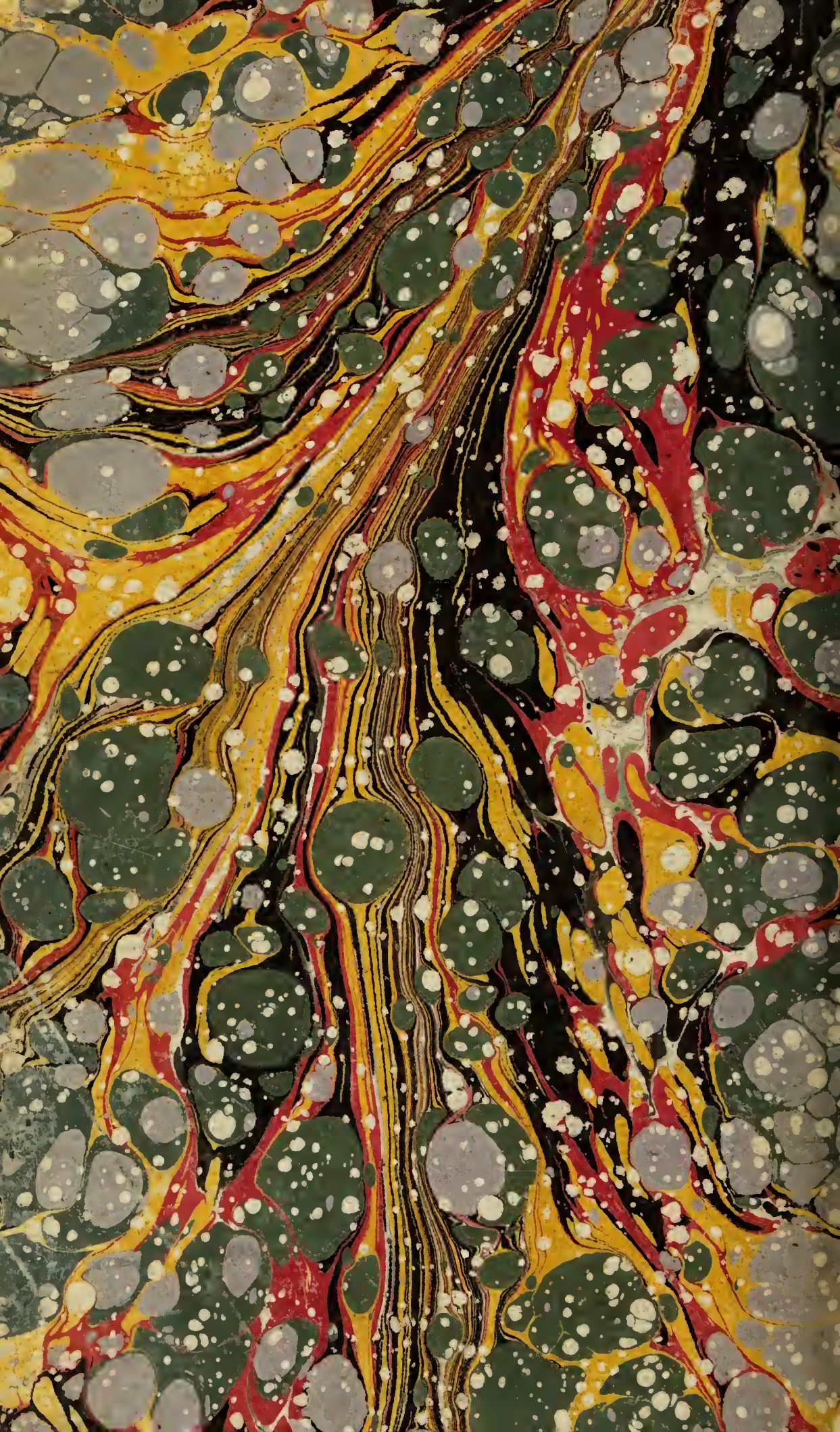
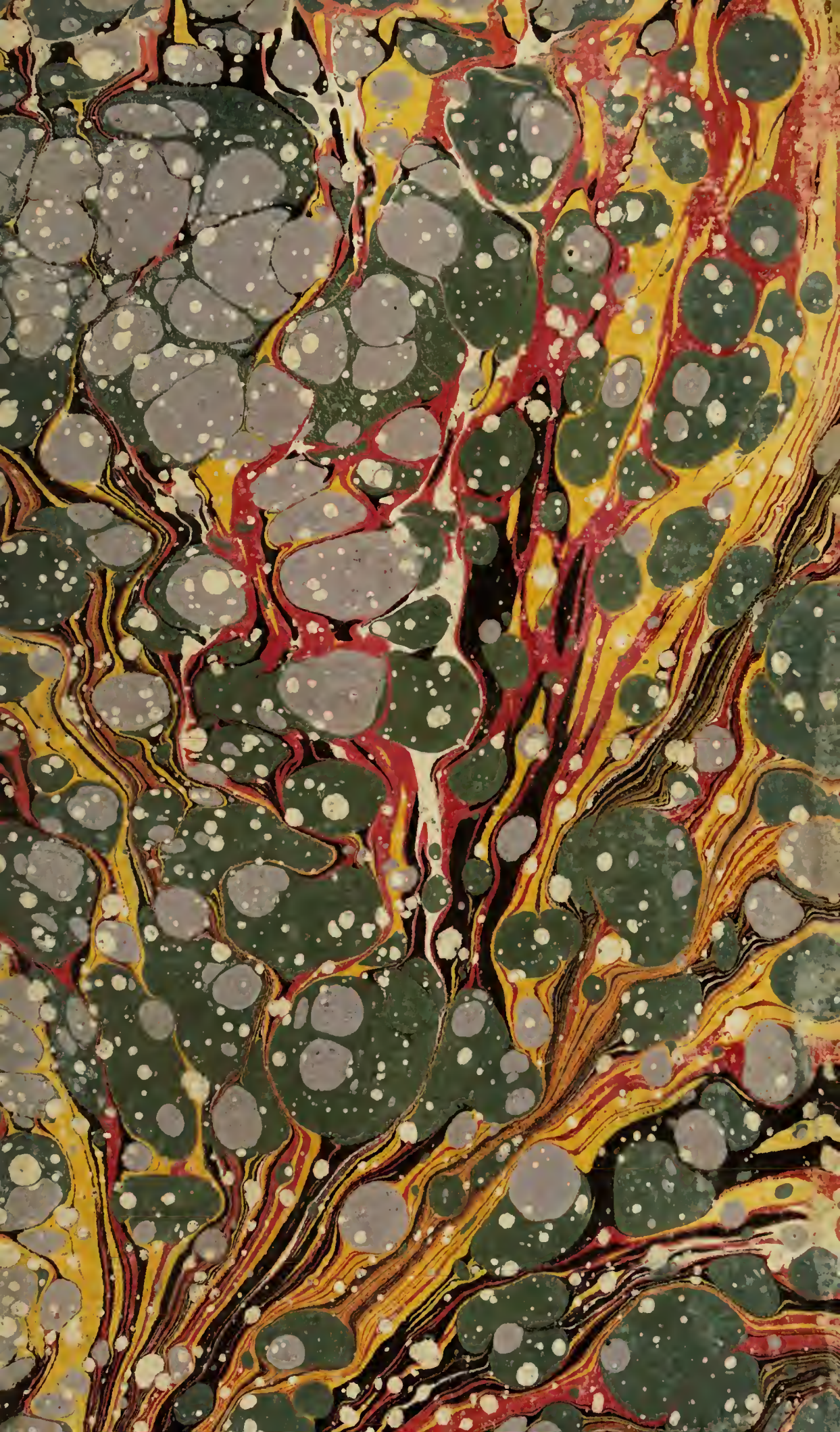
CHAPITRE XV. *Mœurs & caractère des habitans de Sion.* page 107
XVI. *De la vallée d'Herens, d'une belle perſpective du Valais, & des crétins de ce pays.* 111
XVII. *Chemin des galeries, bains de Leuck, avalanches.* 119
XVIII. *Chemin de la Guemmi & de ſon déſert.* 130
XIX. *Deſcription du Kandel-Steig.* 142
XX. *Voyage de M. le Doyen de Bottens.* 154
XXI. *Retour aux bains de Leuck.* 172
XXII. *Rentrée dans le cœur du Valais.* 180
XXIII. *De la vallée des Anniviers.* 183
XXIV. *Mœurs de l'âge d'or.* 194
XXV. *Du dixain de Brigue. Tremblemens de terre, & paſſage du Simplon.* 214
XXVI. *Deſcription du dixain de Conche.* 222
XXVII. *Des matières qui compoſent les montagnes & de leur formation.* 233

Fin de la Table du ſecond Volume.

TABLE

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le troisième Volume.

CHAPITRE I. *Du glacier & de la source du Rhône.* page 5
II. *De l'hospice du Grimsel & des vallées de glace de l'Aar.* 21
III. *Passage de la Fourche.* 38
IV. *De la vallée d'Urserin au mont St. Gothard.* 48
V. *Du mont St. Gothard.* 53
VI. *Tableau général des Alpes Rhétiennes ou Grisonnes, & des sources du Rhin.* 61
VII. *Magnifique situation de la ville de Quito, capitale du Pérou, & aspects des Cordillières.* 70
VIII. *Comparaison des Alpes aux montagnes du Pérou.* 84
IX. *Passage sur le pont du Diable, & descente des Alpes jusques à Altorf.* 99
X. *Des Cantons de Glaris, des Grisons & des terribles effets des avalanches du Canton d'Appenzel.* 112
XI. *Du Canton d'Appenzel.* 123
XII. *Navigation sur le lac de Lucerne.* 131

CHAPITRE XIII. *Nouvelle incurſion dans les Alpes. De la ville & du lac de Thoun.* page 144
XIV. *Vallée de Lauterbrunn.* 163
XV. *Du Grindelwald. Du mouvement des glaciers, de leur accroiſſement, des débris, &c.* 187
XVI. *Paſſage par le grand Schedeck. Phénomène magnifique, belles avalanches, &c.* 204
XVII. *De la vallée d'Hasli.* 213
XVIII. *Sortie des Alpes & deſcription de Berne.* 225
XIX. *Des cabinets d'hiſtoire naturelle de la Suiſſe.* 233
XX. *De Morat, d'Avanche & du lac de Genève.* 247
XXI. *De Genève, des Savans qui l'illuſtrent & des cabinets de MM. de Sauſſure, De Luc, &c.* 252

Fin de la Table du troiſième Volume.